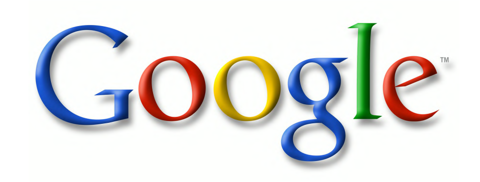


CONTES
ET POÉSIES

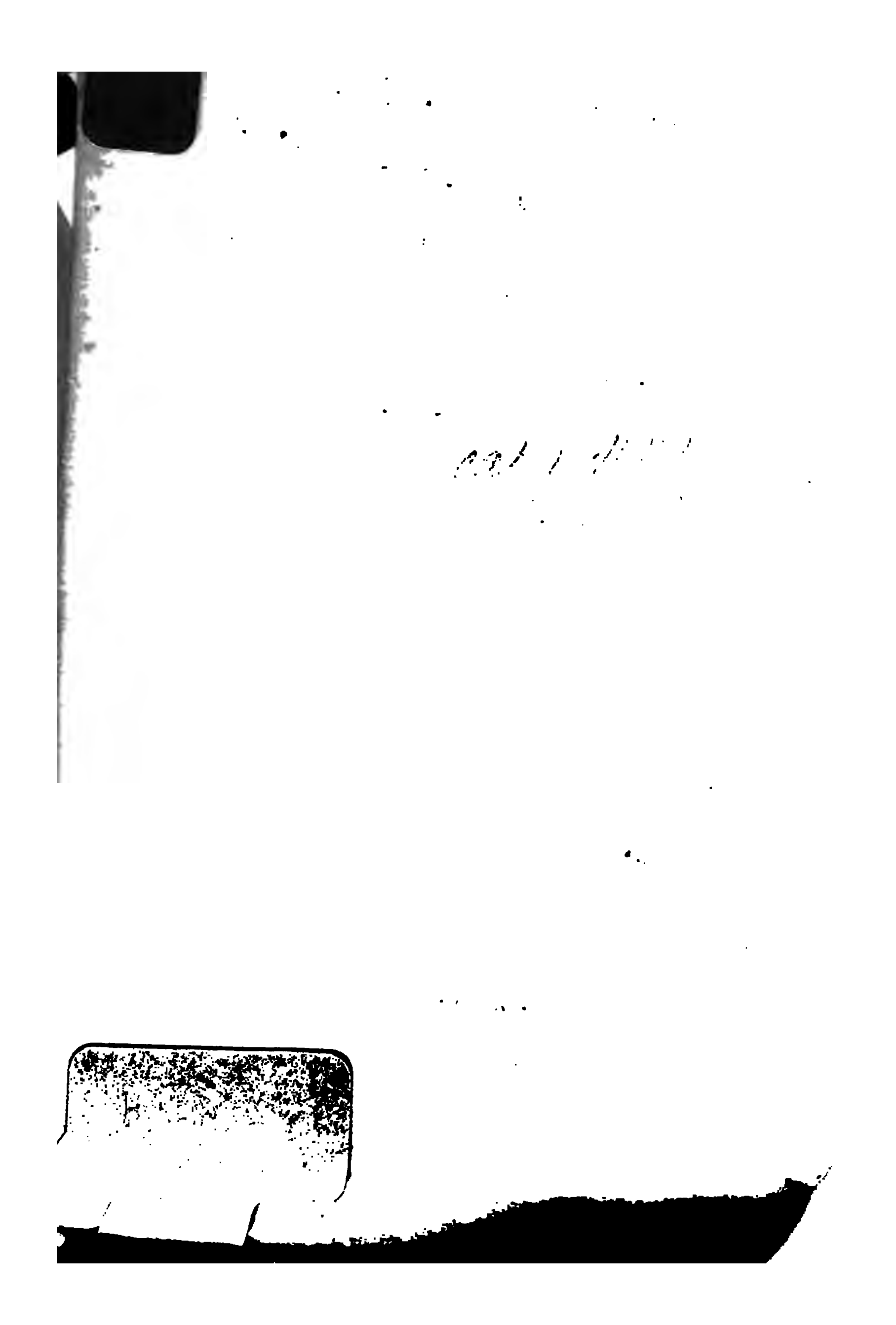
PAR

L. ACKERMANN

> Liebe [illegible]
> Unser Thema [illegible]
> (GOETHE.)

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1863

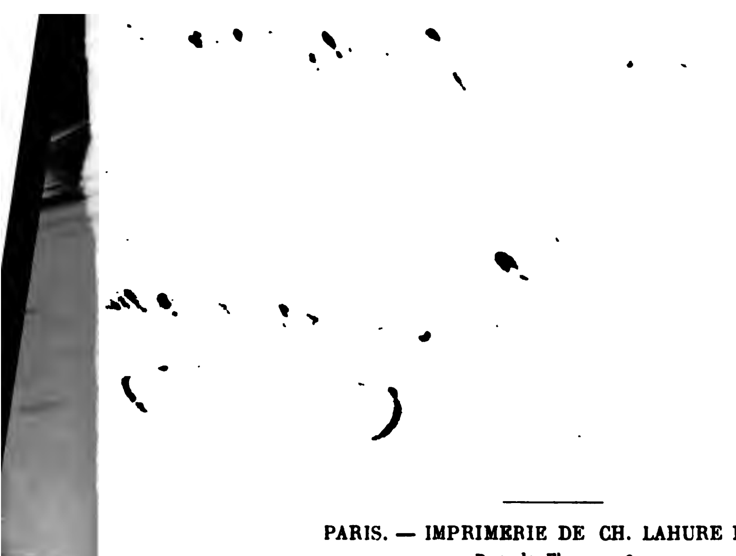


A monsieur [illegible]

[illegible]

CONTES

ET POÉSIES



PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rue de Fleurus, 9

CONTES

ET POÉSIES

PAR

L. ACKERMANN

> Liebe sey vor allen Dingen
> Unser Thema wenn wir singen.
> (GOETHE.)

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1863



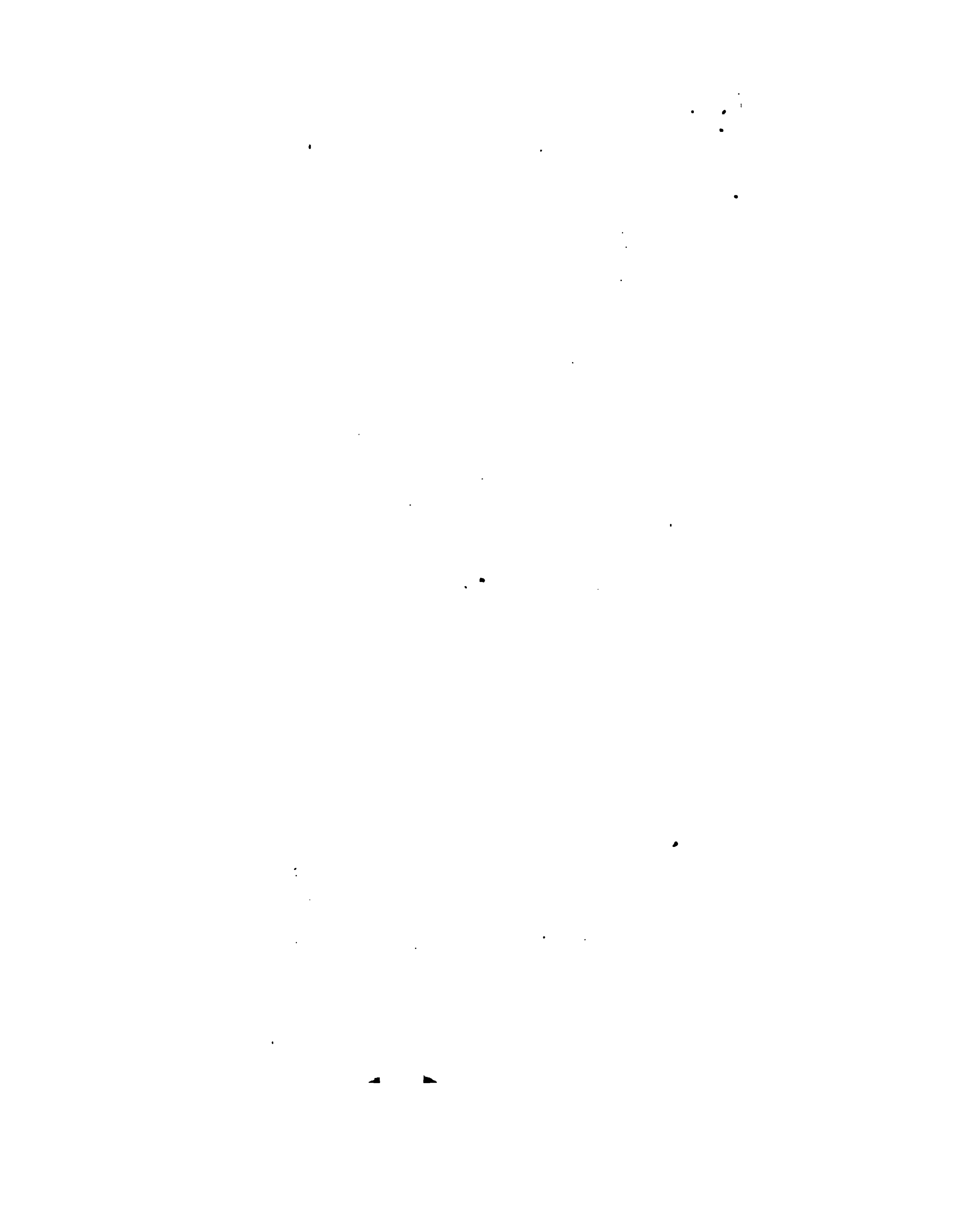
CONTES



Ah ! si la Muse était tant soit peu fée,
Chanter, vraiment, serait emploi des dieux ;
Point ne pourrait le plus petit Orphée
La bouche ouvrir, qu'on ne vît de tous lieux
Courir les gens. Oui, nous ferions merveille,
Et sous nos pas la foule toute oreille

Ramasserait les miettes de nos vers.
Il n'en va point ainsi. Pour ceux qu'attire
La Muse au fond de ses bosquets déserts,
Les temps sont durs; de l'aveu de la lyre,
Ce charme a fui qui lui livrait les cœurs.
Dans mes loisirs j'ai donc à la légère
Rimé ceci, ne comptant point ou guère
Que mes accords offriront des douceurs
Vous agréant. Pas moins ne m'en enchante
Un art divin; car si les vers pour vous
N'ont plus d'attraits, pour celui qui les chante
Il leur en reste encore, et des plus doux.
De frais atours et fleurs de poésie
Ces miens récits parer à ma façon,
Dans ses sentiers suivre la fantaisie,
Chemin faisant répéter sa chanson,
Amours décents prendre pour camarades,
Les égayer à mes propos divers,
Trouver parfois, au beau détour d'un vers,
Un joli mot qui me fait des œillades,
N'est-ce plaisir ? Quand pousse ses roulades
Le rossignol au sein des bois aimés,

Demande-t-il si ses voisins charmés
L'écouteront en ces vertes demeures ?
Ainsi que lui, pour moi seul, à mes heures,
Je vais chantant, mais très-bas toutefois.
Plus haut qu'un conte il n'est sûr à ma voix
De se lancer ; aussi bien se tient-elle
A ces récits. Même il se peut parfois
Qu'en mon chant simple une note rappelle
Quelque vieux maître ; et plût à Dieu, vraiment,
Que cela fût, car cela serait charme.
Depuis longtemps il n'est rire ni larme
Qui soient nouveaux sous notre firmament.
Redite, hélas ! et regazouillement,
C'est tout notre œuvre, et qui rime s'expose
A faire ouïr des sons déjà connus ;
Heureux encor, parmi les tard venus,
Ceux dont le chant ressemble à quelque chose.



SAVITRI.

TIRÉ DU SANSCRIT.

I

L'Inde me plaît, non pas que j'aie encore
De mes yeux vu ce rivage enchanteur :
Mais on sait lire et même, sauf erreur,
On a du lieu déchiffré maint auteur.
En ce pays des perles, de l'aurore,
Des frais lotus et du parler divin,

La poésie a l'horreur du mesquin.
De mon cerveau si je tire à grand'peine,
Tant bien que mal, quelques cents vers ici,
C'est déjà trop ; la muse hors d'haleine
Demande grâce et le public aussi.
Dans l'Inde seule ils se font par cent mille
Ces mêmes vers, bien plus, on les y lit.
Quels beaux slocas marchant tous à la file !
J'en sais d'une aune et qui ne font un pli.
Dans ce pays que nul donc ne s'étonne
Si j'ai regret de ne pouvoir aller ;
Mais j'ai juré, c'est pour me consoler,
Que si jamais je faisais à personne,
Et de mon chef, quelque léger récit,
Non pas sévère et froid comme l'histoire,
Un peu moins vrai, mais aussi bon à croire,
D'y mettre au moins mon héros ; le voici :

Or, mon héros était une héroïne,
Princesse en plus, belle comme le jour.
Grands yeux, front pur, taille souple et divir

Un morceau tel affriandait l'amour.
Qui le croirait? à l'entour de la belle
Aucun galant ne vint papillonner.
En fait d'amour, si l'on en veut donner,
Il ne faut point paraître une immortelle;
Le respect nuit. Tous s'étaient écartés,
Se rabattant sur de moindres beautés.

Un certain jour, le roi qui n'avait qu'elle
Pour tout espoir de sa noble maison,
Lui dit : « Ma fille, il est, je crois, saison
Qu'à prendre époux chez nous on se prépare :
Un père, hélas ! ce n'est point un avare
Qui tient pour lui son trésor enfermé;
Après l'avoir tant soigné, tant aimé,
Un beau matin il faut qu'il s'en sépare.
Les filles sont, dès qu'elles ont vingt ans,
De beaux fruits mûrs à la branche pendants.
Celui d'entr'eux qu'on oublie et qu'on passe
Perd de son prix; il se ride, il jaunit.

S'il t'arrivait une telle disgrâce,
Mon déplaisir en serait infini.
En ton cas donc, ma fille, avec prudence
Il serait bon d'aider la Providence,
Et cet époux qui doit ton cœur toucher
Ne venant point, il faut l'aller chercher.
Dès aujourd'hui je te donne une escorte ;
Explore tout, les palais et les bois.
Il s'est caché, ce gendre de mon choix ;
Mais, par le diantre ! il faudra bien qu'il sorte
Et qu'il épouse ou qu'il dise pourquoi.
J'en donne ici ma parole de roi,
Et, qui plus est, je te promets, ma fille,
Quand à la fin tu l'auras déterré,
S'il est aimable et de bonne famille,
De l'accueillir et de l'avoir à gré. »
A ces mots pleins de sens et de tendresse,
Très-prudemment se garda la princesse
De feindre honte ou de se récrier.
Le changement de lieu plaît au bel âge ;
C'est naturel ; puis pour un tel voyage
J'en connais peu qui se feraient prier

Le célibat n'est pas du goût des filles;
Point n'est pour lui qu'elles sont si gentilles;
Tant de vertus, de grâces et d'attraits
Ont pour l'hymen été créés exprès.
Nous le voyons, du moment qu'il s'éveille,
C'est dans leur cœur que l'amour fait merveille;
Il le choisit pour trône et pour séjour.
Je ne dis point qu'elles sont sans faiblesse;
Pourquoi mentir ? c'est une maladresse :
Sur ce point donc je tiens ma plume court.
Ève est leur mère après tout, et la dame
A dans son temps commis un gros péché.
Il nous en cuit : toutefois dans mon âme
Je lui pardonne et me sens très-touché;
Car elle aimait; chose au monde n'est telle
Pour racheter le crime le plus lourd.
Le cœur coupable à la flamme immortelle
Redevient pur : c'est l'œuvre de l'amour.
Si n'eût aimé, jamais Ève au pauvre homme
Eût-elle offert la moitié de sa pomme?
Si n'eût aimé, se fût-elle à ses pas
Avec courage attachée ici-bas,

Soumise et douce, humble, sans plainte aucun
Partageant tout, la mauvaise fortune,
La table maigre et le lit un peu dur ;
Et puis, venus le temps de l'âge mûr
Et les langueurs à sa suite traînées,
Choyant l'époux de ses jeunes années,
D'un même amour, jusqu'au dernier instant,
Sur son vieux cœur pressant ce cœur fidèle?
Elle aimait donc; et mainte demoiselle,
Je le suppose, en voudrait faire autant.
C'est pour le mieux : la nature fort sage
Ne donna point aux filles sans raison
(Soit de modeste ou de grande maison),
Le goût d'entrer de bonne heure en ménage.
D'ailleurs, pourvu qu'un mari soit bien né,
D'humeur facile, élégant, bien tourné,
Jeune surtout, point bourru, point volage,
D'une âme noble avec un beau visage,
D'un regard tendre avec un cœur aimant,
A votre gré, n'est-ce un objet charmant?

II

Au bord des cieux lorsque vint, pâle et blonde,
L'Aube en riant ouvrir la porte au Jour,
Elle aperçut la princesse et son monde
Qui sans délai s'éloignaient de la cour,
Non pas au trot pourtant, car la monture
Était peu leste; un superbe éléphant,

La trompe au vent, grave et pesant d'allure,
Sur son dos brun portait la belle enfant.
Laissons-la donc cheminer de la sorte
Tout doucement où son destin la porte.
C'est, m'est avis, pour la fille d'un roi
Courir un peu beaucoup à l'aventure.
Que dis-je? un cœur n'est-ce boussole sûre?
Cœur de vingt ans surtout qui, bel et droit,
Marche à son but; lui se tromper d'endroit!
Vous plaisantez. J'en ai donc l'espérance,
Tout ira bien. Si c'était un laidron,
Je craindrais fort qu'elle n'eût du guignon,
Mais belle fille a toujours bonne chance.

Un mois passa, puis deux, puis bientôt trois;
Notre bon père était sur les épines;
Il ne mangeait. Dans le palais des rois
Déjà chômaient marmitons et cuisines :
Nul courtisan n'aurait été si sot,
Son roi jeûnant, de manger un morceau.

Or, un beau soir, non pas tard, mais à l'heure
Où le soleil vers l'horizon penchant
De tons plus chauds colore le couchant,
Le bon vieillard avait en sa demeure
Pour ses conseils fait un sage venir.
Ce sage-là connaissait l'avenir,
Petit talent de bonne compagnie
Qu'il exerçait à son risque et pour rien,
Pauvre d'ailleurs et fort homme de bien.
Le prince alors de sa fille chérie
Contait le cas, sans omettre un seul point,
Ni la beauté, ni l'âge mariable;
Après venaient la disette incroyable
Des prétendants, et la recherche au loin,
Puis les trois mois et sa peine infinie.

Il n'avait pas fini sa litanie,
Qu'il entendit un aller, un venir
De pas pressés : n'y pouvant plus tenir,
(Bien que ce fût contraire à l'étiquette)
Notre bon roi plantait là son prophète

Et s'élançait, quand dans le même temps
Il vit s'ouvrir la porte à deux battants.
Et Savitri (la dame ainsi s'appelle)
Parut au seuil; le père triomphant
Dans ses deux bras reçut sa chère enfant.
Le mouvement, le grand air, de la belle
Allait encor les attraits rehaussant;
Un feu plus vif éclairait sa prunelle,
Plus vite aussi la jeune demoiselle
Sous fine peau sentait courir son sang.
« As-tu perdu ta peine et ton voyage? »
Lui demanda le vieux prince aussitôt.
Mais Savitri, d'un air modeste et sage,
Pencha la tête et ne répondit mot.

Notre bon prince à la clarté baissante
Du jour fuyant, la voyant rougissante,
A tout compris, car pour vieux que l'on soi
On sait encore à ne s'y tromper guère
Ces effets-là sur le bout de son doigt.
« Quel est son nom, sa patrie et son père?



Reprit alors le monarque en émoi.
Parle, voyons, aurais-tu peur de moi?
— C'est Satjavan, mon père, qu'il s'appelle :
Je ne sais point d'alliance plus belle,
Car dans ce choix par mon cœur débattu,
Je ne songeai qu'à sa seule vertu.
A d'autre charme évitant de me rendre,
De celui-là je n'ai su me défendre.
Oui, je le crois, si le ciel par erreur
L'eût créé laid, mais laid à faire peur,
Mon cœur de même aurait pu s'en éprendre.
Mais il est beau, rien n'y manque; un seul point
Se trouve à dire; encor la chose est mince,
C'est moins que rien : il est pauvre, et n'a point
A me donner une seule province.
Pourtant son père autrefois était prince;
Mais devenu plus faible en ses vieux ans,
Il fut chassé par des voisins puissants.
Sans nul recours en ce péril extrême
Il se sauva dans les bois, emportant
Son fils enfant et plus cher que lui-même.
A son destin le vieillard se prêtant

Dans un nœud saint, et le trésor caché
Des soins charmants et des chastes tendresses.
Qui savoura de pareilles ivresses
Peut sans regret marcher vers le trépas.
De Satjavan que l'âme soit suivie
D'un tel amour en partant d'ici-bas.
Aimer, c'est là tout le gain de la vie;
Ah! souffrez donc qu'il ne le perde pas! »

L'Amour toujours fut maître en rhétorique
Comme en tous arts. Ce discours sans réplique
Et de deux pleurs ou trois accompagné,
A sur-le-champ le pauvre roi gagné.
Alors, d'un air à la fois triste et tendre,
Il répondit : « Je voudrais que mon gendre
Fût plus durable au moins, sinon meilleur;
Mais cependant je tiendrai ma parole.
Bien que pour toi ton père se désole,
Ma pauvre enfant, fais au gré de ton cœur. »
Le bon vieillard, qui n'avait de sa vie
A Savitri jamais refusé rien,



Comme toujours lui passa son envie.

Si me lisez, ô vous, pères de bien!
Que la leçon vous instruise et vous serve.
Car je n'ai pas un seul conte en réserve
Où ce point-là soit si bien établi:
Céder toujours c'est un très-mauvais pli.
On vient d'abord d'une voix caressante
A son papa demander un bijou,
Puis une robe, un chapeau; n'est-ce tout?
Plus on obtient, plus on devient pressante.
Pompons, colliers, bracelets, maint chiffon
Vers le logis arrive au pas de course;
Le père voit défiler de sa bourse
Les beaux écus. D'abord il dira non:
Un non n'est rien s'il ne sait tenir bon.
Mais le temps passe, et voici la cohorte
Des prétendants qui s'arrête à la porte,
Faisant d'aimer tous plus ou moins semblant;
Des courts, des longs, de moyenne mesure,
Les uns sans biens, les autres étalant

Quelque trésor, et plusieurs leur figure.
Un jeune cœur en ce tohu-bohu,
Me dira-t-on, ne sait auquel entendre.
Mais non, le choix ne se fait point attendre;
Et notre cœur a fort bien entendu.
A cet égard, je ne m'abuse guère,
Quand fille en tient, c'est pour un pauvre hère;
Rien ne prévaut; son cœur s'est là buté;
Il n'en démord, c'est un cœur entêté.
Après rubans, chaînes d'or et dentelle,
De guerre lasse enfin il faudra bien
A votre enfant passer la bagatelle
D'un mari gueux, mal en point, ou vaurien.

III

D'un pas agile, et d'oreille en oreille,
Pendant la nuit la nouvelle a trotté.
Le fait est rare et je m'en émerveille;
C'est en dormant qu'on aura caqueté.
Toujours est-il qu'à la prochaine aurore,
Lorsqu'au palais chacun ronflait encore,

De tous côtés débouchaient assiégeants,
Non point armés, mais portant marchandises,
Échantillons, prospectus : c'étaient gens
De tous métiers comme de toutes mises,
Passementiers, modistes, bijoutiers.
Nul ne plaignait ni ses pas ni sa peine.
Les fournisseurs sont de bons lévriers
Chassant à noce ; un trousseau c'est aubaine.
Mais ce jour-là, ce fut un fait exprès ;
Le vent, hélas ! n'était pas à l'emplette :
De débit point, et la perte fut nette.
Pauvres marchands ! nul ne couvrit ses frais.
Atours, trousseau, nous n'en avons que faire,
Et notre noce est assez triste affaire ;
Nous ne voulons achats ni beaux apprêts.
« De mes trésors ni de mon haut parage,
Dit Savitri, qu'il n'ait jamais soupçon.
En fait d'aimer, je crois que l'avantage
Aux pauvres gens revient ; et pourquoi non ?
Leur cœur se donne avec moins de partage.
Le nôtre donc sera tout notre apport. »

Voici qu'on part. On voyage, on arrive.
En vers pompeux et faits avec effort,
De Satjavan la surprise un peu vive
Je ne dirai ; devant un tel transport
Ma plume à moi tourne bride bien vite.
Pauvre garçon ! il vivait en ermite,
A ses agneaux consacrant tous ses soins,
Rivalisant avec eux d'innocence,
Loin des humains, et n'ayant connaissance
D'aucune chose, et d'amour encor moins.
Il sentait bien, car il n'était de marbre,
Par-ci par-là comme un trouble secret.
Aucune femme encor dans sa forêt
N'avait le pied mis de mémoire d'arbre.
C'était désir, mais désir sans objet.
Lorsqu'au printemps, sous la jeune feuillée,
D'oiseaux jasaient une troupe éveillée,
Becquée au bec ou brin d'herbe, empressés,
Vaquant au soin de leur petit ménage,
Il s'attristait et rêvait davantage....
Les nids sont faits pour donner des pensers.
Mais quand chez lui passa notre princesse,

Pour Apsara, je veux dire déesse,
Il vous la prit, l'adorant aussitôt;
Depuis ce jour il fut bien plus dévot.
Et lorsque enfin il vit son immortelle
Pour tout de bon sous son chaume arriver,
A l'admirer il se mit de plus belle;
Il se tâtait, croyant toujours rêver.
Tant de trésors, de grâces inconnues,
Moitié si belle et qui tombait des nues!...
Mais j'oubliais, j'ai dit que sur ces points
Dans mon récit je sautais à pieds joints.
La joie, hélas! est de si court passage,
Elle est si peu coutumière ici-bas!...
Nul n'a le temps d'apprendre son langage.
Je le comprends, mais ne le parle pas.

Dès qu'on eut fait un bout de connaissance,
On s'épousa; ce fut le premier soin.
Hâter la noce en cette circonstance
L'amour pouvait, l'amour n'y manqua point.

Quand Savitri se vit reine et maîtresse
De ce logis si pauvre, avec adresse
A toute chose elle eut bientôt pourvu.
Même on prétend qu'elle se mit en tête
De l'embellir. Or, à pareille fête
Ce toit obscur ne s'était jamais vu.
C'étaient partout guirlandes ou trophée,
Feuillage, fleurs ; ces murs tristes et laids
Sont décorés ; sous cette main de fée
Le chaume prit un faux air de palais.
Chez elle, au gré de toute femme éprise,
Un petit doigt d'élégance est requise ;
Elle s'y plaît et fait des alentours,
Frais et riants, un cadre à ses amours.
Pour Satjavan, époux n'était sur terre
Plus dorloté ; c'étaient à chaque instant
Surprises, soins ; et lui se laissait faire,
Payant sa dette en bon amour comptant.

Le-premier mois que l'on passe en ménage
Est très-friand et porte un nom fort doux.

Sur ses cadets que l'aîné s'avantage,
Ce n'est pas juste, amants, qu'en dites-vous?
Il aurait seul et la fleur et la crême?
Moi j'en réserve aussi pour les derniers;
Et toute lune, en fût-il des milliers,
Me serait miel auprès de ce que j'aime.

Notre mari pensait ainsi que moi.
Toi seule, hélas! bien qu'aussi tu te plaises
En ce bonheur, ton cœur n'y prend ses aises
Comme l'on fait quand on se sent chez soi,
O Savitri! Chaque heure, on le devine,
En s'enfuyant y plantait une épine.
Ton jeune époux avait bien dans tes yeux
Surpris parfois quelques larmes furtives.
Pour les sécher, il faisait de son mieux;
Propos charmants et caresses plus vives,
Regards plus doux, y perdaient leur latin.
Désespéré, Satjavan à la fin
Se dit un jour : « Quand la femme est heureus
Elle serait parfois d'humeur pleureuse?



A ce défaut l'autre sexe est porté?
Qu'en sais-je, moi qui l'ai peu fréquenté? »
— Oui, tu pleurais; pour ne donner d'alarmes,
C'était bien bas : une fleur, un beau soir,
Un mot, un rien t'était sujet de larmes.
« Encore un an, il ne pourra plus voir
Ni le soleil, ni moi, ni nulle chose.... »
Et tout ton cœur se brisait à cela.
Ma pauvre enfant, toujours l'amour repose
Sur un roseau; n'en sommes nous tous là?
— Oui, mais du moins vous gardez l'ignorance
De l'heure où doit la mort frapper son coup :
Entre roseaux qui s'aiment, l'espérance
D'être brisé le premier, c'est beaucoup!

Aimant, pleurant, le Temps toujours avance;
C'est un vieillard, mais un vieillard pressé.
Deux ans vraiment, c'est peu quand on y pense :
Deux ans d'amour, ah! c'est si tôt passé!
Pour nos époux ils ont fui comme un rêve;
Nous y voilà.... le jour fatal se lève.

C'était le temps où les arbres jaunis
Semblent pleurer leur feuillage et leurs nids,
Quand la verdure et les chants, tout expire.
Vous auriez dit, voyant les doux rayons
Du jour glisser sur les derniers gazons,
Comme un mourant qui veut encor sourire.
Satjavan donc, levé de bon matin,
Vers la forêt se mettait en chemin :
Il y ferait sa charge de ramée ;
Le bois pour lors manquait à la maison.
Mais Savitri, qui d'étrange façon,
Et non sans cause, avait l'âme alarmée,
Le voulut suivre. A son désir d'abord
L'autre s'oppose, et fortement proteste
Qu'il ira seul. Un froid brouillard encor
Couvrait les bois ; la rosée est funeste
A la santé : Savitri ce matin
S'enrhumerait, il en était certain.
« Moi, te laisser me suivre, à Dieu ne plaise ! »
La dame, hélas ! n'avait, bonne ou mauvaise,
Nulle raison dont couvrir son dessein.
Sans contester sur ce point davantage,



Mais, je le veux ! s'écria-t-elle enfin.
Un *je le veux* dans un jeune ménage,
C'est grave au moins. L'époux fut interdit;
Car entre amants ce mot n'est pas d'usage;
L'amour l'évite et ne l'a jamais dit.

Ils partent donc, chacun à ses pensées,
Et se taisant pour la première fois.
Notre jeune homme, arrivé dans le bois,
A peine avait deux branches ramassées,
Que s'arrêtant, le regard assombri,
« J'ai froid, dit-il, et j'ai la tête prise. »
Puis se couchant auprès de Savitri,
Dans sa douleur au pied d'un arbre assise,
Il s'endormit sous le regard chéri.

Du fond des bois dépouillés de leur ombre,
Sortit alors comme une forme sombre.
Ce n'était tigre égaré, ni chacal
En course; hélas! c'était le dieu fatal,

Et qui toujours vient trop tôt. Sa rencontre
Sème partout le deuil et la terreur.
Adieu plaisirs, bonheur, quand il se montre ;
Car on le sait sans oreille et sans cœur.
Ce qu'il abat, la terre en est jonchée;
Vertu, grandeur, tout passe par ses mains ;
Rien ne l'arrête, et des pauvres humains
Il ne se gêne à faire ample fauchée.
Même l'Amour ne trouva grâce encor ;
Il y perdait ses pleurs et sa prière.
Or, ce dieu-là, l'Inde qui le révère
L'appelle Yama : son domaine est la mort.

Au bord du Gange ayant besogne grande,
Plus que n'en peut même un dieu dépêcher,
Il s'adjoignit un beau jour une bande
D'aides de camp ; point ne les faut prêcher.
Oui, ce canton de la machine ronde,
Vous l'arpentez, messieurs de l'autre monde,
Moissonnant tout sur les pas du Destin.
Le plus souvent lorsqu'il sait que la proie

N'est que morceau mince, menu fretin,
Yama n'y passe en personne; il envoie
Quelqu'un des siens. Mais comme ce matin
Il s'agissait après tout d'une altesse,
Quoique déchue, il crut par politesse
Devoir aller lui-même. Un peu d'égard
Se doit au rang. « Il se fait déjà tard.
Dépêchons-nous, j'en ai d'autres à prendre.
— Quoi! pas un jour, une heure, un seul moment?
Jusqu'à demain si tu pouvais attendre?
— C'est aujourd'hui, c'est de suite, à l'instant
Qu'il me le faut. — Arrête, dieu puissant!
Je n'ai pas eu le temps de bien lui dire
Ce qu'en mon cœur je tenais renfermé
Pour lui d'amour. Veux-tu donc qu'il expire
Sans avoir su comme il était aimé?
— Ils s'aiment tous au moment où j'arrive;
Mon aspect rend leur tendresse plus vive. »

Mais sur-le-champ, d'un ton plus radouci,
Le dieu reprit : « Sais-tu qu'à mes oreilles

De tes vertus il revient des merveilles?
Écoute bien; pour te montrer qu'aussi
J'estime fort un mérite si rare,
Je veux t'offrir un don sans être avare.
De mes morts seuls me déclarant jaloux,
J'excepterai les jours de ton époux :
Oté cela, fais ton choix, qu'il soit digne
De ta vertu ; c'est pour te consoler
Ce que j'en dis et par faveur insigne.
Mais hâtons-nous, c'est déjà trop parler.
— O grand Yama! mon choix sera fait vite;
Il l'est déjà dans mon cœur, mais j'hésite
A l'exprimer. Quand je songe à ce don,
Dieu de la mort, si tu t'allais dédire!...
— Courage, enfant, dis toujours; allons donc.
— Accorde-moi dans ton terrible empire
D'accompagner Satjavan, et mes vœux
Seront comblés. Seigneur, prends-nous tous deu
Du même coup que ta main me délivre;
Emmène-moi ; qu'ai-je affaire de vivre
Sans son amour, qui m'est tout ici-bas?
— Hé bien! partons, dit le dieu du trépas; »

Et puis soudain s'arrête et se ravise :
« Non, reprit-il, je ne veux pas qu'on dise
Qu'un bel amour ne m'a jamais touché.
N'y comptez plus. Fût-elle aussi charmante
Que Savitri, de la Mort nulle amante
A l'avenir n'aura si bon marché.
Je te le rends, et de plus j'abandonne
Sur lui mes droits et sur toi, pour cent ans.
Cent ans, vraiment, n'est-ce rien qu'on vous donne ?
Aimez-vous donc, vous en avez le temps. »

Si vous l'avez jusqu'au bout écoutée,
Vous trouverez mon histoire écourtée.
Il se pourrait, et je ne dis pas non.
Restèrent-ils toujours dans leur chaumière ?
Je n'en sais rien; ils auraient eu raison.
L'amour au bois garde sa fleur première;
Toujours printemps, point d'arrière-saison.
S'ils ont choisi de plus riches pénates,
Nous l'ignorons; ils n'auraient pas eu tort.
Quoi d'étonnant au pauvre jonc des nattes

De préférer lambris d'ivoire et d'or?
Des beaux palais je ne suis point l'apôtre;
Le confortable a cependant son prix;
Il a du bon, et même un cœur épris
A ses douceurs se rend tout comme un autre.
Fauteuils profonds, chauds tapis, c'est charmant.
Auriez-vous vu là dedans rien qui nuise?
Je crois qu'au fond l'Amour, quoi qu'il en dise,
N'a jamais fait fi d'un bon logement.
Mais taisons-nous, car, remarque profonde,
Les gens heureux, qui donc en parle au monde?
J'ai mes raisons d'ailleurs pour finir là :
Cent ans d'amour ! comment conter cela?

SAKOUNTALA.

TIRÉ DU SANSCRIT.

I

De l'Inde encore! A son ami lecteur
Un grand courage il faut que l'on suppose.
Passe une fois, mais nous doubler la dose!
— Ah! soyez donc indulgent; un auteur
En vain se met en quatre pour vous plaire;
Vous agréer n'est pas petite affaire.

Moi qui joyeux et suant sang et eau,
De ce pays portais un fruit nouveau,
Nouveau pour vous, je n'en fais point mystère,
Ce même fruit, voici quelques cents ans
Que l'Inde entière y mord à belles dents.
— Il sera frais ! — On y verrait encore
Briller pourtant les larmes de l'Aurore.
Sur sa peau fine et de ton velouté
Glisse un rayon d'immortelle beauté ;
C'est grâce pure et fraîcheur sans pareille.
Je vous offrais l'honneur de ma corbeille,
Et je pensais par là m'achalander ;
Je vous traitais en nouvelle pratique.
N'en parlons plus : à quelque autre boutique
Tout de ce pas allez en marchander,
Fruits boursouflés de plantes mal venues,
Nés sans soleil, mais que l'on porte aux nues.
— Diable ! mon cher, que sera donc le tien?
Montre-le-nous ; cela n'engage à rien.
— Ayant changé de ciel et de corbeille,
Il a perdu de sa couleur vermeille ;
Bien que l'aveu coûte, je vous le dois.

Ce doux produit d'une terre étrangère
Eût demandé quelque main plus légère;
Un peu de fleur est restée à mes doigts,
Même beaucoup, il vous y faut attendre;
C'est le déchet. — Je vois que tu sais vendre.
Ton fruit si beau ne serait que rebut?
Tu ne parlais ainsi vers le début.
— Voyager nuit à cette marchandise.
En voulez-vous ou non? — Quelle sottise!
Un fruit flétri. — Vous m'en diriez merci;
Quoique flétri, si votre lèvre y touche,
Il pourrait bien vous laisser bonne bouche.
— Donne-le donc! — Le voilà, goûtez-y.

Un roi chassait; mais avant toute chose,
Dépeignez-le, ce roi, s'écrîra-t-on.
Quand je dis roi, tout d'abord on suppose,
Sur ce nom-là, qu'il s'agit d'un barbon;
A mon héros c'est faire un tort immense,
Lui qui n'avait pas de poil au menton.
Par le décrire il faut que je commence.

Il était beau, mais non comme le jour,
Le jour c'est vieux, je dirai donc l'aurore,
C'est bien plus jeune : il n'avait point encore
Vingt ans ; c'était un frère de l'Amour.
Or, on est beau de plus d'une manière.
Je reconnais deux beautés : la première
Consiste aux traits ; la ligne et le contour
En font les frais. Seule, elle est fort sévère
Et touche peu ; c'est un marbre glacé
Où de l'Amour la main n'a point passé ;
Rien n'a monté du cœur vers le visage.
L'autre, et cela je le dis entre nous,
Vient droit de l'âme et d'Amour est l'ouvrage.
Elle est tout charme ; un penser vague et doux
Laisse en maint lieu trace de son passage ;
Le front s'éclaire ; on dirait que les yeux
Nagent baignés d'une molle lumière.
De ces beautés je prendrais la dernière ;
Mais mon héros les avait toutes deux.

Il aimait donc ? me dira-t-on surprise.

— Mon prince aimer! Ah! madame, et comment?
En aimer une ou bien deux seulement,
N'aurait été que petite entreprise.
Il en aimait trois cents éperdument,
Et leur livrait son âme tout entière;
Trois cents beautés qu'il tenait en volière,
Oiseaux charmants qui n'avaient nuit et jour
Pour tout emploi qu'à gazouiller d'amour.
D'ailleurs dans l'Inde, ainsi le veut l'usage,
Toujours un prince aime à cœur que veux-tu;
Mais pour cela pas un n'en est moins sage,
Et bien à tort se plaindrait la vertu.
C'était besoin d'aimer et non pas vice.
Songez, vingt ans! les siens n'étaient sonnés.
S'il avait eu mon prince à son service
Cent mille cœurs, il les aurait donnés.
N'en ayant qu'un, à ses trois cents épouses
Il le gardait; sans faire de jalouses
Il partageait son unique gâteau.
Vraiment les parts en étaient encor belles.
Vous pensez bien que ces dames entre elles
N'en perdaient pas le plus petit morceau.

Il chassait donc. — Quoi ! des goûts si sauvages
Avec un cœur si tendre ! il se pourrait ?
Dépareiller tant de jolis ménages !
S'il fut chasseur, j'en ai bien du regret.
Ah ! quant à moi, si l'aveugle fortune
Plaçait jamais quelque sceptre en ma main,
Je ne voudrais molester bête aucune.
Un animal, au fond, c'est un prochain.

Dans la forêt c'était un grand tapage :
Chevaux et chiens, piqueurs, tout l'équipage.
Il arriva qu'un chevreuil effaré
Ou quelque biche entra dans le fourré :
Chasseurs lassés, lévriers hors d'haleine,
Piste perdue et le roi fort en peine.
A quel propos? Dans la forêt vraiment
Il ne manquait gibier pour le moment ;
Mais Douchmanta (c'est ainsi qu'on le nomme)
Quoiqu'il fût prince, était encore un homme.
On sait qu'en chasse ainsi qu'en nos amours
(Le cœur humain est fait d'étrange sorte),

Ce qui nous fuit nous le voulons toujours.
De ses chasseurs dans l'ardeur qui l'emporte
Le jeune roi se trouva séparé,
Et dans le bois bel et bien égaré.
En tout ceci, pour moi je le suppose,
La Providence était pour quelque chose;
D'agir sans elle on est fort empêché.
Elle a partout son petit doigt caché,
Et mon récit va prouver, et de reste,
Qu'à cette affaire elle mit les deux mains.
Le roi courait; il était jeune et leste;
Puis se trouver ainsi par les chemins
Sans suite aucune, avait un charme étrange.
Il se sentait si libre! Au bord du Gange,
Et même ailleurs, toujours la royauté
Traîne après elle un affreux esclavage.
Il n'est métier sans son mauvais côté;
Triste est celui de roi; quel avantage
Pourra jamais valoir la liberté?

Après trotter une heure et davantage

Il s'arrêta. Le toit d'un ermitage
S'entrevoyait à travers le feuillage.
Mettant pour lors pied à terre en ces lieux,
Notre héros entrait dans le bocage,
Quand tout à coup le noble personnage
Comme ébloui mit la main sur ses yeux.
Il avait vu.... Quoique fort jeune d'âge,
Le roi, de soi cela se comprend bien,
N'était garçon sortant de son village,
Naïf et neuf, ne sachant rien de rien.
Il connaissait toutes les belles choses,
Palais, beaux-arts, les femmes et les roses.
Rien ne prenait ses sens à l'imprévu,
Soyez-en sûr.... — Eh! qu'avait-il donc vu?
— Il avait vu.... Je ne me voudrais faire
Avec personne une mauvaise affaire.
Pour ce qui suit, ô beau sexe enchanteur!
Quoi! tu pourrais en vouloir à l'auteur!
Ah! n'entre pas en de fausses alarmes.
Je songerais à ravaler tes charmes!
Plutôt laisser, ils me tiennent au cœur,
Et conte et vers et toute l'entreprise.

D'ailleurs ma plume est plume bien apprise,
Et seulement à son devoir cédant,
N'écrit ceci qu'à son corps défendant.

De la beauté soit présente ou passée,
Quand on mettrait ensemble en sa pensée
Tous les attraits pour en prendre la fleur,
Oui, même Hélène avant le séducteur,
Avant l'époux, et toute jeune fille,
Le front timide et de pudeur paré,
Vénus aussi dans son berceau nacré,
Perle charmante entr'ouvrant sa coquille,
Toute modeste, ignorant ses beautés,
N'ayant encor fait la moindre toilette,
Mais échangeant, d'humeur déjà coquette,
Entre cieux, rive et flots à ses côtés,
Comme entre amants, des regards enchantés;
En y joignant le printemps et l'aurore,
Rayons du ciel, fleurs des champs, plus encore,
Tout eût pâli devant l'objet offert
A nos regards dans cet endroit désert.

C'était un ange, une forme céleste,
Mais cependant du sexe féminin.
Quels yeux! quel front! quelle taille! et le reste!
Elle était seule au milieu d'un jardin.
En ce moment notre belle déesse
De sa main même arrosait quelques fleurs,
Et partageant entre elles sa tendresse,
En prenait soin comme de jeunes sœurs.

Notre héros, qui l'avait entrevue,
De prime abord n'en soutint pas la vue.
— A tant d'attraits pourquoi fermer les yeux?
— S'il les ferma, le roi ne tarda guère
A les rouvrir; bien plus, mon curieux
Là ne s'en tint, et comme à la lumière
Un papillon s'empresse un soir d'été,
Il s'approcha de la jeune beauté.
Quand celle-ci, toute à son arrosage,
Levant les yeux aperçut l'inconnu,
Elle poussa d'un air fort ingénu
Un petit cri de fauvette sauvage.



Était-ce peur? Peur d'un joli garçon!
Vous plaisantez, c'était plutôt surprise;
Car de tel air et de semblable mise
Il n'en courait beaucoup en ce canton.
Le prince aussi perdit un peu la tête;
Il ne savait que lui dire vraiment.
Garçon d'esprit, il se trouvait si bête!
Il se serait battu dans ce moment.
Jamais pourtant, à ce que dit l'histoire,
Ne se troublait notre roi pour si peu,
Et deux beaux yeux, cent même, on le peut croire,
Ne l'étonnaient; il était fait au feu.
Mais cette fois il faut qu'il s'en console
Bon gré mal gré; de toute autre façon
Allait la chose, et l'Amour à l'école
Le renvoyait comme un petit garçon.

Après rougir, se troubler et se taire,
La causerie obtint son tour aussi;
Et ce semblant d'énigme et de mystère
Aux yeux du roi fut bien vite éclairci.

Sakountala, c'était la jeune fille,
Depuis l'enfance habitait dans ce lieu,
En tout n'ayant qu'un père pour famille,
Vieillard très-fort occupé du bon Dieu.
Ce père, où donc avait-il la cervelle?
Mettre en un bois des objets aussi beaux!
Voulait-il donc pour cette demoiselle
Prendre un mari chez les petits oiseaux?
Je vous dirai que touchant l'hyménée,
Notre homme avait sa manière de voir.
Tous les maris sont par la destinée
Distribués à qui les doit avoir.
Lui donc, aimant son enfant d'amour tendre,
Laissait au ciel le soin de la pourvoir,
Et de pied ferme il attendait son gendre.
Jusqu'à présent pourtant à l'horizon,
Ni du couchant, hélas! ni de l'aurore,
Cet astre-là ne voulait poindre encore.
Sa fille était dans sa prime saison;
Elle n'avait que quinze ans tout à l'heure.
Il n'était donc péril en la demeure;
Rien ne pressait. Le cœur avec les sens

De compagnie à cet âge sommeille,
Somme léger et qu'une mouche éveille.
Notre bonhomme au moins sur une oreille
Pouvait dormir encor deux ou trois ans.

La jeune fille et la rose vermeille
(Un grand poëte ou deux l'ont prétendu),
Dès qu'elles sont à leur tige ravies,
Sans nul retour auraient leur prix perdu.
Oui, ces messieurs nous les disent flétries,
Blasphème affreux qui m'indigne à bon droit.
Méfiez-vous de la race chantante;
L'occasion, quelque rime tentante,
Peut la mener plus loin que l'on ne croit.
Le ciel a fait, du moins je le suppose,
Pour qu'on les cueille et la vierge et la rose.
Car juin passé, nulle sur son buisson
Ne veut rester; ce ne sont fleurs d'automne.
S'il faut cueillir la femme en sa saison,
N'est à cela quelque main d'amant bonne?
Je dis amant; mais comprenez mari.

Nous avons donc laissé dans le bocage
Nos jeunes gens, comme je l'ai décrit,
S'abandonnant à leur doux babillage.
Ils se disaient.... c'étaient des mots charmants,
Sinon très-neufs, mais depuis six mille ans
(Il se pourrait que ce fût davantage)
Qu'il est éclos, ce ravissant langage
Ne défleurit aux lèvres des amants.
Sakountala, qui n'avait de sa vie,
Ni beaux ni laids, jamais vu de garçons,
Pour le premier était toute ravie.
Ses yeux déjà l'ont dit de cent façons,
Et de ce cœur tout neuf, mais non sauvage,
L'Amour lui-même allait à l'abordage;
En un moment il le fit prisonnier.

Pour Douchmanta cette même aventure
Prenait vraiment une étrange tournure.
Depuis longtemps ne sait-il son métier?
En fait d'aimer n'est-il point passé maître?
Oui, mais l'Amour de tout temps fut un traître;

Il a foison de dards en son carquois;
Car ce dieu-là fait flèche de tout bois.
Il faut pourtant savoir que ses blessures
Le plus souvent ne sont qu'égratignures
A fleur de peau. Pour les cœurs ici-bas,
Il n'a, dit-on, vraiment qu'un trait qui vaille.
Mais celui-là point ne faut qu'on s'en raille,
Il a parfois amené le trépas.
Soit qu'à raison on l'aime ou le haïsse,
De la blessure on ne peut l'arracher.
Or, cette flèche, ô prince encor novice!
L'Amour venait de te la décocher.

— Que voulait-il, ce jeune personnage?
De loin, mon cher, nous le voyons venir.
Trois cents moitiés déjà dans son ménage,
C'est compte rond, ne s'y peut-il tenir?
— Ce qu'il voulait, le savait-il lui-même?
Sentir qu'on est près d'un objet charmant,
Qui nous sourit et peut-être nous aime,
Et s'enivrer de ce bonheur suprême,



N'était-ce assez pour le premier moment?
Mais dès demain nous pourvoirons au reste.
— Je ne passe outre. Ah! poëte, tout doux,
Ce demain-là ne serait-il modeste?
— Mes vers et moi pour qui nous prenez-vous?
Nulle âme ici n'est au mal entraînée,
Et notre cœur est plus pur que le jour.
D'ailleurs ma muse (elle est un peu bornée)
Sans la vertu ne comprend pas l'amour.

Toujours est-il que chez notre volage
Une beauté nouvelle avait le pas.
Tout un essaim d'amours quittaient la cage
Et s'envolaient; on ne les retint pas.
D'un seul congé délogeaient trois cents flammes.
Plier bagage il vous fallait, mesdames;
Un seul regard détrônait vos appas.

— Votre roi mène une affreuse conduite!
— Affreuse ou non, j'en ai les pleurs aux yeux,

Car du passé l'on n'est pas sitôt quitte.
Vilain moment que celui des adieux!
Des deux côtés la peine est fort cruelle.
Croyez-vous donc que l'on soit infidèle
Pour son plaisir et de gaîté de cœur?
Des deux amants c'est celui qui délaisse
Auquel surtout l'amour qui s'éteint laisse
En expirant sa pointe de douleur.
Savoir qu'on est l'innocence en personne,
Et d'autre part sentir d'affreux remords!
C'est votre faute, objets qu'on abandonne,
Et c'est de vous que viennent tous les torts.
Avoir osé vous poser en idoles,
Et nous causer quelques ivresses folles,
Laissant penser qu'il n'était sous les cieux
Rien de plus doux qu'un regard de vos yeux!
Cela mérite une vengeance insigne.
Nous faire ainsi jouer le rôle indigne
D'un idolâtre encensant de faux dieux!

Mais Douchmanta n'était homme, on le pense,

A se tenir tous ces beaux discours-là.
Il faisait bien; pour moi je l'en dispense.
Il ne voyait de finesse à cela.
Le raisonner sur de tels points sans doute
Ne sert de rien; le pauvre cœur humain,
Tant tiraillé, fait souvent fausse route;
Laissé tout seul, il va droit son chemin.
Celui du prince en sa belle équipée,
Vous le voyez, ne se gênait beaucoup :
Comme la bête à son maître échappée,
Il galopait la bride sur le cou.

Vous me direz : ce jeune homme et sa belle
Feront-ils donc, l'un de l'autre enchanté,
De ce bosquet leur demeure éternelle?
Très-volontiers le couple y fût resté,
Si ne venant, le bonhomme de père
De but en blanc n'eût rompu l'entretien.
— Gronda-t-il fort, ce grand homme de bien?
— Ah! cher lecteur, tu ne le connais guère.
Surpris de voir un jeune homme en ce lieu,

Il l'accueillit, l'embrassa, lui fit fête,
Reconnaissant en ce doux tête-à-tête
Visiblement le doigt sacré de Dieu.
Il ignorait parler au roi son maître;
Mais lui trouvant bon ton et l'air ouvert,
A l'étranger crut sans se compromettre
Pouvoir offrir le vivre et le couvert.
C'est arrangé; notre héros s'installe,
Et le voilà jusqu'à la fin du jour
Filant aux pieds de sa gentille Omphale
La passion et le parfait amour.
A cet emploi volontiers on s'adonne;
Quand on est jeune, ah! quel charmant métier!
Sans marchander, de bon gré je vous donne
Tous les amours pour l'amour filandier.

Sakountala, vraiment, était aux anges,
Et dans son cœur neuf aux douceurs d'aimer
Que de secrets et surprises étranges!
Il s'éclairait en se laissant charmer.
Et la nature aux fêtes de cette âme

Avait sa part : plus purs étaient les cieux,
Plus chauds les airs, les oiseaux chantaient mieux.
Il lui semblait qu'un rayon de sa flamme
Eût éclairé déjà les alentours.
Ce n'était plus l'astre de tous les jours;
Un bien plus beau luisait. L'enfant ravie
En souriant saluait chaque fleur,
Et se sentait comme une folle envie
De tout presser ce jour-là sur son cœur.

Le lendemain, dans les formes d'usage,
Et déclinant ses dignités et nom,
On demanda la belle en mariage :
Pensez un peu s'il fut répondu non!
D'un roi puissant devenir le beau-père!
Mais c'est un rêve, et nous n'y croyons point.
A ce parti le pauvre solitaire
N'avait jamais songé ni près ni loin.
Il consentit pour hâter cette affaire
A célébrer la noce sans éclat.
Je ne crois pas qu'il parlât de contrat.

Sakountala, d'un si beau mariage
Ne comprenait qu'un côté seulement :
Qu'était-ce, un roi? Dans ce grand personnage
La pauvre enfant ne voyait qu'un amant.
A votre avis fallait-il davantage?
Deux jours après ils s'épousaient dûment.

— Ils avaient donc un prêtre à leur service?
— Souvent un père a rempli cet office.
Quel patriarche en usait autrement?
Par un beau jour et d'une âme ravie,
De garçon jeune à vierge dans sa fleur,
S'entredonner son amour pour la vie,
Jurer un oui des lèvres et du cœur;
Puis un vieillard d'une voix attendrie,
Au nom du ciel bénissant ce serment;
Ainsi reçu, dites-moi, je vous prie,
Que trouvez-vous qu'il manque au sacrement?

D'un tel hymen qui peut prévoir les suites?

De dépêcher une escorte en ces lieux
Pour ramener la nouvelle princesse.
Bien plus encore : au moment des adieux
Il lui laissa, ce n'était qu'en otage,
Un anneau d'or qu'il portait à son doigt,
Et que jamais le roi quitter ne doit,
Car cet anneau fait tout le personnage;
C'est son écharpe à lui, son cordon bleu.
Par ce moyen, songez-y donc un peu,
Un autre eût pu rassembler le jour même
Vassaux et flotte, armée et cour suprême,
Faire la guerre et lever des impôts.
Un tel danger de la part de la belle
(Elle n'était avare ni cruelle)
N'effrayait guère; on était en repos.
De Douchmanta, le lecteur le devine,
Ceci n'était qu'une attention fine.
Grâce à l'anneau de son royal époux,
Dans ses États la nouvelle venue
Avec respect eût été reconnue.
D'honneurs pour elle il était fort jaloux.
Ah! quand un cœur a rencontré sa reine,

Il voudrait voir devant la souveraine
Tout l'univers tomber à deux genoux.

Le roi partit; il n'avait à sa suite
Qu'un rêve aimable, et cet hôte divin
Jusqu'au logis lui faisait la conduite.
Un vieil auteur que j'aime et que je cite
A dit en vers et dans un bon latin :
Lorsque poursuit le chagrin au front triste
Un pauvre diable, il n'en perd point la piste;
Si celui-ci met sa bête au galop,
Voici que l'autre est en selle aussitôt,
Bien installé, sans façon, à sa guise,
Derrière l'homme et piquant des talons.
Pensers d'amour, je ne vous le déguise,
Sont aussi gens à ne pas lâcher prise.
Mais pour ceux-là ce sont doux compagnons;
Je leur permets de vous servir d'escorte.

Notre roi donc galopait de la sorte,

Ne jetant point de regard de côté,
Droit devant lui, comme un fou, ventre à terre,
Quand un passant, c'était involontaire,
Légèrement fut du cheval heurté.
Or, des passants la nature est diverse.
Il s'en est vu qu'on pousse et qu'on renverse
Sans rien risquer; dans leur premier émoi
Ils vous diront : Monsieur, excusez-moi.
Ceux-là ce sont passants de bonne pâte ;
Mais il en est d'un tout autre acabit.
Évitez-les quand vous avez grand'hâte.
Tant seulement effleurer leur habit,
C'est leur manquer; ce procédé les blesse.
Les saints là-bas sont gens de cette espèce ;
Il ne faut pas leur marcher sur le pied.
Précisément le heurté de mon conte
En était un; il ne faisait quartier.
On ne pouvait le toucher à bon compte.
Avec le ciel étant du dernier mieux,
Il le chargeait du soin de sa rancune.
A mon héros il ne fit grâce aucune,
L'apostrophant de son ton furieux :

« Ah! je t'y prends, monarque sans cervelle!
Y penses-tu? Quoi! heurter un dévot!
Il t'en cuira. Ce matin chez ta belle
En étourdi tu laissas ton anneau.
Des jours passés je t'ôte la mémoire;
Le souvenir ne te sera rendu
Qu'avec ta bague. » Alors, nous dit l'histoire,
Il planta là le roi tout éperdu.

Mais à propos, maintenant que j'y songe,
Faire oublier est peut-être un bienfait;
Sur le passé donner un coup d'éponge
En bien des cas serait d'un bon effet....
Quoi! me ravir le plus cher de moi-même!
Amer ou doux, ô mon passé! je t'aime.
Toi seul m'es tout; hélas! le présent fuit.
Qu'il pleure ou rie au moment qu'il s'éveille,
Un souvenir a douceur nonpareille.
Sans ses hiers c'est peu qu'un aujourd'hui;
A ne les perdre il est donc bien qu'on veille.
La mémoire est le coffret parfumé

Où tient notre âme un trésor enfermé ;
Encore émue, en hâte elle y dépose
Joie et douleur, amour et toute chose,
Cendres, hélas! mais cendres de grand prix.
Ce coffret-là, jusqu'à cette occurrence,
Par des voleurs n'avait point été pris;
Vous le pouviez, non sans quelque assurance,
Porter sur vous en voyage lointain.
(De quoi peut-on répondre dans ce monde?)
Un méchant saint, que le ciel le confonde!
L'enlève au prince en moins d'un tour de main.



II

« De notre roi n'a-t-on point de nouvelles ?
— Aucune encor. — Qu'est-il donc arrivé ?
C'est nous laisser en des craintes mortelles,
Je n'en dors point. — Et moi j'en ai rêvé. »
De tels discours volaient de bouche en bouche.
Un roi perdu, c'est vraiment un peu louche.

Qu'un roi s'en aille ou meure, je l'admets,
Cela s'est vu : jamais, au grand jamais,
Il ne s'en perd. Quelque bijou s'égare,
Un prince point. En un cas si bizarre
On ne savait à quel saint se vouer.
Même comment sans honte l'avouer?
A ses voisins c'était prêter à rire.
Déjà l'alarme était dans tout l'empire;
Les ordres vont, la police est sur pied.
Elle explora jusqu'aux moindres ruelles,
Jardins, réduits, tous lieux où près des belles
Roi de vingt ans pouvait s'être oublié.
A le chercher, en des transes cruelles,
Elle épuisa grands et petits moyens,
Le tout en vain : du roi point de nouvelles.
Chacun déjà donnait sa langue aux chiens.
Vieux courtisans, dans cette grave affaire,
N'aviez-vous donc nul reproche à vous faire?
Quoi! nous voyons un unique berger
De plusieurs cents de moutons se charger;
Et chaque soir, sans qu'un d'entre eux s'attarde,
Tous bien comptés il les rend au bercail;

Et vous, Messieurs, le ciel pour seul travail,
Un pauvre agneau de roi vous donne en garde,
Voilà qu'au bois le laissez par mégarde !
Qui sait? le loup l'a peut-être mangé.
De le trouver plus d'espérance aucune.
Maint peuple aurait le cas vite arrangé,
Prenant quelque autre, et plutôt dix fois qu'une.

A l'évidence à contre-cœur rendu,
On y songeait, quand un jour sur la place,
Au grand galop, en simple habit de chasse,
Passa soudain ce prince archiperdu,
Devant le nez d'un chacun qui s'étonne,
En beau plein jour, à la face des cieux.
A tour de bras on se frottait les yeux.
C'était bien lui, le monarque en personne,
Frais et gaillard, dispos et bien portant,
Même plus beau, disait-on, qu'en partant.
Il est certain que la presse fut grande,
Au débotter. Après l'avoir toisé,
Tâté, revu, l'on s'empresse, on demande.

De questions c'était un feu croisé :
D'où venait-il? — Il se donnait au diable
S'il le savait. — Ce n'était pas croyable :
Rester absent un mois sans savoir où !
De le presser aucun ne fut si fou.
Qui ne tient point sa langue dans sa poche
Auprès des rois est un homme perdu.
Chacun pensa, penser n'est défendu :
Quelque amourette est pour l'instant sous roche.

Mais au logis un mauvais son de cloche
Ceci rendit. Il n'est point de moitié,
Fût-elle un ange, à qui pareille absence
N'eût donné prise à gronder d'importance.
Femme à huis clos est-elle sans pitié?
Je ne dis pas; lorsque l'amour s'en mêle,
Après l'orage on revoit le beau temps.
Mais dans l'abord une rude querelle
Reçut le prince et lui montra les dents.
Ce fut un bruit, des hauts cris, et ces dames
Sur tous les tons lui chantaient trois cents gammes.

On fit la moue, on prit l'air refrogné,
Accommodant le tout de quelques larmes.
Puis on revint, voyant qu'en fait de charmes
Notre coureur avait plutôt gagné.
Qu'était-ce donc? Ayant perdu des belles
Le souvenir, il les trouvait nouvelles.
Y découvrant des millions d'attraits,
Il refaisait, plus aimable auprès d'elles,
Son ancien rôle, et sur de nouveaux frais.
Le moindre charme avait sa grâce exquise;
Nul n'échappait, même le plus petit.
La nouveauté, sauce en amour requise,
Mettait le cœur du prince en appétit.

Dans ce cœur-là, Sakountala chérie,
A mon regret, ton passage fut court.
Sans que besoin soit de sorcellerie,
Vite oublié s'est vu parfois l'amour,
Jamais pourtant à ce point, que je sache.
Le plus souvent après rompre une attache,
Notre âme souffre où la chaîne a porté,

Longtemps encor. Quand notre ardeur succombe
D'un souvenir qui de nous n'est hanté?
Autour des cœurs qui vous servent de tombe
Vous retournez errer à certains jours,
Chers revenants, ô défuntes amours!

C'est au palais qu'on en contait de belles;
Chacun tout bas s'en disait des nouvelles.
Le roi faisait de jolis quiproquos;
Il commettait bévue à tout propos.
Nos courtisans blanchis dans les offices
Voyaient rayer leurs états de services;
Des gens nouveaux prenaient le pas sur eux.
Qui ne se fût arraché les cheveux?
Secours promis, récompenses et dettes,
D'un pied léger allaient aux oubliettes;
Le roi semblait être du ciel tombé,
Et du passé ne sachant A ni B.

Un beau matin voici qu'à l'improviste

Tout frais des bois nous débarque un vieillard,
Bâton en main et de mine fort triste.
Auprès du prince il voulait sans retard
Être introduit. S'il faut que je le dise,
Il n'était seul; une femme de mise
Assez modeste accompagnait ses pas.
Qu'un charme y fût, on ne le savait pas;
Un long grand voile entourait sa personne.
Moi, sans la voir, pour belle je la donne:
Les voiles sont des recéleurs d'appas.

Vous pensez bien que ce couple rustique
Dans le palais ne put entrer tout droit;
De libre accès n'est jamais cet endroit
Aux pauvres gens. De plus d'un domestique
Il leur fallut quelque affront essuyer;
On les laissait gémir et supplier.
Ils s'y prenaient de toutes les manières,
Et firent tant par leurs pleurs et prières,
Qu'un cœur moins dur qui passait près de là
En fut touché jusqu'à s'offrir d'escorte

LE ROI.

Eh quoi ! Sakountala ?
Je n'en ai point qui porte ce nom-là.

LE VIEILLARD.

Mais c'est trop fort ! c'est moi, moi que voilà
Qui vous unis.

LE ROI.

Contez-nous cette histoire.

LE VIEILLARD.

Quoi ! vous raillez ? Ah ! je ne le puis croire.
Parmi vos pleurs n'en fût-il qu'un de vrai....
Car vous pleuriez en nous quittant vous-même....

LE ROI.

Si j'ai pleuré, ces pleurs sans peine extrême
Se sont séchés.

LE VIEILLARD.

Hélas! il y paraît.
N'est-ce pas moi qui dans notre forêt
Vous accueillis, si j'ai bonne mémoire?
Dans ces bosquets, pendant un mois fêté,
Vous paraissiez sensible à la beauté.

LE ROI.

D'accord, mon cher, ceci tourne à ma gloire.
Comment! chez toi je fus si bien traité?
Quand tout cela n'aurait eu lieu qu'en songe,
C'est très-flatteur. Dis-moi donc à ton tour
De quoi je puis t'obliger en retour;
Je le ferai de grand cœur, sans mensonge.

LE VIEILLARD.

Sire, et c'est vous qui me le demandez!

LE ROI.

Mais oui, parbleu! c'est moi qui le demande.
De quel démon ces gens sont possédés!
Bien que d'un roi la puissance soit grande,
Il n'est point né sorcier.

LE VIEILLARD.

Vos torts passés
Faire oublier par un amour fidèle
A cette enfant, et demeurer près d'elle,
Serait-ce trop?

LE ROI.

C'est déjà bien assez!
Mais avant tout, ta fille est donc jolie?

LE VIEILLARD.

Hélas ! ses pleurs l'auront un peu pâlie ;
Puis son état....

LE ROI.

Son état ! Que dis-tu ?

LE VIEILLARD.

Vous n'avez point deviné ma pensée ?
J'entends par là sa grossesse avancée.

LE ROI.

Grosse ? L'échec est grave à sa vertu.
Et sa beauté n'en est point compromise ?
Sans sourciller, comme il vous dit cela !
N'es-tu pas fou, bonhomme à tête grise,
De m'amener femme en cet état-là ?

LE VIEILLARD.

En cet état c'est vous qui l'avez mise.

LE ROI.

Sans le savoir j'aurais eu cet honneur ?

LE VIEILLARD.

Ah ! réparez votre indigne conduite.
Peut-être alors la pauvre enfant séduite
(Car rien encor n'a détaché son cœur)
Pardonnerait à l'auteur de sa peine.
Depuis cinq mois vous attendant toujours,
Sa vie, hélas! dans le deuil elle traîne.
Du souvenir de ses courtes amours
Elle repaît depuis lors sa tristesse;
Moi seul je sais combien elle a pleuré.
Si vous vouliez éprouver sa tendresse,
Seigneur, l'épreuve a déjà trop duré.

LE ROI.

Je n'y songeais ; mais en ce qui me touche,
Elle pourrait encor durer longtemps,
Sois-en certain.

LE VIEILLARD.

Quoi ! c'est de votre bouche
Le dernier mot ?

LE ROI.

Le dernier.

LE VIEILLARD, à Sakountala.

Tu l'entends ?
Devant ces yeux dont tu t'es laissé prendre,
Dévoile-toi sans davantage attendre,
Ma pauvre enfant. Il n'est point de rocher

Qu'un tel aspect ne parvînt à toucher.

LE ROI.

Peste, vieillard, la belle créature !
Je suis touché, très-touché, je t'assure.
Où cachais-tu cet objet précieux ?
C'est de ta part une faute très-grande.
Faire à ton roi tort de deux si beaux yeux !
Cela mérite au moins que l'on te pende.

SAKOUNTALA.

Le voilà donc cet accueil réservé
A votre épouse ! Aux jours de nos tendresses
Je me l'étais tout autrement rêvé.
Vous me faisiez de si belles promesses!
Ainsi que moi je vous croyais charmé ;
Car notre cœur facilement suppose,
Dans un objet qui nous est toute chose,
Le même amour dont il est enflammé.
De cet amour ne me rendez victime ;

Sakountala n'a commis d'autre crime,
Si c'en est un, que d'avoir trop aimé.
Est-il de ceux qu'un amant ne pardonne ?
Puis notre enfant....

LE ROI.

Notre ? vous êtes bonne !
Vous y tenez ? C'est moi qui l'ai commis,
Ce doux péché dont on vous voit si ronde ?

SAKOUNTALA.

Péché ! j'ai cru qu'il nous était permis....

LE ROI.

Ma chère enfant, tu te moques du monde.
Ici pourtant je te fais mes aveux :
De très-grand cœur j'eusse été le coupable.
Ne l'être pas, ce n'est point pardonnable ;
D'être innocent, j'enrage et je m'en veux.

Mais je le suis, bien que je m'en repente.
Vers tes beaux yeux je me sens une pente;
N'espère point cependant pour cela
Que je prendrai ton enfant sur mon compte.

SAKOUNTALA.

Comment, seigneur, n'avez-vous point de honte?
Vous ne parliez, certes, de ce ton-là,
Vous le savez, lorsqu'au milieu des larmes
L'anneau royal me laissiez au départ.

LE ROI.

Quoi! mon anneau! je l'aurais autre part
Été chercher; mais vos mains ont des charmes
Dont s'embellit jusqu'à l'objet rendu.
Où donc est-il?

SAKOUNTALA.

Hélas! je l'ai perdu.

Pardonnez-moi. La semaine dernière,
Quand je prenais un bain à la rivière,
Il me sera, je crois, du doigt glissé.

LE ROI.

Oh ! c'est trop fort ! Vous avez donc pensé
Qu'à votre gré vous m'en feriez accroire,
Et là-dessus bâtissez une histoire ?
Ton père ici, toi-même avec tes pleurs,
Vous m'en contez de toutes les couleurs.
Un mot sans plus : j'aime très-fort les belles,
C'est là mon faible, et je ne nierai pas
Que l'on pourrait au feu de deux prunelles
Me mener loin ; oui, j'irais de ce pas
Où me voudraient entraîner tes appas.
Mais je suis roi, cela me désespère.
Le ciel, hélas ! à mes vœux trop sévère,
Jusqu'à présent ne m'a d'enfant donné.
Ce bâtard-là serait mon premier-né ?
J'en conviens donc, tu me plais et me touches.
Retourne vite au fond de tes forêts ;

En tout loisir fais-y d'abord tes couches,
Ma belle enfant, et nous verrons après. »

Sans dire un mot, de la riche demeure
Nos pauvres gens s'éloignèrent sur l'heure,
Le cœur gonflé ; leurs pleurs coulaient à flots.
La jeune femme était vraiment hors d'elle,
Et sous le voile où se cachait la belle,
On eût ouï le bruit sourd des sanglots.
Notre monarque oublia cette affaire,
De ces gens-là n'entendant plus parler.
Ils étaient fous, c'est une chose claire.
A leur sujet nous irions-nous troubler ?
Croit-on vraiment qu'un roi n'ait rien à faire ?
Aimer, chasser laisse peu de loisir.
Je m'en rapporte à la gent couronnée :
Tant s'amuser, ce n'est pas tout plaisir.

Il s'écoula quelque trois quarts d'année,
Ou guère moins, lorsqu'à haute clameur

Un beau matin le prince en sa présence
Vit amener, sous forme de pêcheur,
Un pauvre diable. A son air d'innocence
Ne vous fiez, c'est un hardi voleur.
Les gens du roi, non sans grande surprise,
De cet anneau l'ont rencontré nanti.
Qu'en faisait-il à son doigt? Qu'il le dise;
A ce témoin qu'il donne un démenti.
Cet homme en vain jurait d'un ton sincère
Qu'en un poisson soi-disant de rivière,
Et qu'il avait dans ses filets pêché,
Ledit objet s'était trouvé caché.
Auprès de gens qui n'y voulaient entendre,
Ce conte-là n'avait point de succès.
Tous d'un avis le voulaient mener pendre,
Quitte plus tard à revoir le procès.

Au retrouver de sa bague, on peut croire
Que du bon roi grand fut l'étonnement.
Tout le passé lui revint en mémoire
Comme un éclair. Doux et triste moment!

Sakountala, ton image charmante
Fut la première au poste à revenir ;
Grâces, douceur, et charmes d'une amante
De se presser tous à son souvenir.
Son cœur n'y tint lorsqu'aux larmes versées
Il resongea, puis au dernier départ,
Toutes douleurs par son amour causées.
Cette voix triste et ce pleurant regard,
Bien qu'après coup, déchiraient sa pauvre âme.
Il se traitait de méchant et d'infâme,
Et s'était pris lui-même en telle horreur
Qu'à se tuer il songeait ; de douleur
On l'eût dit fou. Bientôt même, je gage,
Il le serait tout de bon devenu,
Si quelque espoir ne fût alors venu
Fort à propos ranimer son courage.

Morne et muet, sur son cheval d'un bond
Le roi s'élance, et l'animal l'emporte ;
Bien moins rapide eût été l'aquilon.
— Pauvre garçon, sans suite, et de la sorte

Où courait-il? — Quoi ! vous le demandez ?
Il retournait vers la forêt ombreuse
Où, folâtrant sous une étoile heureuse,
L'Amour naguère avait ses pas guidés.
Aux alentours il cherche en vain.... personne !
Ces bois charmants avaient été quittés.
Avril lui-même y tressait sa couronne ;
Mais pour le roi, c'étaient lieux dévastés.
Il revit tout, chaume, grotte sauvage
Qui lui prêtaient jadis leurs doux abris,
Et ce bosquet où la divine image
Se découvrit à ses regards surpris.
De ses amours c'étaient partout débris !...
Même il crut voir au détour d'un bocage
La trace encor fraîche des pas chéris.
En mille endroits de nouvelles tristesses
Semblaient surgir où son cœur fut charmé.
Si vous perdez l'objet de vos tendresses,
Fuyez les lieux où vous avez aimé !

Quand il revint de ce triste voyage

Ce fut l'air sombre et le front soucieux.
Le revoyant avec un tel visage,
Les courtisans ouvraient tous de grands yeux.
Plus d'un se dit : « L'amour et le bel âge
Ramèneront la joie à la maison. »
Mais mon héros attrapa bien son monde,
Lorsqu'il parut en sa douleur profonde
Vouloir bientôt s'enfoncer tout de bon.
Chacun alors, sans se le faire dire,
Se mit au pas. Au milieu d'un sourire
On en voyait qui s'arrêtaient tout court.
Jamais le deuil ne fut si fort de mise ;
Les pleurs surtout étaient très-bien en cour ;
Les provoquer semblait bonne entreprise.
A cet effet, entre autres procédés,
Les gens du fin fond de leur souvenance
Vous exhumaient quelque déshéritance,
Procès perdus et tous leurs décédés.
Qui n'eût alors retrouvé quelque larme
Qu'il n'avait point achevé de pleurer ?
Quand on l'avait, soudain, comme d'un charme
Devant le prince on s'en allait parer.



Oui, les plaisirs chômaient où leur empire
Avait soumis les cœurs; plus de franc rire,
Plus de chansons. Adieu les fins repas.
Le triste roi de céans a la mine
D'avoir choisi pour sortir d'ici-bas,
Sans que pourtant son secret se devine,
Un laid chemin, celui du désespoir.
Son pauvre cœur était tendu de noir.
Il ne prenait de goût à rien au monde,
Et s'il mangeait, c'était du bout des dents.

Son seul plaisir en sa douleur profonde
Était parfois dans les bois, à la ronde,
De promener sa peine et ses vingt ans.
Car la nature est vraiment souveraine
Contre nos maux qu'elle calme et guérit.
La retrouvant toujours belle et sereine,
Le cœur s'apaise; encore endolori,
Il se rentr'ouvre aux douceurs de ses charmes:
Ainsi l'enfant qui jetait cris et larmes
Se tait devant sa mère qui sourit.

Pendant trois ans il fut donc au régime
De la nature et des pleurs, notre roi.
Dans les forêts sa compagnie intime
Il vint chercher. Les hôtes de l'endroit
N'y redoutaient ni guet-apens ni crime.
Ce n'était plus ce chasseur d'autrefois;
C'est en ami qu'il faisait sa tournée.
Biches et daims sous l'ombrage des bois
Pouvaient dormir la grasse matinée.

Or, un beau jour que de sa cour suivi
Le prince allait rêvant selon l'usage,
Du bel aspect d'un lieu vraiment sauvage
Le hasard fit que son cœur fut ravi.
Je dis hasard, mais je faux; de lui plaire
Ces lieux avaient les meilleures raisons.
C'était désert tout pur : quelques buissons
En des rochers, plus un tronc séculaire
Qui, foudroyé, dominait cet endroit.
A son courant de tristesse ordinaire
Avait reçu mon héros du surcroît.

Plusieurs courriers envoyés par ce prince,
Notes en poche et bon signalement,
Sans rapporter espoir tant soit peu mince,
Tous de retour étaient pour le moment.

Il trouva donc cette place de teinte
Bien assortie à celle de son cœur,
Et s'arrêtait, lorsque par une plainte
Notre roi fut distrait de sa douleur.
Sous un rocher il aperçut tout proche
Un pauvre enfant qui s'affligeait très-fort;
Le cœur touché, le roi de lui s'approche.
Hélas! depuis qu'il avait, grâce au sort,
Peut-être un fils trottant de par le monde,
Sans être ému d'une façon profonde
Il ne pouvait rencontrer un bambin.
Mais celui-là c'était un chérubin;
Il avait bien trois ans et quelque chose.
Son beau visage humide encore et rose
Semble une fleur sous les pleurs du matin.
On le console et le voilà qui cause.

Il raconta qu'il s'était égaré
Tout en jouant, mais que sa peine amère
Croissait surtout au penser de sa mère ;
Qu'elle l'aurait déjà cherché, pleuré,
Car il était son seul bien. « Et ton père? »
Lui demanda le roi. — « Je n'en ai point. »
Enfant sans père était un cas étrange :
Il ne fut pas insisté sur ce point.
« Mais en revanche, ajouta le bel ange,
J'ai mon aïeul; le ciel me l'a gardé.
Il est tout vieux, tout tremblant, tout ridé.
S'il était beau comme toi de visage,
J'aurais moins peur quand je ne suis pas sage. »
Et dans ce train d'innocent babillage
Notre marmot amusait prince et cour,
Lorsqu'une femme en ce moment accourt,
En grand émoi, pleurante, échevelée,
Mais toute belle encor que désolée.

A son aspect le roi s'arrêta court,
Confus, sans voix ; une pâleur mortelle

Couvrit ses traits, car enfin c'était elle!...
— Elle! mais qui? — Comment! Sakountala.
Elle n'eut d'yeux d'abord, s'il faut le dire,
Que pour son fils, et ses pleurs en sourire
S'étaient changés, quand tout à coup voilà
Que s'approchant, elle voit le roi là.
Jeter un cri, rougissante et légère,
Fuir, emportant son enfant dans ses bras,
Sans dire un mot, d'un instant fut l'affaire.
Si notre roi s'élança sur ses pas,
Quoique tremblant, cependant d'un pied leste,
Si, le fuyant, cet objet adoré
Se vit rejoindre, et pas à contre-gré,
Je n'en dis rien, cela se sait de reste.
L'amant pria, jura, gémit, pleura,
Entremêlant doux regard et mot tendre.
Que le pardon ne se fit guère attendre,
Qui n'a jamais aimé ne le croira.
Vous, dont le cœur a déjà fait ses preuves,
Vous le croirez; ce ne sont choses neuves
Que ces façons d'agir chez les amants.
L'offensé même y trouve de grands charmes;

Ce n'est pas lui qui regrette les larmes
Dont il paya de semblables moments.

On habitait la prochaine chaumière
Qu'un bois cachait en sa sombre épaisseur,
Ayant, hélas! déserté la première
Depuis longtemps pour des raisons de cœur.
Lorsque le sort qui brouilla leurs étoiles,
De deux amants remet la barque à flot,
Quel doux zéphyr alors renflant leurs voiles,
Comme autrefois, les caresse aussitôt!
Avant d'avoir l'absence ressentie,
Ce qu'elle coûte, ils ne le savaient pas;
Mais leur tendresse, une fois avertie,
Se garderait de s'éloigner d'un pas.
De nos époux le cœur revint au gîte
Pour n'en sortir; après ce beau retour
Pensez un peu s'il ressaisit de suite,
Sans hésiter, le fil de son amour.
Dans ses palais notre reine étonnée,
Par son mari fut en pompe menée;

La joie alors y reprit ses honneurs.
Sakountala goûta le rang suprême,
Et sur son front le nouveau diadème
Fut plus léger qu'un chaperon de fleurs.

A mi-chemin, ô lecteur de mon âme!
Si tu n'as pas cru devoir me planter,
Un mot encore avant de nous quitter.
Je ne veux pas que jamais sur leur flamme
L'ombre d'un doute il te puisse rester.
Avant que n'eût la reine en sa demeure
Un pied posé, le héros de mes chants,
Par un motif délicat, fit sur l'heure
A ses beautés donner la clef des champs.
De doux oiseaux cette troupe envolée,
Non sans regrets et soupirs infinis,
A tire-d'aile et tout d'une volée,
Alla bientôt s'abattre en d'autres nids.
Elle put donc notre épouse au cœur tendre,
Ne trouvant point de femmes en ces lieux,
Penser encor que le roi pour s'éprendre

Avait vraiment attendu ses beaux yeux.

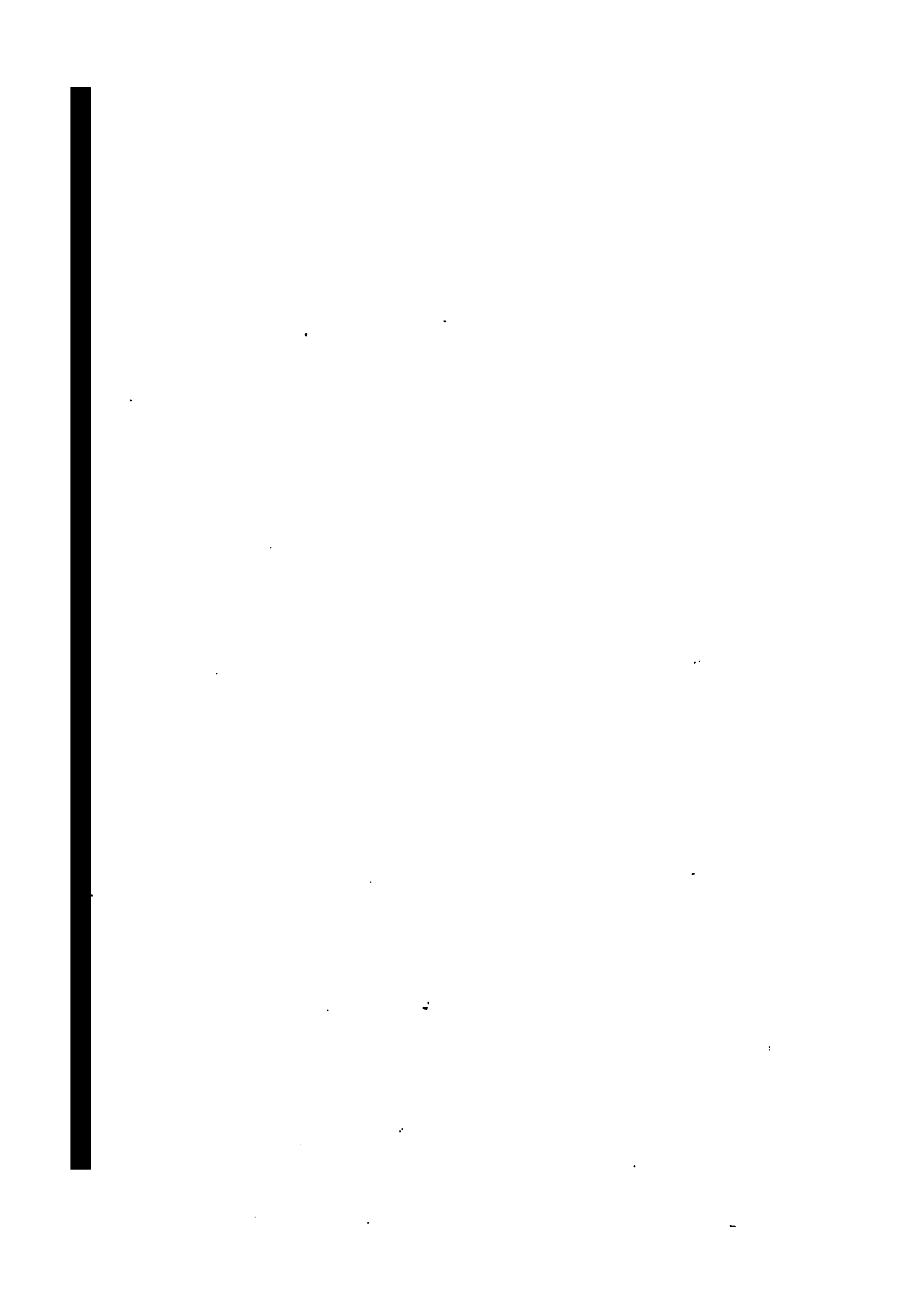
Le don charmant que l'on fait de soi-même
Est défloré, si celle qui vous aime
Sait ne l'avoir que de seconde main.
En fait d'aimer la primeur est exquise ;
Mais toute femme, alors qu'elle est éprise,
A la tromper vous ouvre le chemin.
Rien n'est d'ailleurs si vrai que ce mensonge :
Quand la jeunesse, en quête d'un beau songe,
Dans les plaisirs se jette à cœur perdu,
Brûler parfois pour d'insignes coquettes
Un grain d'encens, ce n'est point défendu.
C'est en passant par bien des amourettes
Que l'on arrive à l'amour sous les cieux.
Jeunes beautés, lorsqu'aux pieds de vos charmes
Un tendre amant vient déposer les armes,
Jusqu'à ce jour vous attestant ses dieux
Qu'il n'aima point, croyez-le sur parole.
Tout le passé n'était qu'ivresse folle,
Essai d'aimer, sens un moment surpris,

Désirs cherchant leur véritable reine,
Et de ce cœur cent fois pris et dépris
Un amour vrai vous réservait l'étrenne.

ÉPILOGUE.

Sur le départ, vous voilà donc, mes belles;
Courage, allons, prenez des airs aisés.
Je le vois bien, dans ces robes nouvelles
Vos doux attraits sont tout dépaysés;
Vous regrettez la largeur de vos voiles.
Vos habits pleins de perles et d'étoiles
A ce point-là vous tiendraient-ils au cœur?
De leurs longs plis j'ai retranché l'ampleur,

Taillé, rogné selon qu'il m'accommode.
Changeant de ciel on change aussi de mode;
Là robe longue, et plus loin jupons courts.
Le peu d'apprêt plaît où je vous envoie.
Les frais appas plus que les beaux atours
Y mèneraient la bande des Amours.
Ces fripons-là se donnent au cœur joie
Quand leste et franche ils trouvent la beauté.
Le vif, le net, et quelque nouveauté
En ce pays sont toutes friandises.
La robe simple où j'ai vos grâces mises
N'y nuit de rien. Il se pourrait qu'à gré
L'on eût aussi votre innocent sourire.
Hélas! chez nous la Muse a tant pleuré
Qu'on en est las; on voudrait un peu rire.
Or, riez donc; d'un rire gracieux,
Même coquet, je vous permets l'usage.
D'un doux regard que votre gai langage
Soit appuyé, cela vous sied au mieux
Chez les Français, experts en badinage,
Mais aux bons vers préférant les beaux yeux.



L'ERMITE.

TIRÉ DE POUCHKINE.

Sur les vieillards, lorsqu'au troyen rivage
Hélène un jour eut levé ses beaux yeux,
Tous nos barbons disaient à son passage:
« Nous pardonnons pour un pareil visage
D'avoir risqué la patrie et les dieux. »
Ne suis barbon, messieurs, et je vous blâme

Pour la beauté d'aventurer votre âme.

Si de la grâce il fut un cœur touché,
C'était celui de l'ermite Fulgence.
Il ne rêvait que jeûne et pénitence.
Ame plus ferme en l'horreur du péché
Quand il sera, je l'irai dire à Rome.
Sachant du ciel les sentiers fort étroits,
Plus sûr chemin n'avait trouvé notre homme,
Pour se sauver, que le fin fond d'un bois.
Ce qu'il fuyait, quant à moi, je soupçonne
Que c'était vous, objets doux et tentants;
D'autres que lui, saints fameux en leur temps,
Vous ont bien pris pour le diable en personne.
Le ciel n'a pas de plus grands ennemis,
A dire vrai, que vos attraits, mesdames;
Sur cet écueil ont chaviré tant d'âmes!
Passer au large est, ma foi, bien permis.

Notre héros se tenait à distance,

Rosaire en main, disant mainte oraison.
Un soir de mai.... Ce sont heure et saison,
Que, pour tenter les âmes d'importance,
Choisit le diable; il a, je crois, raison.
Les gens pieux vous diront qu'à l'aurore
Ils ont toujours senti leur cœur dispos;
Que le matin y fait sans faute éclore
Comme de soi la fleur des bons propos.
Ils défîraient l'enfer et sa séquelle
En ce moment. Lorsque baisse le jour,
Leur sainte ardeur voit s'alourdir son aile,
Le cœur se tait, la voix s'arrête court;
Mais c'est bien pis quand le printemps s'en mêle.

Un beau jour donc, à l'heure et mois susdits,
Notre héros, toujours plein d'un saint zèle,
Vaquait au soin d'aller en paradis,
Quand il sentit, pourquoi? je le demande,
Tous ses élans se changer en dégoûts.
Dans son effroi d'abord il se gourmande:
« Eh! qu'est cela? Fulgence, y pensez-vous?

Que vous prend-il? Quoi! tiédir de la sorte!
Vous vous perdez, c'est moi qui vous le dis. »
Mais vainement il se tance et s'exhorte.
De chers pensers à notre homme interdits,
Tout doucement entre-bâillaient la porte,
Et laissaient fuir saints désirs et ferveur.
Des souvenirs, fléau de sa prière,
Doux et charmants, de trente ans en arrière,
A pas de loup s'approchaient de son cœur.

Il faisait chaud; Fulgence crut bien faire
De prendre l'air un peu pour se calmer.
Il ouvrit l'huis; ceci gâta l'affaire.
Passe pour l'huis, mais il fallait fermer
Son âme au moins : elle était grande ouverte.
Aux environs, dans la forêt déserte,
Les rossignols chantaient à qui mieux mieux,
Zéphyr baisait les fleurs avec tendresse;
La lune aussi, cette antique traîtresse,
Ses doux rayons laissait tomber des cieux.
Écouter seul sur le pas de sa porte



Des chants, à l'heure où la lune paraît,
Même aspirer, quand la brise l'apporte,
A pleins poumons l'odeur de la forêt,
Ce n'est péché, quand le diable y serait.
Le diable y fut, du moins je le suppose.
A son profit il tourna toute chose,
Lune et parfums, et zéphyr et chansons;
C'est son métier, ce lui fut tâche aisée.

De mon héros l'âme ainsi disposée,
Voici qu'un cri sort du fond des buissons,
Cri faible et doux; la voix disait : Fulgence !....
L'ermite ému sortit en diligence :
« Qu'arrive-t-il? Grand Dieu ! que me veut-on?
C'est, je le crois, quelqu'un de connaissance.
En ces forêts qui peut savoir mon nom? »
Ce quelqu'un-là c'était plutôt quelqu'une,
Bien le disait la douceur de la voix.
Que venait-on faire à ce clair de lune
Seule, la nuit, sous le couvert des bois?
C'était suspect; mais la voix semblait tendre,

Elle annonçait quelque quinze printemps.
Fulgence hier aurait pu s'en défendre,
Mais aujourd'hui.... La voix prend bien son temps!

Le voilà donc, notre grave et saint homme
Battant les bois et foulant les gazons.
Au bruit qu'il fait, sort de son premier somme,
Tout en sursaut, l'habitant des buissons.
La voix toujours fuyait à son approche:
Elle échappait à ses désirs déçus.
Elle est là-bas, puis tout près, puis moins proche;
Il ne pouvait mettre la main dessus,
Et, dans l'ardeur d'une vaine poursuite,
Il eût, je crois, couru jusqu'à demain,
Si brusquement à mon vieux fou d'ermite
Un large étang n'eût barré le chemin.

Il s'arrêtait, lorsque sur l'eau dormante,
Où s'étalaient des fleurs de neige et d'or,
Une autre fleur plus fraîche et plus charmante

A ses regards parut vers l'autre bord.
Rose n'était ni lis, bien que la grâce
Et la couleur pussent tromper de loin.
Il était vieux et de vue un peu basse,
Et cependant il ne s'y méprit point.
Il reconnut que c'était femme blonde,
Belle à ravir. Ciel! pour notre vertu
Quel rude assaut! Jamais mortel au monde,
Depuis Vénus sortant du sein de l'onde,
Ne vit objet plus beau ni moins vêtu.

Ah! si vraiment chastes sont les étoiles,
Rougir alors eût été bien le cas,
Tant ce soir-là notre nymphe sans voiles
A leurs regards osa montrer d'appas,
Et de ses yeux, tout noyés de tendresse,
Sur le vieillard fit d'œillades pleuvoir.
Baisers aussi volaient à son adresse.
En souriant la jeune enchanteresse
De ses attraits essayait le pouvoir.
Quoi! de si loin? — Je voudrais vous y voir!

Même de loin n'affrontez pas les belles ;
Tournez plutôt le dos à l'ennemi.

D'autres l'ont dit, le désir a des ailes.
Or, si c'est vrai, ce n'est vrai qu'à demi ;
Vers son objet l'âme à grand vol arrive.
Oui, mais le corps? Le corps est bien traité!
Pour cette fois, demeuré sur la rive,
Dieu me pardonne! il eût le saut tenté,
Si justement la lune en quelque nue,
N'avait soudain dérobé ses rayons.
Dans l'ombre aussi disparut l'inconnue,
Et mon vieillard resta seul à tâtons.
Le cœur lui bat et l'oreille lui tinte.
Qu'il fut penaud, je le dis le premier.
Il soupirait; en répétant sa plainte,
Écho de loin le prit pour un ramier.
Le lendemain, lorsque la blonde Aurore,
Au jour naissant vint dorer l'horizon,
Elle sourit de le trouver encore
A deux beaux yeux rêvant sur le gazon.

Tout déconfit, en fort triste équipage,
(Sa robe, hélas! n'était plus que lambeaux)
Non sans laisser son âme aux bords des eaux,
Fulgence enfin revient à l'ermitage,
Puis il se couche. Un ermite de bien
Vite en rentrant aurait fait sa prière;
Lui, non; notez qu'il était en arrière
D'une la veille, autant qu'il m'en souvient.
Mais d'autres soins l'occupaient, et le somme
Sembla d'abord s'éloigner du pauvre homme.
Puis, par pitié, tant il le voyait las,
Il nous le vint prendre entre deux hélas.

Notre dormeur s'éveilla sur la brune;
Au soir d'hier repensant et rêvant,
Non sans espoir il vit poindre la lune.
Son cœur tremblait comme une feuille au vent;
Quand tout à coup, il n'en croit son oreille,
La même voix, ou du moins sa pareille,
L'appelle au loin. Un trop funeste attrait
Poussait l'ermite; il partit comme un trait.

Deux mois plus tard quelque enfant du village,
Cherchant des nids, demeura fort surpris,
Sur un étang, et tout près du rivage,
De voir flotter une barbe aux poils gris.
Il eut grand' peur en cette circonstance.
Alors qu'on sut la chose aux environs,
Du lieu maudit se tinrent à distance
Les dénicheurs, jusques aux bûcherons.
Mais en revanche, il vint des ribambelles
D'oiseaux joyeux loger aux alentours;
Et le printemps, même encor de nos jours,
Y voit, dit-on, moins de feuilles nouvelles
Sur les rameaux, que de nids et d'amours.



L'ENTREVUE NOCTURNE.

TIRÉ DES MILLE ET UNE NUITS.

I

Lorsque d'aimer les gens n'ont point envie,
Les y forcer est un mauvais moyen.
L'amour est libre, et jamais de la vie
Par la contrainte on en obtiendra rien.
Offrez plutôt (ce serait ma manière)
Au cœur objet qui le puisse engager ;

A son devoir il courra se ranger ;
Point n'y faudra la croix ni la bannière.

Sur les confins du terrestre séjour,
Il arriva qu'une fée en tournée
D'un sien ami fit la rencontre un jour,
Génie aimable et que sa destinée
Portait sans cesse à se mêler d'amour.
Un tel emploi n'était pas mince affaire.
Cœurs à pourvoir et cœurs à désarmer
Ne laissaient point notre lutin chômer.
La fée aussi avait un caractère
De même trempe. Aimer à sa bonté
Donnait des droits. Grand point chez une dame,
Elle admirait dans autrui la beauté,
Quand cet autrui même aurait été femme.
« D'où venez-vous? » Ce fut la question
Qu'on s'adressa de première abordée.
D'un peu jaser trouvant l'occasion,
L'un répondit : « Vous n'en auriez l'idée. »
L'autre aussitôt, du ton le plus discret :

« Je vous le donne en cent. — C'est un secret?
— Non pas. Je viens de voir une merveille,
Une princesse.... Ah! mon cher, que d'appas!
— Et nous aussi nous venons de ce pas
De contempler la beauté sans pareille
D'un jeune prince. Il semble fait au tour!
— D'étonnement mon âme est encor pleine.
— Je suis ravi. — C'est le charme d'Hélène.
— C'est la beauté qu'on prête au dieu du jour.
— Dans son palais ma belle est enfermée.
— Mon prince à moi gémit sous les verrous.
— D'un grand mépris nous sommes animée
Contre l'amour, et le seul nom d'époux
Nous fait horreur. — Jamais la moindre femme
Ne nous sera de rien, nous le jurons.
— Bien qu'à l'envi les rois des environs
De leurs soupirs aient étourdi ma dame,
Ils n'ont reçu que dédains et qu'affronts.
— Sur notre cœur mille objets pleins de charmes
De leurs regards ont émoussé les traits;
A ces beautés qui l'assiégent de près
Mon prisonnier n'a point rendu les armes.

— Notre vieux père est en grand embarras;
Si cela dure, il se voit sur les bras
Cent ennemis. Or donc, il nous enferme
Pour nous contraindre à choisir un époux.
— De même un père en agit envers nous.
A nos refus il voudrait mettre un terme,
A notre cœur forçant aussi la main.
— Depuis deux mois ma princesse tient ferme.
— Mon jeune ami ne prend pas le chemin
De rien céder. — Un regard de ma belle
Mettrait bientôt ton prince à la raison.
— Le seul aspect de mon joli garçon
A ton Hébé tournerait la cervelle.
— Vous vous leurrez. — Ah! c'est trop vous flatter!
Où tant d'attraits et beaux yeux en personne
Ont échoué, vous pensez l'emporter?
— Me permets-tu, mon cher, de le tenter?
— Très-volontiers; de plus je t'abandonne
Tout mon pouvoir sur le jeune Aladin.
Fais de ton mieux. — Va, va, je lui destine
Une surprise avant demain matin,
Et gare à lui si jamais il s'obstine

A refuser hommage à nos appas !
De ton côté tu peux au cœur d'Amine
Livrer l'assaut. — Je n'y manquerai pas. »

II

Or, le garçon dont notre bon génie
Vous entretint, était bien en effet
Des mieux tournés ; point ne l'avait surfait.
De la nature une œuvre aussi finie
Ne s'était vue encore au temps passé.
Vous me direz qu'un tel excès de charmes

Chez les messieurs serait fort mal placé;
Qu'à leur sujet on voit assez de larmes
Couler déjà ; qu'ils savent désarmer
La vertu même et la prendre en leurs trames,
Et tels qu'ils sont se font encore aimer.
Qu'en sais-je, moi ? je m'en rapporte aux dames.
Si mon héros est trop joli garçon,
J'en suis fâché, vu surtout la façon
Fort à blâmer dont il traitait les belles;
Point ne voulait entendre parler d'elles,
Même il fuyait leur rencontre avec soin.
De les aimer jugez s'il était loin !
Comment pouvaient dans un cœur de cet âge
S'être logés de pareils sentiments ?
Serait-on vieux, il faut un grand courage
Pour résister à des objets charmants ;
Mais les haïr, cela n'est pas l'usage.

Quoi qu'il en soit, pour mon prince, d'amour
Mille beautés raffolaient à la ronde.
En eût-il eu tous les vouloirs du monde,

Il ne pouvait les payer de retour
Du même coup. Suffire à tant de flammes,
Je le sais bien, dépassait son pouvoir;
Mais il fallait faire au moins pour ces dames
Tout son possible, et se mettre en devoir
De les aimer, en commençant par une;
Ce que voyant, patiemment chacune
Dans notre cœur eût attendu son tour.
Mais ce conseil n'allait pas à mon prince,
Et n'aimant point, de l'espoir le plus mince
Il ne voulait obliger leur amour.
Chez un garçon de moins haute naissance
Un tel refus était sans importance,
Et le beau sexe aurait eu seul le droit
De murmurer; mais l'héritier d'un roi
Doit au plus tôt pourvoir à sa lignée.
Ce soin n'a rien de bien fâcheux en soi;
Mainte personne y serait résignée,
Lui, non.

Un soir, le sommeil le prenant

Dans sa prison.... Ce n'était fosse noire,
Humide et basse ainsi qu'on pourrait croire,
Mais bonne chambre et boudoir attenant,
Bien aérés, pourvus de mille choses,
Comme tapis, beaux sofas de satin;
L'appartement donnait sur le jardin;
Le bruit des eaux et le parfum des roses
Sans cesse entraient dans ce charmant réduit.
Je disais donc qu'un soir notre jeune homme,
Dans sa prison n'ayant autre déduit,
S'abandonnait à la douceur du somme.
On dort fort mal et d'un œil tout au plus,
Avec l'amour lorsqu'on a quelque affaire.
Libre pour lui de ces soins superflus,
Le cher enfant dormait pour l'ordinaire
De tout son cœur. Le soir déjà cité,
La bonne fée en pouvait être cause,
Il n'eut pourtant qu'un sommeil agité.
Il se tournait tantôt sur un côté,
Tantôt sur l'autre; en cherchant une pose
Qui lui convînt, il étendit un bras.
Oui, mais ce bras rencontra quelque chose

Sur son chemin. La nouveauté du cas
Avec raison, ainsi qu'on le suppose,
Surprit notre homme. « Eh! grand Dieu! qu'est cela?
Cela, vraiment, c'est quelqu'un couché là;
Et qui pis est, ce quelqu'un m'a la mine
D'être une dame en son atour de nuit.
Chez un garçon venir sur le minuit,
Et dans son lit entrer à la sourdine,
Ces procédés me semblent peu séants.
Ne puis-je point savoir de vous, la belle,
Comment l'on s'est introduite céans?
J'avais, autant que je me le rappelle,
Fermé la porte à deux tours de ma main.
Si vous avez passé par la serrure,
Reprenez donc au plus tôt ce chemin. »
Mais ce discours n'émut, je vous assure,
La dame en rien. Vous devinez déjà
Qui ce peut être et toute l'aventure.
Amine donc nullement ne bougea
A ces propos; on eût dit une souche.
Notre héros, voyant que dans sa couche
L'hôte nouveau semblait vouloir rester,

De son côté crut devoir insister.
Il insista, mais la dame étrangère
Le laissait dire en un calme parfait.
« Dormirait-on ? Si l'on dort en effet,
Nous le verrons. » Et de sa main légère
Notre héros prit sur un guéridon
La lampe d'or qui faisait de veilleuse
La nuit l'office, et sur notre dormeuse
En dirigea la clarté sans façon.

Lorsque mes vers trouvent sur leur passage
Un bel objet, ils en font un crayon.
Mais quel portrait pourrait de ce visage
Rendre la grâce et le divin contour ?
Hélène, Hébé, les trois sœurs de l'Amour,
Sa mère aussi, la déesse à la pomme,
N'auraient ensemble offert de pareils traits ;
Et sous leur voile, en l'abandon du somme,
On devinait le surplus des attraits.
Notre héros, encor que de nature
Pour l'autre sexe il fût très-peu porté,

A cet aspect resta tout enchanté.
Il n'était point connaisseur en beauté,
Mais le devint, grâce à cette aventure.
« Diantre ! dit-il, que de charmes voilà !
Si j'avais vu plus tôt cet objet-là,
Je n'aurais pas tant fait le difficile.
Je suis un rustre, un sot, un imbécile,
Lorsque j'enjoins ainsi de déloger
A tant d'appas. Après cela, si j'ose
Les supplier encor de quelque chose,
C'est bien plutôt de ne jamais bouger
D'auprès de moi. Mon lit, mes draps, leur maître,
Tout est à vous, Madame ; ordonnez-en.
Oui, quand j'y pense, ah ! c'est moi qui crains d'être
De trop, hélas ! en ma couche à présent.
Le voisinage où je suis de vos charmes
A, je le vois, son côté séduisant ;
Mais toutefois n'en prenez pas d'alarmes.
Vous réveiller ce n'est point mon dessein.
Pourtant je songe à vous faire un larcin.
Veuillez ou non, c'est résolu, j'enlève
Cette émeraude à votre bras charmant.

Sans m'avertir si partiez nuitamment,
Votre visite aurait tout l'air d'un rêve.
Mon gage en main, je saurais dans ce cas
Ce qu'il faudrait penser de l'aventure. »
Le bijou pris et sous la couverture
Dûment caché, le prince (il n'avait pas
Cette nuit-là de sommeil eu sa dose)
Se rendormit. Tout autre, je suppose,
Chez soi trouvant et sur son oreiller
Tant de beautés, se serait de veiller
Fait un devoir, mais ce n'était le compte
De nos lutins.

Le héros de mon conte
Dormait déjà depuis un bon moment,
Quand la princesse ayant fini son somme,
Se réveilla. Son premier mouvement,
En se voyant couchée auprès d'un homme,
Fut de crier; mais le saisissement
Et la terreur lui fermèrent la bouche.
Prête du moins à sauter de sa couche,

La pauvre enfant se mit sur son séant.
Dans quel dessein bizarre et malséant,
A son insu, l'avait-on de chez elle
Portée ici, dans un lit étranger,
Près d'un manant? Toutefois notre belle
Ne sentant pas ledit manant bouger,
Se rassura. L'ombre n'était pas telle
Qu'on ne pût voir que l'homme en question
Pour le moment dormait d'un bon courage,
Et ne semblait en cette occasion
Songer à mal. Autour du personnage
Régnait d'ailleurs un certain air décent.
Dormir aussi, quoi de plus innocent?
J'ai déjà dit que n'était la princesse
Femme à daigner un seul coup d'œil jeter
Sur homme aucun. « Fi! quelle laide espèce!
Quoi! là-dessus nos regards arrêter! »
Après cela, comment il se peut faire
Qu'Amine ait su dès le premier moment
Que le dormeur était jeune et charmant,
Sans barbe encor, mais qu'il avait pour plaire
Tout ce qu'il faut, de grands yeux, un beau teint

Et des cheveux tirant sur le châtain;
Comment elle a su tant de choses, dis-je,
M'est un secret. « Cela tient du prodige,
Qu'un homme soit de la sorte bâti!
Il ne se peut; un homme être loti
De tant d'attraits! Ce vilain sexe atteindre
A cet ovale, à ces contours parfaits!
Ce n'est probable, et je ne le dois craindre.
L'ombre souvent produit de tels effets.
Approchons-nous. Cette lampe me semble
Là mise exprès, et grâce à sa clarté
Nous verrons bien si cet homme ressemble
A son espèce. » Et la jeune beauté
S'avança donc, sa lampe la première.

Qui n'avait vu mon prince à la lumière
N'avait rien vu. Son aspect gracieux
Ne déplut point à la fière amazone,
Et la voici contemplant de son mieux.
Or, mon héros avait en sa personne
De quoi longtemps occuper nos beaux yeux.

Ils ne savaient où courir ; une grâce
Logeait ici, plus loin quelque autre appas.
On ne pouvait qu'errer de place en place ;
Même souvent on revint sur ses pas.
A nos regards que de beautés offertes !
L'enfant, encor neuve en ces découvertes,
De tout son cœur s'applique à regarder ;
A ce soin-là sa fierté dut céder.
Qui l'eût pu voir contenter son envie
Dans cette pose et dans ce simple atour,
Eût dit Psyché, curieuse et ravie,
Sa lampe en main, se penchant vers l'Amour.
« Quel enchanteur m'a ménagé la vue
D'un tel objet ? Je lui dois un plaisir
Que j'ignorais. Il eût pour l'entrevue
Pu toutefois quelque autre lieu choisir.
Mais les sorciers n'ont pas pour l'étiquette
Un grand respect. Moi-même en ce moment
En ai-je donc ? sans qu'il nous le permette,
Nous dérobons à ce garçon charmant
Son anneau d'or. » Ce disant, la princesse
Prit le bijou. Telle fut son adresse,

Que mon héros ne se réveilla pas.
Ce bel exploit accompli, notre Amine
Modestement recouchant ses appas,
Se rendormit. La dame était encline
Au somme ainsi que son nouvel amant,
Car il l'était, j'ai tout lieu de le croire.
Les voilà donc à qui mieux mieux dormant.
Point ne s'étaient encor vus, dit l'histoire,
Deux plus beaux fronts sur le même oreiller.

— Comment? dormir au début de leur flamme!
Cela promet; passe encor pour la dame,
Mais le jeune homme.... — Il aurait dû veiller,
J'en suis d'accord. Pourtant si quelque fée
Contre un garçon se ligue avec Morphée,
Il faut céder, et dans le cas présent
Vous auriez vu dormir l'Amour lui-même.
Dormir n'est crime; il fait, croyez-nous-en,
Très-bon dormir auprès de ce qu'on aime.

III

Au petit jour, ou pour mieux m'exprimer,
A l'heure où vient l'Aurore parsemer
Les cieux de fleurs, et pose en quelque nue
Timidement le bout d'un pied rosé,
Par nos lutins le charme fut brisé.
En s'éveillant, le prince à l'inconnue

Se disposait à donner le bonjour.
Vers sa ruelle il fit un demi-tour
Dans ce dessein, mais la belle étrangère
Et ses attraits avaient quitté les lieux.
Mon bon héros se frottait les deux yeux.
Rêvait-il point ? non pas. La nuit dernière,
Me dîrez-vous, il avait donc rêvé ?
Tout aussi peu, car sous la couverture
Le bracelet fut par lui retrouvé.
Ceci prouvait du moins que l'aventure
Avait au fond quelque réalité.
« Le roi sans doute, en désespoir de cause,
Pour me séduire a ce moyen tenté,
Pensa le prince ; et lui seul, je suppose,
A dans ma couche introduit la beauté.
Ma foi, la ruse est de fort bonne guerre ;
Je capitule. » Un valet diligent
Tout aussitôt vers le roi notre père
Fut dépêché. Le cas était urgent.
Sa Majesté reçut donc la missive
Au saut du lit. Sa surprise fut vive.
Le prince enfin désirait lui parler ;

La chose était pressée et d'importance.
Le vieux monarque ordonna d'assembler
Ses conseillers. Bientôt en sa présence
Parut son fils, lequel sans se troubler
Trois saluts fit à la grave assistance.
« Sire, dit-il, la nuit porte conseil.
La vue aussi d'un objet sans pareil
A son pouvoir; j'ai donc depuis une heure
Sur bien des points changé de sentiment.
J'en fais l'aveu sans plus longue demeure,
Le mariage aurait mon agrément.
Bien mieux, seigneur, j'ai hâte qu'il vous plaise
De m'engager en cet état charmant. »

Le bon vieux roi ne se sentait pas d'aise.
Comment? son fils se ravise! il se rend!
Si son discours était incohérent,
Il n'importait. Le grand point sans conteste
Pour le moment était gagné; le reste
Viendrait tout seul. Il fut donc reparti
A mon héros qu'afin de lui complaire,

Incessamment en quête d'un parti
On s'allait mettre. « Eh! qu'est-il nécessaire,
Répondit-il, de prendre ce souci,
Quand vous avez sous la main mon affaire?
Ce qu'il me faut est à deux pas d'ici.
A mon avis, l'un et l'autre hémisphère
Ne vous pourrait rien d'approchant fournir.
Je ferai donc fort bien de m'y tenir;
D'autant, messieurs, que mon âme est éprise
Des doux attraits de cet objet charmant. »

Le roi tombait de surprise en surprise.
« Mon fils, dit-il, je n'entends rien vraiment
A ce discours; la prison aurait-elle
Troublé vos sens? J'ai de trop de rigueur
Peut-être usé? — Que non pas; ma cervelle
N'a point bronché; je ne puis de mon cœur
En dire autant. Mais aussi que de charmes!
Ils ont sur moi produit tout leur effet;
Je suis vaincu, je dépose les armes.
Me direz-vous comment vous avez fait

Pour introduire, étant ma porte close,
Auprès de moi cette dame sans bruit?
— Eh! mon cher fils, je n'ai rien introduit,
C'est bien certain. Vous aurez, je suppose,
Rêvé cela. — J'aurais été tenté
De le penser, n'était le témoignage
De ce bijou, lequel me fut en gage
A son insu laissé par la beauté,
Lorsqu'en mon lit elle était de passage.
Ce n'est pas lui qui me démentirait,
Si je disais qu'au plus beau bras du monde
Je l'ai ravi cette nuit en secret;
Et bien m'en prit. » Le jeune homme à la ronde
Fit là-dessus son bracelet passer.
Chacun loua la matière et l'ouvrage,
De l'admirer ne se pouvant lasser.
« Je le dis net et sans fleur de langage :
C'est peu, messieurs, du bijou que voilà,
Ce que je veux à présent c'est la dame;
Il me la faut, je ne sors pas de là. »
Et le bon roi de jurer sur son âme
Qu'il ne connaît ni d'Ève ni d'Adam



Cette personne; et pour rendre évident
Son bon vouloir, il allait après elle
Mettre en campagne un millier de ses gens,
De qui le zèle et soin intelligents
Point n'échoûraient à découvrir la belle.
A quoi le prince objecta sur-le-champ :.
« Comment, seigneur, pourront-ils reconnaître,
S'ils ne l'ont vu, ce qu'ils iront cherchant?
Ah! si du moins vous me permettiez d'être
De la partie! » Avis fut demandé
Au grand conseil. Chose peu surprenante,
Tout d'une voix et séance tenante,
A mon héros ce point fut accordé.
Que risquait-on? une fois en voyage
Il oublîrait ce bel amour naissant,
Ou bien prendrait, confondant leur image,
Pour sa beauté l'objet premier passant.

En un clin d'œil le bagage et la troupe,
Tout était prêt, et le jour ensuivant
Notre héros avec l'amour en croupe,

Dès le matin jetait la plume au vent.
Si l'on dit vrai, tout chemin mène à Rome;
Pour moi je crois, à plus forte raison,
Que tout chemin doit conduire un jeune homme
Vers ce qu'il aime.

A l'heure où mon garçon
Mettait le pied dans l'étrier, sa belle
En son honneur faisait maint pleur couler.
Elle pouvait à moins se désoler.
Après la nuit passée hors de chez elle,
En s'éveillant, s'était le lendemain
La pauvre enfant dans son lit retrouvée.
Rien n'annonçait qu'on l'avait enlevée,
Et d'amoureux pas plus que sur la main.
Notre princesse autour de sa personne
Femmes avait de service et d'atour,
Nourrice aussi qui de nuit ni de jour
Ne quittait point sa belle nourrissonne.
La chère dame à son poste ronflait
Pour le moment. Amine sans délai

La secoua. « N'est-ce pas une honte?
Dormir après un tel événement!
Réveille-toi, nourrice, et me raconte
Tout le détail de mon enlèvement. »
La pauvre femme était embarrassée
D'en dire un mot, ayant depuis le soir
Dormi d'un trait. « Je voudrais bien savoir
Comment ici la chose s'est passée.
Le beau complot et la belle leçon!
Je frémissais d'horreur au nom des hommes,
Et me voilà dans le lit d'un garçon!
L'amour me vint surprendre entre deux sommes;
Car c'est amour que le doux sentiment
Dont j'ai d'abord senti mon âme atteinte.
Ce que n'ont pu, par menace ni plainte,
Cent rois gagner, ce jeune homme en dormant
L'obtint. Mon cœur a rencontré son maître. »
Notre nourrice essaya de remettre
Quelque raison dans ce jeune cerveau.
Songe c'était, pour sûr. « Et cet anneau,
Rêvé l'aurai-je? » A cela cette femme
Lui répondit par envoyer querir

Le roi bien vite, et le roi d'accourir.

Sur nouveaux frais, vous pensez si la dame
Recommença son récit, lui venu,
Le suppliant, à grand renfort de larmes,
De lui donner pour mari l'inconnu;
Elle y tenait. Mais à noyer ses charmes
Et supplier, la princesse gagna
Qu'on la traita de folle et, comme telle,
Vous la purgea, rafraîchit et saigna.
La Faculté remèdes n'épargna
Pour la guérir. Rien n'opérait sur elle;
La pauvre enfant commençait à maigrir.
Chaque matin on voyait défleurir
Un charme ou deux. Le teint frais de la belle
Tournait au lis de moment en moment.
Un mois encor d'un pareil traitement,
On enterrait attraits et tout. La cure
En était là, quand passa d'aventure
Par le pays un savant renommé;
Cet étranger venait à point nommé.

Il dit au père : « A remettre une dame
En son bon sens vos gens n'entendent rien.
A mon avis, il n'est qu'un seul moyen
De la guérir, c'est d'offrir à son âme
D'autres objets qui détournent le cours
De ses pensers. Quelque lointain voyage,
En un tel cas, serait de grand secours.
Essayez-en. Votre fille est d'un âge
Et d'un visage à trouver amoureux
Sur son chemin. Si jamais l'un d'entre eux
L'allait charmer, cela comme de cire
Viendrait pour nous. Toujours un amour, sire,
A chassé l'autre. » Or, l'avis enchanta
Le vieux monarque. Il fit mettre en litière
Notre princesse, et jusqu'à la frontière,
Avec sa cour lui-même il l'escorta.

L'amant courait ce pendant la contrée.
En ville ou bourg faisait-il son entrée,
La renommée attirait sur ses pas

Tout le beau sexe. Un tel concours d'appas
Ne l'arrêtait, et parmi tous ces charmes,
Ceux qu'il cherchait ne se découvrant pas,
Il repartait, sans écouter les larmes
De mille objets. Car, bien qu'un mal secret
Lui dérobât chaque jour quelque attrait,
Il en restait au jeune personnage
Assez encor pour atteindre au passage
Et mettre à mal les cœurs qu'il rencontrait.

De ce train-là bientôt son équipage
Fut sur les dents, si bien qu'un temps d'arrêt
Il fallut faire au milieu d'un bocage.
Les feux du jour, même en plein cœur d'été,
N'y perçaient point l'épaisseur du feuillage
Par les zéphyrs à toute heure agité.
Le coi du lieu, la fraîcheur de l'ombrage,
Tout autre aurait à dormir invité
Que mon héros. Tandis que sa monture
Va paissant l'herbe, il erre à l'aventure.
Dans le bosquet le désolé garçon

En s'avançant fit une découverte :
Aux alentours des gens sur le gazon
Se reposaient. Dans sa litière ouverte
Et sommeillant une dame il crut voir.
Vite il s'approche, ému d'un vague espoir,
Et pousse un cri. La dame se réveille,
Lève les yeux, l'aperçoit; autre cri.
De nos amants la surprise est pareille.
« C'est lui! » — « C'est elle! » On pleure et l'on sourit.
Un peu de trouble en un tel cas, je pense,
Est de rigueur. On garda le silence
Un bon moment, se trouvant des deux parts
Embarrassé. Mais bientôt les regards
Ayant sur eux pris d'entrer en matière,
On s'expliqua; chacun à sa manière
Ses désespoirs et désirs raconta.
La chose au clair fut donc bientôt tirée,
Sauf un seul point : comment était entrée
Chez nous Amine, et qui l'y transporta?
Le débrouiller eût causé quelque peine.
Énigme était, énigme aussi resta.
Ce qu'on savait de science certaine,

C'est qu'on s'aimait. L'hymen suivit de près
Cette rencontre, et couronna leur flamme.
Comme à l'envi mon héros et sa dame,
Virent bientôt refleurir leurs attraits.
De toutes parts chacun portait aux nues,
En prose et vers, les grâces ingénues
Et les vertus de l'un et l'autre amant.
Ès cœurs bien faits l'amour vient en aimant;
Le leur crût donc. Ce beau feu, vu leur âge,
Avait encor bien du temps devant soi.
Couple jamais n'en fit meilleur emploi;
Le paradis était dans ce ménage.
Nos gens s'aimaient comme on ne s'aime pas.
En vain parmi leurs merveilleux appas,
Le cours des ans apporta du désordre;
Ils s'adoraient non moins qu'au premier jour.

Ainsi l'on voit exceller en amour
Les cœurs souvent qui refusaient d'y mordre.



LE PERROQUET.

CONTE.

Un perroquet vivait chez un jeune ménage,
Couple aimable autant qu'amoureux;
La lune de miel sur eux
Répandait ses douceurs d'usage.
Mille amours s'ébattaient entre nos gens épris.
Le perroquet, témoin de plus d'une caresse,

En pleurait souvent de tendresse.
Qu'un regret s'y mêlât, je n'en serais surpris :
Tout seul dans sa prison depuis son plus jeune âge
Du bonheur d'être aimé l'oiseau sentait le prix ;
Je le sentirais bien, moi qui ne suis en cage.

Voici qu'un beau matin auprès d'un vieux parent
Riche, Dieu sait ! mais pour l'heure mourant,
Appelé fut l'époux ; il se mit en voyage.
Il ne fallait rien moins qu'un leurre d'héritage
Pour séparer nos deux amants.
La dame désolée et pleurant à cœur fendre,
D'un millier de baisers, d'un millier de serments
Chargea notre partant. Ces marques d'amour tendre
Sont bagage léger ; il en prit tant et plus.

D'abord, pour consoler sa dolente maîtresse,
L'oiseau fit de son mieux, mais, efforts superflus !
« Quel babil odieux! il trouble ma tristesse.

Quand donc pourrai-je en paix soupirer un moment? »
Le perroquet se tut, admirant en lui-même
L'effet de la douleur sur un cœur trop aimant.

Pendant les premiers mois, de l'un à l'autre amant
Missives de trotter. Or, parmi les je t'aime,
Les jamais, les toujours, entre deux au revoir,
Le jeune époux mêlait un mot de ses affaires.
Notre parent susdit avait fait son devoir :
Il était mort. Restaient encor les inventaires,
Les scellés, les procès, ce n'est jamais fini.
Qu'y faire? on attendit, et, qui mieux est peut-être,
On essuya ses pleurs. « Pour ne point reparaître,
L'éclat de nos beaux yeux serait déjà terni?
C'est fort mal entendu de s'enlaidir soi-même.
Quoi! nous irions gâter ce qui fait qu'on nous aime,
Nos charmes?.... Non, l'amour ne nous en saurait gré. »
Contre tant de soupirs à peine rassuré,
Sans qu'à deux fois pourtant besoin fût de le dire,
Sur sa bouche charmante il revint un sourire,
Puis deux, puis trois; ils ne se comptaient plus.

« Propos de perroquet ! Je m'en irais troubler ?
Quelque sot ! » L'indiscret, bien qu'étouffant de rage,
Ne se tint pas ce jour-là pour battu ;
Il revint à la charge. « Oiseau, te tairas-tu ? »
L'autre ne se taisait ; vingt fois et davantage
Il répéta son dire. « Oh ! l'animal têtu !
Le maudit babillard ! » Cependant le pauvre homme
Devenait tout rêveur. Du jour au lendemain
Il perdit l'appétit. La joie avec le somme
Avait pris le même chemin.
Il n'ose point encor s'avouer qu'il soupçonne
A son honneur aucune atteinte pour cela.
Son épouse, c'était la sagesse en personne,
Et l'amour. Cependant qu'une mouche bourdonne
Aux environs, notre homme est sur le qui-va-là.
Une ombre, un souffle, un mot, tout tire à conséquence,
Lorsqu'on est à ce point.

L'oiseau, voyant l'effet
Que produit son discours, redouble d'éloquence ;
Il cite ses témoins, il précise le fait,

Il jure ses grands dieux, il proteste, il s'entête.
« On vous trompa, dit-il, j'en mets ma patte au feu. »
La patte? ce n'est guère, il jouait plus gros jeu
Et perdit davantage : il y laissa la tête.
— Comment! la tête? — Hélas! on lui tordit le cou.
        Notre mari crut pour le coup
Recouvrer le repos par ce trait exemplaire.
Crut-il bien? Je ne sais. L'oiseau, dans cette affaire,
Fut malgré sa vertu le plus sot de beaucoup.

Si par cas d'aventure, ô belles! je me trouve,
Sans le vouloir, témoin de quelque méchant tour,
Comptez sur mon silence, encor que je n'approuve
De pareils manquements aux devoirs de l'amour.
Des amants, des époux inquiéter les flammes,
C'est périlleux; j'honore après tout leur erreur.
Dieu la permet toujours; sans sa grâce, mesdames,
Qui pourrait vous aimer en sûreté de cœur?

LE CHASSEUR MALHEUREUX.

TIRÉ D'IMMERMANN.

I

L'Allemagne, je crois, vous plairait et pour cause :
C'est le pays des frais appas ;
Toute fillette y prend les teintes de la rose ;
Si les yeux bleus vous sont de quelque chose,
Vous en trouvez à chaque pas.
Avec ces yeux l'Amour a souvent quelque affaire,

Et parmi tant de cœurs disposés à bien faire
Il ne reste les bras croisés.
Là ce dieu mène une vie exemplaire,
Content de peu; sa rente la plus claire
Se paye en regards et baïsers;
De gros soupirs en sont, nombreux pour l'ordinaire.
Les Allemands se font la cour tranquillement;
Sur la route du sentiment
C'est à très-petits pas que chemine leur âme.
Si vous vouliez apprendre au profit de l'amour
Patience et douceur de flamme,
Il faudrait chez eux faire un tour.
Mon récit toutefois ne s'arrêtera guères
Sur ces points; je conseille à mes rimes légères
D'y revenir un autre jour.

Mai s'ouvrait, dans le Nord mois charmant; la verdure
A peine de retour commence à s'enhardir.
Il n'est bourgeon craintif qui déjà n'aventure
Son espoir de l'année. Alors dans la nature
Tout ne demande qu'à fleurir;

Car fleurir c'est aimer. Les plantes printanières
N'y font point de façons; c'est à qui les premières
Iront les zéphyrs captivant.
Regards du jour, baisers du vent
Sont toutes privautés que permettent ces belles;
Qu'un papillon s'empresse et voltige autour d'elles,
On ne les verra point aussitôt s'alarmer.
D'une aube à l'autre, hélas! de leurs faveurs charmantes
S'épuise le trésor; pour ces pauvres amantes
Se flétrir, c'est cesser d'aimer.

Ne songeant à rien moins qu'à ces amours touchantes,
Bâton en main, bien vêtu, bien guêtré,
Hans le fermier revenait de son pré.
Ces charmes du printemps, les fleurs et la verdure
Le touchaient peu. Notre homme et la nature
Se connaissaient de longue main,
Car vers la soixantaine il était en chemin.
Mais c'était un vieillard droit et ferme d'allure,
De ceux que l'on dit verts; il avait l'encolure
D'un homme qui voulait, de printemps en printemps,

Pour peu que Dieu l'aidât, arriver aux cent ans.
En vain autour de lui maint oisillon s'empresse,
S'égosillant sur tous les tons;
Il n'avait de regards, d'oreilles, de tendresse
Que pour ses bœufs et ses moutons.

Les ayant tous laissés au milieu des prairies
Ruminant, bêlant et broutant,
Il retournait chez lui par des routes fleuries,
D'un pied leste et d'un cœur content.
Qu'il fût déjà midi, le clocher du village
N'en avait soufflé mot; mais tant petits que grands,
Les estomacs, aux champs, d'une heure et davantage
Avancent sur tous les cadrans.
Je vous laisse à penser si le nôtre allait vite
Aux approches d'un bon repas.
Songeant donc au trésor que contient sa marmite,
Notre fermier doublait le pas,
Quand voici que d'un bois débouche à l'improviste,
Un jeune chasseur au poil blond.
Un souci toutefois se lisait sur son front;

Son carnier même avait comme un air triste,
Désenflé qu'il était. « Léger est le butin,
Pensa l'autre à part soi. L'on n'aura ce matin
Rien tué. Rien, c'est peu. Qui sait encor la peine
Que ce rien nous donna? C'est par trop dur, ma foi!
Aussi pourquoi chasser? Je ne sais, quant à moi,
Le plaisir qu'on y trouve. Ah! l'excellente aubaine!
Courir les bois, battre la plaine
Sans rencontrer gibier qui nous veuille étrenner,
Et souvent haletant, affamé comme quatre,
Pour tout profit, sans le pouvoir abattre,
A travers champs voir filer son dîner!
Je n'en suis point; moi je mange à mes heures.
Foin du gibier, s'il faut courir après!
Voyez un peu ce hanteur de guérets,
Ce beau chasseur; sa mine est des meilleures,
Son équipage aussi; je gage cependant
Qu'il n'a rien pour l'instant à mettre sous la dent.
J'en aurai le cœur net. » Et soudain l'abordant,
Et d'un air où perçait quelque sollicitude :
« Jeune homme, savez-vous que midi va sonner?
— Vraiment! — Et que ces bois n'ont pas pour habitude

Aux chasseurs d'offrir à dîner?
— Je le sais. — Mais alors à bon droit je soupçonne
Que près d'ici chez des amis
Vous avez votre couvert mis?
— En ce pays je ne connais personne.
— Vous m'étonnez; quand midi sonne
Il est bon de trouver son repas sous la main.
Dîner, cela ne peut se remettre à demain.
Si le cœur vous en dit, ma table et ma marmite
Sont à votre service; acceptez sans façon. »
L'étranger n'en fit point, il accepta bien vite;
Et vraiment un refus n'eût été de saison.

Sur ce, les voilà donc, notre homme et son convive,
En route pour la ferme; elle était à deux pas.
Dès la cour je ne sais quel parfum leur arrive;
Le fermier ne s'y méprit pas.
C'était sa soupe au lard, elle fumait sur table.
A cette odeur délectable
Il se sent chatouiller le cœur.
On entre, et le vieillard tout le premier s'attable,

Faisant mettre son hôte à la place d'honneur.
Vers le bas bout s'assit la valetaille,
Garçons joufflus, membrus, gaillards de belle taille,
Servantes hautes en couleur.
Or, la besogne fut promptement dépêchée;
Chacun fit son devoir à l'égard des morceaux.
Gens de charrue et chasseurs sont rivaux
En appétit. Mais dès la première bouchée
Le nouvel arrivé recula cependant;
Il ne donna qu'un demi-coup de dent.
Du bien-manger connaissant l'importance,
Le fermier tour à tour l'encourage ou le tance.
Notre pauvre chasseur s'en allait défendant
Pied à pied son assiette, où l'autre par surprise
Entassait les morceaux qu'il supposait exquis.
Etouffer son convive était une entreprise
Digne de son bon cœur, et c'est un droit acquis
A l'hospitalité chez le peuple rustique.
« Eh quoi! point d'appétit? L'air de ces lieux se pique
D'en donner cependant. Si vous restiez ici....
Et pourquoi non? J'ai là-haut, Dieu merci,
Chambre et bon lit. Sachez que le gibier foisonne

Et refoisonne aux environs.
Voyons, consultez-vous. Vous ne gênez personne.
Nous gêner! et comment? Nous sommes gens tout ronds
Et le cœur sur la main. » Point n'y fallut d'instance.
L'offre plut au chasseur; la preuve que j'en ai,
C'est qu'il la prit au bond. Le gîte était, je pense,
Bienvenu comme le dîné.

Ah! savoir qu'au logis s'attriste qui nous aime
Est un fil qui nous tient et qui nous tire à soi.
A quelque autre et plus cher nous-même
Notre retard causerait de l'émoi?
Que Dieu nous en préserve! et d'une hâte extrême
Nous accourons tout alarmé.
N'est-ce point un revers au bonheur d'être aimé?
Notre héros, à ce qu'on vit paraître,
Ne l'était point, pouvant de sa maison
S'absenter sans plus de façon.
Et le ciel toutefois l'avait taillé pour l'être:
C'était en son espèce un fort joli garçon.
Aux gens de ce patron quel cœur ne rend les armes?



D'ailleurs l'air triste et doux dont il portait ses charmes,
Les relevait encore et de beaucoup.
A la beauté qui son coup
Manque rarement sur les âmes,
Je ne sais quel attrait il venait se mêler.
Dans les yeux du chasseur, pleins de timides flammes,
Un regard semblait dire : Approchez-vous, mesdames;
Nous demandons à qui parler.

II

De la sorte installé, notre jeune et bel hôte
N'encombra point les lieux. Chaque matin sans faute
Du logis il était déguerpi le premier ;
Il devançait et valets et fermier.
L'aurore à peine avait rougi les nues,
Qu'il était à l'affût en un bois écarté,

Où, parmi la rosée et les herbes menues,
Des lièvres s'ébattaient. Un grand maître a chanté
La faiblesse et poltronnerie
De ces animaux malheureux.
Que quelque feuille au bois, quand le zéphyr l'en prie,
S'avise de bouger, voilà tous mes peureux
En fuite, et craignant pour leur tête.
Mais si le blond chasseur troubla souvent la fête,
Il ne s'ensuivit pas cependant mort de bête,
Ni blessure non plus. Point de gazons rougis;
C'était le carnier vide et l'oreille un peu basse,
Sur le coup de midi, qu'il rentrait au logis.

Le fermier qui déjà fondait sur cette chasse
Tout l'espoir de sa broche, attendit quelques jours;
Rôti ne venait point, rôti courait toujours,
Rôti se portait à merveille.
« Les lièvres du canton se font tirer l'oreille.
C'est avoir du malheur. — A qui le dites-vous?
S'il en tombait un sous mes coups,
Ce serait le premier, et notez que je chasse

Depuis dix ans et plus.—Vous vous moquez, vraiment!
— Me moquer? que non pas, il n'en est autrement.
Oui, cela semble un sort; que veut-on que j'y fasse?
— Qu'y faire? Mais, parbleu, plantez là le métier;
Jetez-moi ce fusil dans le premier hallier.
—Oui, si je le pouvais — Allons, vous voulez rire.
— Hélas! c'est une histoire étrange et triste à dire.
— Histoire, dites-vous? Eh! mon cher, me voici.
Il n'est de raconter vieillard qui ne raffole,
Ce dit-on; un vieillard peut écouter aussi. »
Et là-dessus l'autre prit la parole
Environ dans ces termes-ci :

« Mon père, plus heureux que sage,
Une épouse sur son vieil âge
Avait jeune choisie, et ne manquant d'attraits.
Lorsque je dis heureux, c'était à cela près
Qu'aucun enfant n'égayait son ménage.
Il avait fait pèlerinage,
Neuvaine et tout : le ciel en était las.
Le pauvre homme à son grand hélas

Voyait à des cousins passer son héritage,
Lorsqu'un bon saint, j'ignore encor lequel,
Ne voulant qu'il fût dit, cela lui pouvait nuire,
Qu'en pure perte on eût à son autel
Brûlé tant d'encens et de cire,
Accorda sur le tard ce don si désiré;
Or, ce don ce fut moi. Ne perdent point leur gré
Ces sortes de présents pour s'être fait attendre.
Et ma mère surtout (on sait qu'en fait d'amour
Qui dit maternel dit fort tendre),
Ma mère, dès mon premier jour,
M'aima donc d'une amour extrême :
J'étais tant cela, tant ceci,
Et la grâce, et la beauté même.
Avec son fils crût son souci;
Que sera-t-il ? Un grand homme, je gage.
D'autres l'ont bien été, lui ne le serait point ?
Alors, sans tarder davantage,
Elle voulut éclaircir un tel point.
D'une vieille et sienne commère,
Savante en l'art de dire à chacun son destin,
Tout à propos se ressouvint ma mère,

Cent fois manqué ; ces lieux, s'ils avaient une voix,
Vous en raconteraient de belles sur mon compte.
De toutes bêtes, à ma honte,
Il n'est chasseur mieux vu, je pense, en cet endroit;
A peine encor d'un peu d'effroi
M'y ferait-on l'honneur. »

N'ayant à sa portée
Le moindre avis pour le moment,
Notre fermier se tut. Il faisait sagement
En un tel cas; mais sa mine attristée,
Autant que mine peut, témoignait la grand'part
Qu'il y prenait du moins. Depuis, par le vieillard
Fut toute parole évitée
Ayant trait au gibier. Que ce respect fût dû
A tant de malheur, je l'accorde.
On eût plutôt parlé de corde
Dans la demeure d'un pendu,
Que de chasse chez nous. Mais après trois semaines
De pas perdus et de fatigues vaines,
L'infortuné chasseur songeait à déloger.

Le sort ne paraissant le vouloir obliger
En ce pays de proie aucune,
Sans grand espoir, notre homme allait tenter fortune
Ailleurs et de ce pas.

Or donc, son congé pris,
Et du jour à l'aube première,
Il s'éloignait, côtoyant la lisière
D'un bois voisin, alors qu'il avisa surpris
Un lièvre assis dans la clairière,
Gros et gras, bien luisant et posé de maintien;
Des lièvres du pays on eût dit le doyen.
Au départir du somme, à l'heure matinière
Où l'Aurore s'éveille et de rose se teint,
Tout près de son terrier, sur un tapis de thym
Il prenait l'air sans défiance.
Émù d'espoir, notre homme en hâte à bout portant
L'ajuste, le coup part; hélas! au même instant
Un cri partit aussi, tel qu'un lièvre, je pense,
Ne le poussa jamais. Notre chasseur troublé
Eut une affreuse idée. En sa crainte il s'élance

Vers l'endroit peu distant, c'était un champ de blé,
D'où ce cri-là partait. De son long étendue,
Une femme gisait au milieu du sentier;
Quelques fleurs s'échappaient de son frais tablier,
Et, si ce n'eût été la pâleur répandue
Sur ses traits, on eût pu dans ce premier moment
La penser endormie. Une angoisse mortelle
Saisit notre chasseur. Sans trop savoir comment,
Il la prend dans ses bras, l'emporte telle qu'elle
Vers la ferme en courant. Le fermier justement
S'acheminait aux champs; quand il vit de la sorte
L'hôte qu'il croyait loin, de retour : « Un malheur
Est arrivé, dit-il; ah! que le diable emporte
La chasse et surtout le chasseur!
Depuis longtemps je m'y devais attendre,
Et j'aurais déjà dû.... Mais allez faire entendre
La raison à des fous de cette espèce-là !...
Ciel! on dirait Lisbeth, ma nièce! Eh oui, c'est elle!
Des filles du canton la perle et le modèle.
Pauvre enfant!... Entrez çà. C'est bien; déposez-la
Sur ce lit vite et tôt. » Ainsi fut fait. La belle
N'était pas morte encor. La peur avait sur elle

Agi plus que le mal ; non que dans tout cela
Le plomb n'eût bien joué son rôle,
S'étant quelque peu notre épaule
Et lieux environnants permis d'endommager.
On vous pansa le tout.

Ne parlez de bouger
A mon chasseur d'auprès de sa jeune blessée ;
Sienne elle était dans sa pensée.
Réparer de son mieux le mal qu'il avait fait,
N'avait-il pas ce droit ? S'il ne l'eût en effet,
Il le prit. La fillette était assez jolie,
Ce n'est pas, que je sache, un point indifférent,
Orpheline d'ailleurs. Maître Hans, en bon parent,
A la ferme toujours l'avait bien accueillie ;
Elle y venait souvent, cependant moins encor
Qu'il ne l'eût désiré. Sa présence était chère
A chacun sous ce toit. Pareille ménagère,
Au dire du vieillard, valait son pesant d'or.

Notre bonhomme outre mesure
Se disposait à s'alarmer,

Mais il n'en eut le temps, car déjà la blessure
Faisait mine de se fermer.
Oswald, c'est mon héros, trouva fort à reprendre
A cette hâte : il la maudit.
Sa malade guérie, il fallait bien s'attendre
A la quitter. Le mot est vite dit.
Sans doute aux soins que vous pouvez lui rendre
Vaquer près d'une belle a de quoi vous charmer,
Mais n'est pas sans danger. Mon Oswald, pris au piége,
Déjà sans le savoir est à deux doigts d'aimer.
Il ignorait d'ailleurs l'amour et son manége,
Et, bien qu'il fût à l'âge où le plus simple cœur
Est mis à quelque usage, il n'avait, mon chasseur,
Fait œuvre encor du sien. Non pas, je le suppose,
Qu'il n'eût par hasard vu d'autres jeunes beautés ;
Mais sur ces objets-là ne s'étaient arrêtés
Ses regards peu ni prou. Ce fut donc une chose
Pour lui nouvelle et plaisante à la fois,
Que deux beaux yeux et qu'un joli minois.
De tout cela sortait un charme à quoi son âme
Ne sut point résister ; et le bonheur voulut
Qu'à Lisbeth il n'eût pas déplu.

D'un cœur à l'autre, en moins de rien la flamme
Avait gagné. Maître Hans, il l'observait de près,
De ce feu-là vit les progrès.
« Qui diantre aurait pensé, dit-il à son jeune hôte,
Que notre nièce fût un gibier? Toutefois
Le sort l'entend ainsi; par sa grâce, sans faute,
Vous aurez le bonheur, pour l'amour, c'est, je crois,
Déjà fait, n'est-ce pas? » Et d'un malin sourire
Et qui disait beaucoup, il commentait ces mots.
Oswald au dernier point rougit sur ce propos,
Tout confus qu'il était. Qui donc avait pu dire
Au vieillard ce secret que notre jeune ami
Ne savait encor qu'à demi?

III

On aime quand on peut, et je ne vous engage
A remettre d'aimer. En aurez-vous toujours
L'occasion? Pourtant fort me plairait l'usage
Jusqu'au premier printemps d'ajourner les amours.
Tout fleurit, tout sourit; de sa plus fraîche haleine
Zéphyr va caresser les fleurs dans les gazons;

Partout charmants ébats. Pour mettre un cœur en veine
Il ne fait faute alors d'engageantes leçons;
Et comme pour induire un couple en amourette,
Soupirs à chaque pas; ce n'est dans les buissons
Qu'amants ailés chantant fleurette.

La plus aimable des saisons
Fut donc mise à profit. La fillette était tendre,
Et le garçon fort amoureux;
Avant qu'il fût un mois, ces jeunes cœurs entre eux
N'avaient plus grand'chose à s'apprendre.
Dans le fond d'un certain taillis,
Un doux aveu fut fait à la clarté mourante
Du jour tombant; une eau courante
Le couvrit de son gazouillis.
Je vous laisse à penser s'il fut tendre et timide,
Tout ému, rougissant et d'un regard humide
Suivi. L'on reconnaît de suite à son accent
Qu'aucun autre avant lui n'a passé par la bouche
Qui tremblait en le prononçant.

Un *J'épouse* partout est la pierre de touche
D'un *Je t'aime* de franc aloi.
D'ailleurs, en Allemagne, Amour de bonne foi
Fait les affaires d'Hyménée.
Là, comme ailleurs, souvent dès la première année
Il s'en est les pouces mordus,
Mais non pas cette fois. Sans l'avoir dit encore,
Nos amants sur ce point s'étaient donc entendus :
Ils s'épousaient. Lisbeth, je le déplore,
Était pauvre et n'avait, modeste et gracieux,
Que son souris, plus ses beaux yeux ;
C'était tout son avoir. Partout des mieux courantes
N'est pas cette monnaie. Oswald avait du bien.
Or, un cœur qui vit de ses rentes,
Aura toujours son prix ; au don qu'il fit du sien,
Cent arpents de bonnes prairies,
Un bois, un clos, deux métairies,
Avec cours d'eau, ne gâtaient rien.

Chez les bons Allemands un charmant laisser-faire
Règne quant à l'hymen. Tout couple un peu gentil

S'appareille entre soi; pas le moindre notaire
N'y vient mettre le nez, et sans lui cette affaire
S'arrange bien; la nôtre alla donc son droit fil.
Jusqu'à se fiancer, dès la première étape,
Nos gens sont arrivés; ce chemin aux amants
Est tout tracé : l'anneau suit les serments.
Qui fut joyeux? Maître Hans; il jubilait sous cape.
« A quand la noce? Or çà, vous saurez que j'entends
Qu'elle se fasse ici. Cette noce m'est fête,
Vous ne m'en ferez tort. » C'était perdre son temps
Que de chercher quelque excuse ou défaite.
En passer il fallut
Par où le bonhomme voulut.

Grâce à lui, sur un pied de noce
La ferme est bientôt mise. On lave, on frotte, on brosse;
Personne ne dormait; de la cave au grenier
Ce n'était qu'un courir. Tout bahut, toute armoire
S'ouvrit; il en sortit pour lors jusqu'au dernier
Plats à fleurs, brocs luisants, lesquels avaient mémoire
De vingt noces déjà. Chaque objet pour sa part

Figure en ces apprêts. Lui-même, le vieillard
A l'œil à tout. « Ajustez cette table;
Ici, ces escabeaux; un coup de main, allons!
Percez-moi ces tonneaux, décrochez ces jambons;
Comme ils ont l'air friand! » Un carnage effroyable
Sur son ordre sévit parmi la basse-cour.
Maint gras canard, maint fils de bonne poule
Périt sous le couteau. La marmite, en ce jour,
Leur devint Achéron. Les pigeons faisaient foule
Aux abords de la broche, et s'il en demeura
Au colombier, ce n'était guère.
Là-dessus, quelle fut la chère,
Le lecteur l'imaginera.

Toute la paroisse à la fête
Accourut, peu s'en faut, son desservant en tête.
Entre les épousés, et tenant le haut bout,
Le serviteur de Dieu faisait honneur à tout.
Il l'avait bien gagné, car sans quelque homélie
Il n'avait pas béni son ouaille jolie.
Avec propos il s'était étendu

Dignement le matin sur l'amour éternelle
Qu'on se doit entre époux, vieux thème rebattu ;
Mais d'une grâce nouvelle
Ce jour-là sur sa lèvre il sembla refleurir.
Peu de chose, il est vrai, suffit pour attendrir
Des cœurs déjà touchés.

Une noce au village,
Ce n'est pas l'affaire d'un jour :
La nôtre en dura trois. Trois jours, c'était bien court
Pour plus d'un. Hans était de ceux-là, je le gage,
Mais non pas nos époux. Tant ne fut festoyé
Qu'au grand déplaisir de leur flamme.
Un tel faste de joie Amour n'eût déployé,
Lui qui ne demande en son âme
Que d'être heureux à petit bruit,
Et sans témoins. Pourtant, si je suis bien instruit,
La fête n'en avait nulle gaieté perdue.
La bonne grâce y fit son personnage au mieux.
De part et d'autre il fut, quand ce vint aux adieux,
Plus d'une larme répandue.

Voici nos gens partis, voici nos gens chez eux.
Sur leurs pas, par leurs soins, et surtout grâce au charme
Qu'avait notre épousée, on vit à la maison
Le bonheur accourir. Depuis lors nul soupçon,
Aucun regret, aucune larme
Ne l'en fit déloger. A nos deux amoureux
Il échut par son fait maint et maint héritage.
Bien loin de leur domaine allait tonner l'orage;
Et n'eût-il eu, caché parmi quelque nuage,
Qu'un rayon, le soleil en disposait pour eux.
Mais c'est moins tout cela qui fit nos gens heureux
Qu'un amour partagé, qu'un amour à qui l'âge
Sa fleur laissa. Les ans, d'une trentaine accrus,
N'en avaient amorti que les ardeurs extrêmes;
Après les charmes disparus,
Ces deux cœurs triomphaient d'être toujours les mêmes.

ÉPILOGUE.

Sous mes oliviers verts, en mon riant séjour,
Quand vous me croyez seul, j'ai bonne compagnie,
Bons livres ; à ces gens d'aimable et doux génie,
    Je fais parfois un doigt de cour.
Les poëtes légers descendent sur ma plage,
    Leur esquif est à mon rivage
    Amarré depuis plus d'un jour.
    Oui, de tous lieux chez moi s'empresse

La foule des chantres aimés,
Mais par aucun, dans ma tendresse,
Certains Français ne sont primés.
Ceux-là, ce sont mes rois, mes dieux et davantage.
Je suis à deux genoux devant leur bon langage,
Net et sain, pur bon sens de grâce revêtu.
Que d'agréments dans leur sourire !
Le temps n'en a rien rabattu.
Ces tours charmants, fine fleur du bien-dire,
Ont des beautés encor dont on est amoureux.
Veuille Dieu qu'en ce présent livre
Ait laissé trace au moins ma passion pour eux !
Contes y sont, lecteur, je te les livre;
Dis-nous-en ton avis, quand tu les auras lus.
Si je n'ai su d'attraits et grâces assorties
A ton gré les parer, il ne me reste plus
Qu'à jeter la lyre aux orties.

Nice, décembre 1853.

NOUVEAUX CONTES

A MADAME E....

A l'éveiller votre voix me convie,
Ma pauvre muse endormie en mes bras.
Mais l'éveiller, c'est la rendre à la vie,
Aux vains regrets comme aux labeurs ingrats.
Voilà six ans que de ses lèvres closes
On n'entend plus sortir le chant léger.

Essaim dormant sur un buisson de roses,
Ses frais récits cessent de voltiger.
Et cependant elle était encor belle,
Oui, belle encor d'espérance et d'amour;
Même il régnait comme un charme autour d'elle.
Hélas! qui sait quelle grâce nouvelle
A ses accents pouvait éclore au jour?
Ce n'est donc pas faute d'avoir à dire
Qu'elle se tait dans sa force et sa fleur.
Cent faits d'amour sommeillent sur sa lyre,
Qu'elle eût parés d'un sourire ou d'un pleur.
Mais j'ai soudain coupé court à ses veilles;
En l'endormant j'ai fermé ses oreilles
Aux chants émus qui montaient de son cœur.
Quoi! prodiguer et sa voix et sa flamme,
Lorsque ce monde est sourd à tout concert!
Je l'aimais trop cette enfant de mon âme
Pour l'envoyer chanter dans le désert.

Septembre 1859.



LE FILLEUL DE LA MORT.

TIRÉ DE GRIMM.

A LA MÊME.

D'un bûcheron la femme était féconde;
La malheureuse accouchait au plus dru.
Tous les dix mois un fils venait au monde.
Une douzaine avait déjà paru,
Et le treizième arriva. La fortune
De ces gens-là consistait en leurs bras.

Or, tant et tant d'enfants sans rente aucune,
Ce n'était pas un petit embarras.
Sous ce toit donc habitait la misère;
Rien dans la huche et rien dans le grenier.
Pour le moment tout le souci du père
Était comment baptiser ce dernier.
Il ne pouvait trouver une marraine
Au nouveau-né; chacune refusait.
D'une commère à l'autre on se disait:
Voyez ces gens, ils y vont par douzaine!
Toute marraine à ce compte est pour eux.
Et quelle espèce encor! Des malheureux!
Un bûcheron qui n'a ni sou ni maille!
Qu'il cherche ailleurs à pourvoir sa marmaille.

Notre bonhomme était aux grands abois;
Il ne savait où donner de la tête.
« Parbleu! dit-il, la première en ce bois
Qui passera, sans faute je l'arrête.
Tant pis pour elle, il faudra, veuille ou non,
Que du marmot elle soit la marraine.

Est-ce un grand cas que de donner son nom?
Me pourra-t-on refuser cette étrenne? »
Et ceci dit, il s'alla planter droit
Au beau milieu du chemin. Cet endroit
Paraissait place assez peu fréquentée.
Pourtant une heure ou moins ne passa pas,
Qu'il vit venir une vieille édentée;
Elle avait hâte et marchait à longs pas.
Quel teint! quels yeux! quel étrange corsage!
Des os sans plus, et pour tout vêtement
Un grand linceul. L'herbe sur son passage
Se desséchait. « La Mort! C'est justement
Ce qu'il me faut, se dit le pauvre hère.
On la maudit, moi, je l'aime au contraire.
Bien qu'elle soit sombre au premier abord,
Elle est, dit-on, fort douce au pauvre monde.
Nous allons voir. » Et sans grande faconde
Il adressa sa requête à la Mort.
« Très-volontiers, car les gens de ta sorte
M'ont toujours plu; je ne leur fais pas peur.
A mon plaisir je viens, je les emporte;
Pas de débats, de cris, à peine un pleur :

Mourir pour vous ce n'est pas une affaire. »
Au logis donc nos gens s'en vont grand'erre.
Le nouveau-né dans les bras de sa mère
Fut trouvé beau par la dame et baisé,
Puis à l'église aussitôt baptisé.

A dire vrai la Mort n'arrête guère,
Et son emploi souffre peu de retard.
« Mes bons amis, dit-elle à son départ,
Je reviendrai, n'en faites aucun doute. »
Et sur-le-champ elle reprit sa route.

Son filleul crût. En sagesse et raison
Il surpassait les enfants de son âge;
C'était merveille. Il devint grand garçon,
Puis homme enfin. On l'aimait au village
Pour son bon cœur et sa gente façon;
Mais de la Mort vent aucun ni nouvelle.
Mon héros donc ne comptait plus sur elle,
Quand il la voit arriver un beau jour,

Toujours pressée et dans le même atour.
« Mon cher enfant, lui dit à peine entrée,
D'un air riant sa marraine la Mort,
Tu n'as ni biens ni carrière assurée;
Te voilà grand, je veux te faire un sort.
Prends cette poudre, elle renferme en elle
Une vertu. La plus mince parcelle
Guérit sans faute. Eût-on dans le cercueil
Un pied déjà, la vie en un clin d'œil
Refleurira. Mais donne-toi de garde
De l'employer, si tu me vois jamais
Près d'un mourant. Il est mien désormais,
Il m'appartient et son sort me regarde.
Si tu voulais dans ton aveuglement
Me le ravir, pour t'en ôter l'envie,
Apprends que lui guérirait sûrement,
Mais tu paierais ce larcin de ta vie.
Contre mon gré si jamais de ce don
Tu fais emploi, n'attends point de pardon. »

De par la Mort, sans latin et sans thèse,

Voici notre homme établi médecin.
Fièvre n'était si lente ou si mauvaise
Qu'il ne guérît : son remède divin
Sur toutes gens opérait des merveilles.
Ce n'étaient plus que cures sans pareilles,
Que moribonds arrachés au tombeau.
De maint pays, de tous les bouts du monde
On accourait. Cent milles à la ronde
Il n'était bruit que du docteur nouveau.

Il arriva bientôt une ambassade :
D'un roi voisin la fille était malade,
Mais très-malade, et s'en allait mourir.
De la sauver plus aucune espérance;
Le pauvre père en semblable occurrence
Envoyait donc le médecin querir.
Or, la princesse était une merveille;
Elle n'avait en beauté sa pareille,
De plus aimable et douce, une âme d'or.
Je ne sais trop ce qu'on disait encor;
Mais le docteur (son cœur n'était de roche)

A ces récits se sentait attendri ;
D'être en retard il eût été marri.

Le voilà donc parti, sa poudre en poche,
Et se hâtant. Hélas! plus il approche,
Plus son cœur bat. Tout le long du chemin
Il fut suivi d'une vague tristesse.
Dans le palais où gisait la princesse
Toujours courant nous arrivons enfin.
Il était temps; dans sa frêle poitrine
Avec effort un dernier souffle errait.
Près de quitter cette forme divine,
L'âme hésitait; comme un suprême attrait
La retenait; l'enfant était si belle!
Ses grands yeux clos avaient un charme encor.
La dernière heure avait versé sur elle
Une beauté, la grâce de la Mort.
Oui, de la Mort, car elle était assise,
Cette cruelle, à ce chevet charmant;
Elle veillait elle-même à sa prise;
On n'attendait que le fatal moment.

Le docteur entre.... ô ciel! à l'instant même
Il reconnaît sa marraine au teint blême :
Elle était là, l'air sombre et l'œil hagard,
La main levée et disant du regard
A son filleul : « Prends-la-moi, si tu l'oses ! »
Mais le jeune homme avait vu d'autre part
Un tendre objet, pâle et les lèvres closes,
Une malade expirant dans sa fleur.
Il la regarde, et cet aspect l'enchante.
En la voyant si belle et si touchante,
De prime étrenne il lui donna son cœur,
Mais sans espoir. Il attachait son âme
A ce rameau, sachant qu'il se brisait.
Ah! quelque cher qu'il dût payer sa flamme,
Il s'y livrait; sa raison se taisait.
Devant la Mort un vain rêve s'envole;
Grâce, beauté, tout cela va périr.
Pour cette enfant qu'il aimait d'amour folle,
Pauvre docteur, que pouvait-il? — Mourir!

Il mourut donc; ayant donné sa poudre,

D'un mal subit sur l'heure il tombe atteint.
La Mort le prit, prompte comme la foudre;
Il se livra de lui-même au Destin.
Mais, ô miracle! à l'instant la mourante
Vit ses attraits et charmes refleurir;
On aurait dit une rose expirante
Se ranimant au souffle du zéphyr.
Dans leur éclat, sur ce front la jeunesse
Et la santé brillèrent désormais.
Le médecin n'en vit rien; la princesse
Lui prit sa vie et ne le sut jamais.

Ah! l'heureux sort! Mourir pour ce qu'on aime!
Après son cœur offrir ses jours encor!
Un pareil don ne va-t-il de soi-même?
Et nous aussi, nous avons vu la Mort
Assise auprès d'une couche bien chère.
Plainte ni vœux, désespoir ni prière,
Rien n'arrêta son bras; il nous fallut
Livrer l'objet d'une tendresse extrême.

Ce n'est l'amour à cette heure suprême
Qui nous manqua.... La Mort n'a pas voulu !

Novembre 1859.



LE COFFRE ET LE BRAHMANE.

TIRÉ DU SANSCRIT.

Un brahmane, vivant en dévot personnage,
Logeait au fond des bois pour plus de sainteté;
S'il sortait de son ermitage,
C'était par pure charité.
Il eût été fâcheux que cette vie austère
Ne profitât qu'à lui; l'exemple en était dû

Aux citadins. Quand le bon père
Mettait un pied en ville, il est bien entendu
Qu'il ne manquait jamais de tonner sur le vice;
Sauver l'âme des gens est un devoir sacré.
Par lui donc au prochain ce genre de service
Était rendu bon gré, mal gré.

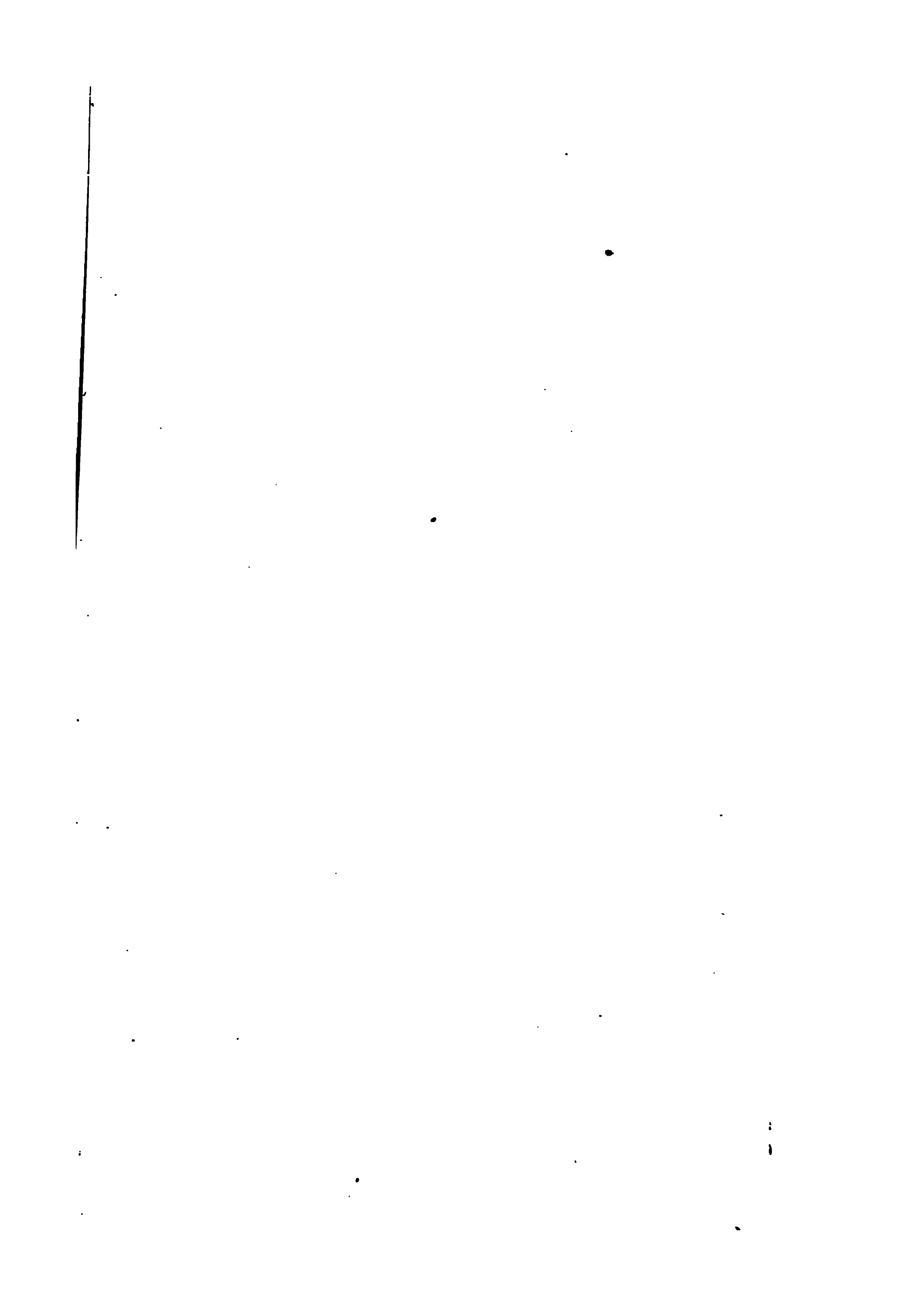
Un matin qu'il avait quitté son domicile,
C'est-à-dire les bois, notre homme, par la ville,
Encor qu'il levât peu les regards en marchant,
Au fond d'une boutique aperçut au passage
Une esclave bien mise et que pour son usage
Tenait chez lui certain marchand.
La dame était pour lors sur la fleur de son âge,
Toute belle d'ailleurs; elle avait en partage
Ces mille dons qu'on nomme appas,
Et qu'à moins d'être un saint on ne dédaigne pas;
Sur le commun des cœurs ils ont un grand empire.
Notre homme qui savait, du moins par ouï-dire,
Que de pareils objets sont cause de péché,
D'un zèle charitable au même instant touché,

Entra dans la boutique, et s'adressant au maître :
« Mon fils, dit-il, sans vous connaître
Je vous tiens pour homme de bien.
Je serais désolé qu'il vous arrivât rien
De fâcheux. — Je vous suis, mon père,
Fort obligé. — Ma charité
A sur vos intérêts les yeux ouverts ; j'espère
Vous le prouver sous peu. — Comment, en vérité,
Reconnaîtrai-je ce service ?
— Ne parlons pas de cela ; mon office
Est de vous être utile ; or, sachez qu'un péril
Vous menace. — O ciel ! quel est-il ?
Dites-le-moi, de grâce. — Au sortir de ce monde,
Apprenez que le corps de quelque bête immonde
Est lè logis qui vous attend.
La chose est sûre, à moins pourtant
Que vous ne bannissièz de ces lieux au plus vite
Cet objet-ci ; je vous invite
A vous en défaire à l'instant. »

Le marchand se laissait à toutes gens d'Église

Volontiers gouverner. Sans leur bonne entremise
En effet que peut-on pour son propre salut?
Cet homme résista cependant; il fallut
Que de maint argument l'ermite fît usage.
L'esclave, outre sa grâce et son charmant visage,
Avait quelques talents; la perdre nous coûtait.
Mais le brahmane la traitait
De malfaisante créature;
Sa présence en tous lieux laissait une souillure.
S'il ne se fût agi que de cet ici-bas,
Nous aurions pu chercher quelque demi-mesure;
Mais le ciel ne plaisante pas.

La peur l'emporta donc. Non sans cris, non sans larmes,
En un vieux coffre on mit notre esclave et ses charmes.
Deux grands gaillards les devaient de ce pas
Porter à l'eau; le Gange en ferait son affaire.
Nos bonnes gens n'avaient pour s'en défaire
Trouvé que ce moyen, et c'était un grand cas:
Il fallait à la fois cette femme maudite
La détruire et n'y pas toucher.



Laissa tomber le sien à ma portée.
Mais pour ma part je ne l'aurais touché
Du bout du doigt. Comment! moi, pauvre hère,
J'aurais été si fou que d'obliger
La moindre fée à s'en venir loger
Sous ce mien toit? Elle eût fait triste chère
En mon logis. En outre l'étrangère
N'aurait été qu'un embarras chez nous.
Ces dames ont des emplois et des goûts
Qui ne sont point propres à notre usage.
Savoir danser n'est pas dans un ménage
De grand profit. » Dès lors le jouvenceau
Avec grand soin grava dans son cerveau
Chaque détail et chaque circonstance.
Un point surtout lui parut d'importance,
Qu'il se garda d'oublier : les vingt ans
Finissaient juste à ce prochain printemps.

La primevère à peine était fleurie,
Au premier chant, bien avant le muguet,
Notre berger rôdait, l'oreille au guet,

Tant que la nuit durait, dans la prairie.
Qu'un vent léger courbât les roseaux verts,
Ou qu'un rayon glissât sur l'eau dormante,
Il croyait voir passer l'ombre charmante
De quelque fée au fond des prés déserts.
Triste et déçu, lorsque devant l'aurore
Déjà fuyait la lune à l'horizon,
Il regagnait à pas lents sa maison,
Non sans parfois se retourner encore.

Mais une nuit un nuage sembla
Passer dans l'air. Tout à coup d'un bruit d'ailes
Le val s'emplit. O pâtre ! ce sont elles !
Le vent du soir les porte, les voilà !
Oui, les voilà !... Des roses éternelles
Ornent le sein des filles du printemps.
Leur robe est blanche et blanche leur ceinture ;
Et sur leur front, pour unique parure,
Un voile au vent livre ses plis flottants.
Dans cet atour de fée et de bergère
Elles dansaient, et la Grâce légère

Guidait la ronde où leur bras s'enlaçait.
Sur le gazon leur pied divin glissait,
Et l'herbe humide à peine était rasée;
Sans s'incliner elle portait leurs pas.
Au bord des fleurs la goutte de rosée
Pouvait trembler, elle ne tombait pas.

Beaucoup de gens auraient perdu la tête,
Mon berger, non. Quelque ébloui qu'il fût,
Derrière un saule il était à l'affût.
Tout voile avait, malgré son air honnête,
Je ne sais quoi qui poussait au larcin.
Le premier donc qui dans l'ébat folâtre
D'un front tomba, sur-le-champ notre pâtre
Le prit au vol, le cacha dans son sein;
Comme un voleur il s'enfuit, sa main faite.
Mais une fée, éplorée et défaite,
L'avait suivi. Notre hardi garçon
Quand il franchit le seuil de sa maison,
N'était pas seul.

Hélas! le tête-à-tête

A mes héros fut de peu de secours.
Le pâtre en vain eut dans l'abord recours
Près de la dame à mainte excuse honnête.
La pauvre enfant n'avait pour tout discours
Que ses hélas. Ce genre de langage
S'entendait bien. Mais l'autre eut le courage
D'y rester sourd. C'était là le grand point.
Ses arguments ne lui profitant point,
Le temps non plus, à la jeune immortelle,
Faute de mieux, le pâtre offrit son cœur.
Ce n'était pas un présent dont la belle
Pouvait goûter sur-le-champ la douceur;
Trop de regrets la tenaient occupée.
De désespoir elle semblait frappée;
On ne pouvait obtenir que des pleurs
Et des soupirs de cette âme éperdue.
J'aurais, pour moi, la clef des champs rendue
A ma captive, et sans plus de longueurs
J'aurais cherché du voile à me défaire.
Mais mon héros avait pour n'en rien faire
Une raison : l'amour est sans pitié;
Le pâtre aimait. N'était-il pas possible

D'ailleurs plus tard qu'il gagnât l'amitié
De cette enfant? Pour la rendre sensible,
En attendant notre amant n'omit rien.
Rien, c'est beaucoup. J'entends qu'en toute chose
Son soin perçait. Nul cœur n'avait si bien
Auprès d'un autre encor plaidé sa cause.
Lui résister à jamais, le moyen?

Tout en noyant de pleurs ses jeunes charmes,
La fée un jour vit à travers ses larmes
Un tel regard sur le sien attaché,
Si doux, si triste, et pourtant plein de flamme,
Qu'elle rougit, et sentit dans son âme
Un tendre émoi; l'Amour baisait Psyché.
Sous ce baiser les larmes se séchèrent;
La source aussi des soupirs se tarit.
Les sentiments du berger nous touchèrent;
On lui parla, même il lui fut souri.
Je ne veux pas m'arrêter à vous dire
Si de sa part mon héros triomphait.
Il lui sembla qu'à ce premier sourire

Le ciel s'ouvrît; il s'ouvrait en effet.

L'éveil du cœur amena son ivresse
Chez notre fée. Avant ce moment-ci,
De rien aimer n'ayant aucun souci,
Elle vivait sans flamme et sans tendresse.
Tout son ébat n'était qu'à voltiger,
Et qu'à danser sur l'aile de la brise.
A ce plaisir l'Amour est étranger;
Il n'avait pu sur un cœur si léger,
A son regret, asseoir ni nœud ni prise.
Mais ce cœur s'est rendu; voilà qu'il prise
Ce qu'il a fui; voilà qu'il prend à gré
Enfin sa chaîne et s'y fait par degré.
Dernier détail dont j'orne encor mon thème,
La fée en vint à vaquer elle-même
A son ménage; elle eut ces soins à cœur,
Sorte d'emploi qui n'est point sans douceur
Quand il s'agit de servir ce qu'on aime.

Dès lors l'amant cessa de négliger
De son côté ses devoirs de berger.

Il restait tard aux champs. Dans sa demeure,
Songeant à lui, la dame attendait l'heure
De son retour. Mais la fatalité
Voulut qu'un jour le voile en son absence
Fut retrouvé. Sans nulle défiance
L'avait le pâtre en quelque coin jeté,
N'y pensant plus. Un vertige à sa vue
Saisit la fée. Hélas ! en ce moment
Son cœur faiblit. La trouvaille imprévue
Lui rappelait tout un passé charmant,
Les fleurs, la danse et la voûte étoilée
Des belles nuits. L'oiseau prit sa volée.
L'amant trouva son nid vide en rentrant.

Sans contredit ce malheur était grand ;
L'âme du pâtre en était accablée.
Que faire ? A qui demander du secours ?
Comment savoir en quel lieu de la terre
Pour le moment voltigeaient nos amours ?
Il ne restait au pauvre solitaire
Qu'à s'affliger ; il en fit son devoir.

De tout son cœur et de tout son pouvoir
Il s'affligeait. Mais à sa porte un soir
Il entendit une plainte étouffée
Et des sanglots : c'était la jeune fée
Qui rapportait et son voile et son cœur.

Dans cet abord, de honte et de douleur
Elle se tut ; il est vrai que pour elle
Parlaient assez ses pleurs et son retour.
L'heureux berger rassura l'infidèle ;
Il la reprit, et des mains de l'Amour ;
Car l'Amour seul, repentante et séduite,
La ramenait. Hélas ! avant sa fuite
Elle ignorait à quel point elle aimait ;
Elle le sut depuis lors et de reste.
Elle eût donné tout l'empire céleste
Pour ce regard ému qui la charmait.
La fée avait pendant sa course errante
Pris part encore à la danse enivrante ;
Mais, quoi ! ces jeux n'avaient plus nul attrait.
Elle foula les fleurs d'un pied distrait.

Des soins légers pour qu'un cœur se dégoûte
Et du plaisir, montrez-lui le bonheur.

Le voile était très-coupable sans doute ;
Il avait eu grand'part en cette erreur.
Il fut brûlé. Par là simple mortelle
On redevint, sujette comme telle
A voir un jour tous ses attraits pâlir.;
Oui, notre fée accepta de vieillir.
C'était beaucoup, moins pourtant qu'il ne semble.
Vieillir à deux, quand on fut jeune ensemble,
A mon avis, n'est pas un mal si grand.
L'âge, en retour des charmes qu'il leur prend,
Aux vrais amants plus de tendresse apporte ;
Je voudrais bien, moi, vieillir de la sorte.



DEUX AMES.

Un chevalier se fit aider du Diable
Pour obtenir la dame de ses vœux.
Elle était belle, il était amoureux;
A votre gré fut-il donc si coupable?
Leur accord fut de la sorte conclu:
Trois ans durant mon héros de sa dame

Devait jouir ; ce délai révolu,
Satan mettait la griffe sur notre âme
Et l'emportait au ténébreux séjour.
L'enfer sans fin, mais trois belles années
De paradis, par les mains de l'Amour
Douze saisons à jamais couronnées
Des fleurs de l'âme, et, pour dernier trésor,
Le souvenir des heures fortunées !
Le pauvre amant crut faire un marché d'or.

Le voilà donc au comble de l'ivresse,
Devant le gouffre où le portaient ses pas
Fermant les yeux, et pressant sa maîtresse
Contre son cœur pour qu'il n'éclatât pas.
Il s'oubliait dans ce charme suprême
De se donner sans regret ni retour,
Et d'acheter, au prix de tout soi-même,
Son divin rêve et le bonheur d'un jour.
Le sort voulut que la dame eût en elle
De quoi goûter un tel enivrement.
Son cœur, touché d'une flamme immortelle,

A ces transports répondit en aimant.

L'Amour serra d'une si forte étreinte
Le nœud chéri, que rien à l'avenir
Dans cet enfer qu'ils acceptaient sans crainte,
Ne l'eût brisé; Satan pouvait venir.
Satan non plus ne se fit point attendre;
Il vint, suivi d'un cortége hideux.
Quand il pensait n'avoir qu'une âme à prendre,
Le noir démon dut en emporter deux;
Car nul pouvoir ne retint une amante.
A ses regards la sainte Église en vain
Fit du salut briller l'espoir divin;
Mais le salut pour cette âme charmante,
C'était d'aimer sans mesure et sans fin.

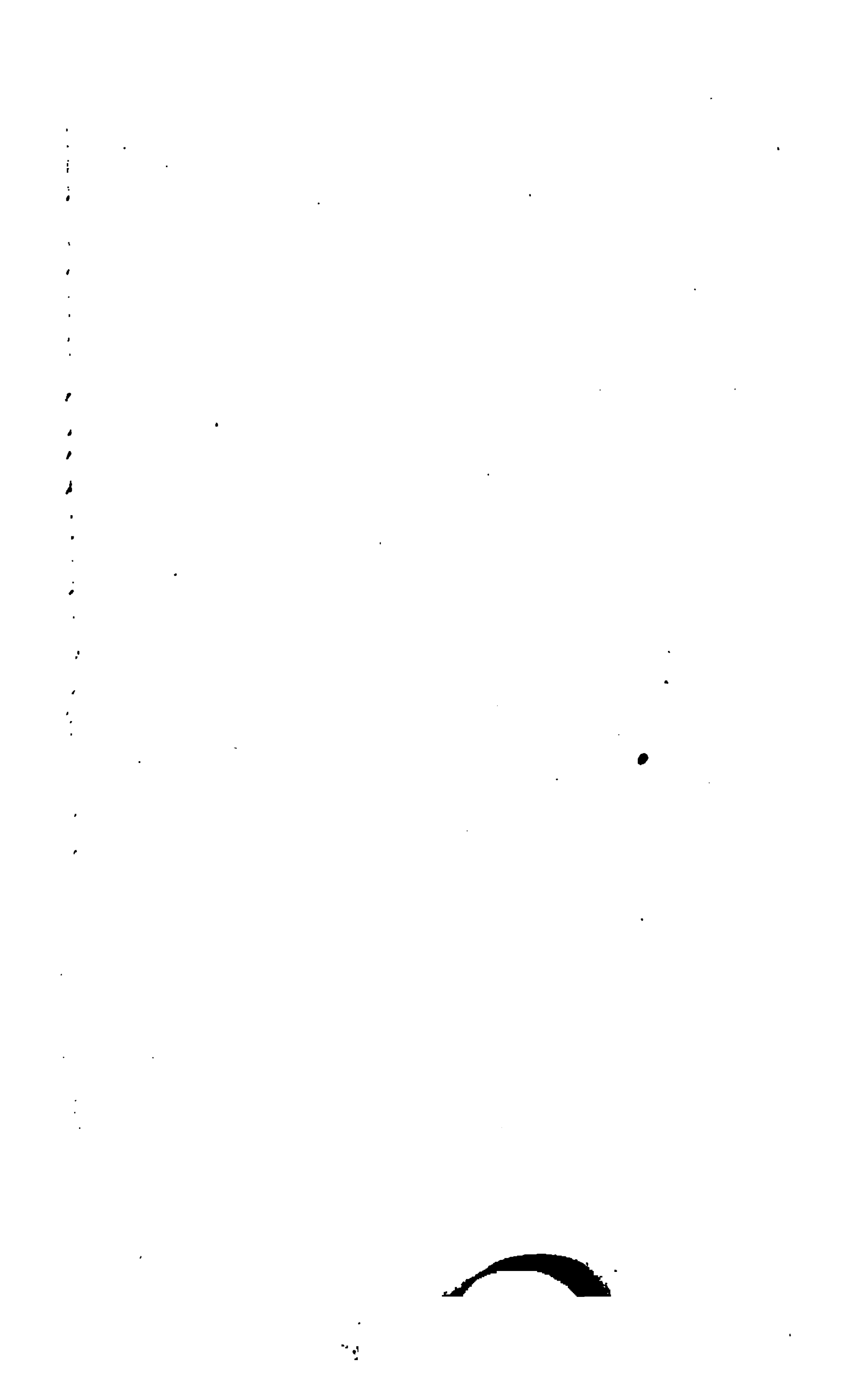
Dante lui-même a vu passer dans l'ombre
De son enfer un beau couple amoureux.
Ces deux enfants s'aimant en ce lieu sombre,
Pour des damnés me semblent bien heureux.

Quand il les peint, ce vieux chantre sublime,
Allant à lui dans un vol éploré,
Il se trompait; j'en atteste l'abîme,
O Francesca! non, tu n'as pas pleuré!
Non, tu n'as pas maudit la souvenance
De l'heure aimable où ton cœur fut blessé!
Te souvenir n'est pas une souffrance,
Car le présent vaut cet heureux passé.
Ton jeune amant a gardé son ivresse;
Rien n'interrompt l'immortelle caresse
Du bras charmant qui le tient enlacé.
Ah! tout l'enfer peut conjurer ses flammes,
Hurler, rugir, l'Amour est le plus fort;
Et ce baiser qui confondit vos âmes,
Chaste et divin, ce baiser dure encor.

Dante savait qu'une tendresse immense
Prévaut parfois contre le noir séjour;
De son enfer il bannit l'Espérance,
Mais sa grande âme y laisse entrer l'Amour.



PENSÉES DIVERSES



I

Partant pour Troie, à ce que dit Homère,
De son honneur un grand roi soucieux
Laissait auprès de sa moitié légère,
Pour tout gardien, un chantre aimé des Dieux.
Tant que la voix chanta, la jeune reine
Demeura sourde aux vœux du séducteur;

Une puissance aimable et souveraine
Veillait sur elle aux abords de son cœur.

Se pourrait-il que nos accents, mesdames,
Eussent perdu ce pouvoir chaste et doux?
Je n'en crois rien; à l'entour de vos âmes
Qu'un chant résonne, et je réponds de vous.
L'essaim furtif des mauvaises pensées
Vers vous en vain accourt de toute part;
Contre l'attrait des amours insensées
La lyre encore est un divin rempart.

II

Sachez-le bien, vouloir aimer toujours,
C'est un abus ; que le ciel vous en garde !
Dans les sentiers frayés par les amours
Il ne faut pas que votre cœur s'attarde.

III

On dit qu'Adam sur la pelouse en fleur
Trouva la femme au sortir d'un long somme;
Mais sur un point ce récit fait erreur:
Pour la créer ce que Dieu prit à l'homme
Ce n'était point sa côte, mais son cœur.

IV

L'Amour n'use jamais dans ses raisonnements
D'une logique bien profonde.
Un petit pied, des yeux charmants,
Cela suffit pour convaincre son monde.
Rétorquez-lui ces arguments!

V

Pour des sonnets en fasse qui les aime ;
Chacun son goût, mais ce n'est pas le mien.
Un bon, dit-on, vaut seul un long poëme ;
Heureux qui peut en amener à bien.
Mon vers, hélas ! a l'humeur vagabonde ;
Ne lui parlez d'entraves seulement.

Un peu de rime, encor Dieu sait comment!
S'il peut souffrir, c'est tout le bout du monde.
Ruisseau furtif, je le laisse courir
Parmi les prés, le livrant à sa pente;
Il saute, il fuit, il gazouille, il serpente,
Chemin faisant il voit ses bords fleurir.
Qu'un voyageur parfois s'y désaltère,
Et d'un merci le salue en partant,
Ou ses attraits qu'une jeune bergère
Vienne y mirer, c'est un ruisseau content.

VI

Il est un point délicat à l'excès
Que de traiter je me propose :
Peut-on reprendre aux morts son cœur à leur décès?
Si le survivant en dispose,
Est-ce un crime? Irez-vous lui faire son procès?

Quand on aime, il est vrai, l'usage est de promettre

Une amour éternelle, on en fait le serment.
Mais la promesse d'un amant
Se prend-elle au pied de la lettre?
D'ailleurs, que peut aux morts tant d'amour profiter?
Ce ne sont plus gens à goûter
Les plaisirs que procure une extrême tendresse.
Eussent-ils, vous défunts, mieux tenu leur promesse?
Vous me permettrez d'en douter.
Non qu'il ne soit louable à l'amant qui succombe
De garder notre foi, comme on scella sa tombe
De sceller notre cœur. Mais le peut-on toujours?
J'admets que l'on voudrait clore à toutes amours
Son âme, et n'aimer plus le reste de sa vie.
Mais si sans le vouloir quelque jeune beauté
Vous en fait revenir l'envie?
Si cet attrait nouveau vous retient enchanté?
Adieu votre fidélité!
Voilà qu'un charme vous rengage.

Tout le passé ne peut en un jour s'effacer.
Près de l'objet aimé, possible, une autre image,

Et jusque dans ses bras vous viendra relancer.
Quelque trouble longtemps suivra le cœur volage;
Il entre du remords parmi tous ses plaisirs.
S'il ne parvient d'emblée à se donner le change,
S'il a des démêlés avec ses souvenirs,
C'est son affaire, qu'il s'arrange!

VII

Je ne sais trop quel paradis prépare
Le Dieu du ciel aux élus de son choix,
De quels attraits l'éternité s'y pare,
Si l'homme y doit rencontrer à la fois
Ce qu'il désire et tout ce qu'il regrette.
Ah ! me dût-on traiter d'âme indiscrète,

Je voudrais bien que le ciel nous rendît
Le vieil Éden, celui qu'Adam perdit.
Il me suffit, j'y trouve toutes choses,
La paix du cœur, des ombrages, des roses
Et l'être aimé. Que vous faut-il de plus?
Je quitte, moi, le bon Dieu du surplus.

VIII

L'amour, hélas! c'est la rose sauvage
Sur l'églantier s'entr'ouvrant au zéphyr;
Si la beauté la met à son corsage,
Près de son cœur, c'est pour l'y voir mourir.

IX

Une princesse au fond des bois
A dormi cent ans autrefois,
Oui, cent beaux ans, tout d'une traite.
L'enfant dans sa fraîche retraite
Laissait courir le Temps léger.
Tout sommeillait à l'entour d'elle ;
La brise n'eût pas de son aile

Fait la moindre feuille bouger.
Le flot dormait sur le rivage;
L'oiseau, perdu dans le feuillage,
Était sans voix et sans ébats.
Sur sa tige fragile et verte
La rose restait entr'ouverte;
Cent printemps ne l'effeuillaient pas.
Le charme eût duré, je m'assure,
A jamais sans le fils du roi.
Il pénétra dans cet endroit,
Et découvrit par aventure
Le trésor que Dieu lui gardait.
Un baiser bien vite il dépose
Sur la bouche qui, demi-close,
Depuis un siècle l'attendait.
La dame, confuse et vermeille,
A cet inconnu qui l'éveille
Sourit dans son étonnement.
O surprise toujours la même!
Sourire ému! Baiser charmant!
L'Amour est l'éveilleur suprême,
L'âme, la Belle au bois dormant.

X

C'est en vain que les ans et la raison morose
Vous diront qu'à l'amour il faudrait renoncer ;
Les ans ni la raison ne font rien à la chose,
Et le cœur est toujours prêt à recommencer.

XI

On fait un reproche à ma lyre
D'avoir rendu des sons joyeux.
Le poëte ne doit pas rire ;
Son art est toujours sérieux.
Les pleurs, voilà son vrai domaine ;
Le sourire de l'âme humaine

Échappe à cet enfant des Dieux.

A mêler donc pour plus de charme
Tous les tons il faut renoncer.
Pourtant, voisine d'une larme,
Ma gaieté raillait sans blesser.
Oui, mon rire et les pleurs sont frères,
Et mes rimes les plus légères
Laissent un bout du cœur passer.

Nice, mai 1861.

POÉSIES



ADIEUX A LA POÉSIE.

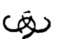
Mes pleurs sont à moi, nul au monde
Ne les a comptés ni reçus;
Pas un œil étranger qui sonde
Les désespoirs que j'ai conçus.

L'être qui souffre est un mystère

Parmi ses frères ici-bas;
Il faut qu'il aille solitaire
S'asseoir aux portes du trépas.

J'irai seule et brisant ma lyre,
Souffrant mes maux sans les chanter;
Car je sentirais à les dire
Plus de douleur qu'à les porter.

Paris, 1835.



IN MEMORIAM.

I

J'aime à changer de cieux, de climat, de lumière.
Oiseau d'une saison, je fuis avec l'été,
Et mon vol inconstant va du rivage austère
        Au rivage enchanté.

Mais qu'à jamais le vent bien loin du bord m'emporte

Où j'ai dans d'autres temps suivi des pas chéris,
Et qu'aujourd'hui déjà ma félicité morte
Jonche de ses débris!

Combien ce lieu m'a plu! non pas que j'eusse encore
Vu le ciel y briller sous un soleil pâli;
L'amour qui dans mon âme enfin venait d'éclore
L'avait seul embelli.

Hélas! avec l'amour ont disparu ses charmes;
Et sous ces grands sapins, au bord des lacs brumeux,
Je verrais se lever comme un fantôme en larmes
L'ombre des jours heureux.

Oui, pour moi tout est plein sur cette froide plage
De la présence chère et du regard aimé,
Plein de la voix connue et de la douce image
Dont j'eus le cœur charmé.

Comment pourrais-je encor, désolée et pieuse,
Par les mêmes sentiers traîner ce cœur meurtri,
Seule où nous étions deux, triste où j'étais joyeuse,
Pleurante où j'ai souri?

Painswick. Glocestershire, août 1850.

II

Ciel pur dont la douceur et l'éclat sont les charmes,
Monts blanchis, golfe calme aux contours gracieux,
Votre splendeur m'attriste, et souvent à mes yeux
Votre divin sourire a fait monter les larmes.
Du compagnon chéri que m'a pris le tombeau
Le souvenir lointain me suit sur ce rivage.

Souvent je me reproche, ô soleil sans nuage!
Lorsqu'il ne te voit plus, de t'y trouver si beau.

Nice, mai 1851.

III

Au pied des monts voici ma colline abritée,
Mes figuiers, ma maison,
Le vallon toujours vert et la mer argentée
Qui m'ouvre l'horizon.

Pour la première fois sur cette heureuse plage,

Le cœur tout éperdu,
Quand j'abordai, c'était après un grand naufrage,
Où j'avais tout perdu.

Déjà, depuis ce temps de deuil et de détresse,
J'ai vu bien des saisons
Courir sur ces coteaux que la brise caresse,
Et parer leurs buissons.

Si rien n'a refleuri, ni le présent sans charmes,
Ni l'avenir brisé,
Du moins mon pauvre cœur, fatigué de mes larmes,
Mon cœur s'est apaisé;

Et je puis, sous ce ciel que l'oranger parfume
Et qui sourit toujours,
Rêver aux temps aimés, et voir sans amertume
Naître et mourir les jours.

Nice, mai 1852.

LE FANTÔME.

D'un souffle printanier l'air tout à coup s'embaume.
Dans notre obscur lointain un spectre s'est dressé,
Et nous reconnaissons notre propre fantôme
Dans cette ombre qui sort des brumes du passé.

Nous le suivons de loin, entraînés par un charme

A travers les débris, à travers les détours,
Retrouvant un sourire et souvent une larme
Sur ce chemin semé de rêves et d'amours.

Par quels champs oubliés et déjà voilés d'ombre
Cette poursuite vaine un moment nous conduit!
Vers plus d'un mont désert, dans plus d'un vallon sombre,
Le fantôme léger nous égare après lui.

Les souvenirs dormants de la jeunesse éteinte
S'éveillent sous ses pas d'un sommeil calme et doux;
Ils murmurent ensemble ou leur chant ou leur plainte,
Dont les échos mourants arrivent jusqu'à nous.

Et ces accents connus nous émeuvent encore.
Mais à nos yeux bientôt la vision décroît;
Comme l'ombre d'Hamlet qui fuit et s'évapore,
Le spectre disparaît en criant : Souviens-toi!



A LA COMÈTE DE 1861.

Bel astre voyageur, hôte qui nous arrives
Des profondeurs du ciel et qu'on n'attendait pas,
Où vas-tu? Quel dessein pousse vers nous tes pas?
Toi qui vogues au large en cette mer sans rives,
Sur ta route, aussi loin que ton regard atteint,
N'as-tu vu comme ici que douleurs et misères?

Dans ces mondes épars, dis, avons-nous des frères?
T'ont-ils chargé pour nous de leur salut lointain?

Ah! quand tu reviendras, peut-être de la terre
L'homme aura disparu. Du fond de ce séjour
Si son œil ne doit pas contempler ton retour,
Si ce globe épuisé s'est éteint solitaire,
Dans l'espace infini poursuivant ton chemin,
Du moins jette au passage, astre errant et rapide,
Un regard de pitié sur le théâtre vide
De tant de maux soufferts et du labeur humain!

LA LYRE D'ORPHÉE.

Quand Orphée autrefois, frappé par les Bacchantes,
Près de l'Hèbre tomba, sur les vagues sanglantes
On vit longtemps encor sa lyre surnager.
Le fleuve au loin chantait sous le fardeau léger.
Le gai zéphyr s'émut; ses ailes amoureuses
Baisaient les cordes d'or, et les vagues heureuses

Comme pour l'arrêter, d'un effort doux et vain
S'empressaient à l'entour de l'instrument divin.
Les récifs, les flots, le sable à son passage
S'est revêtu de fleurs, et cet âpre rivage
Voit soudain, pour toujours délivré des autans,
Au toucher de la lyre accourir le Printemps.

Ah! que nous sommes loin de ces temps de merveilles!
Les ondes, les rochers, les vents n'ont plus d'oreilles,
Les cœurs même, les cœurs refusent de s'ouvrir,
Et la lyre en passant ne fait plus rien fleurir.



A ALFRED DE MUSSET.

Un poëte est parti ; sur sa tombe fermée
Pas un chant, pas un mot dans cette langue aimée
Dont la douceur divine ici-bas l'enivrait.
Seul, un pauvre arbre triste à la pâle verdure,
Le saule qu'il rêvait, au vent du soir, murmure
Sur son ombre éplorée un tendre et long regret.

Ce n'est pas de l'oubli; nous répétons encore,
Poëte de l'amour, ces chants que fit éclore
Dans ton âme éperdue un éternel tourment,
Et le Temps sans pitié qui brise de son aile
Bien des lauriers, le Temps d'une grâce nouvelle
Couronne en s'éloignant ton souvenir charmant.

Tu fus l'enfant choyé du siècle. Tes caprices
Nous trouvaient indulgents. Nous étions les complices
De tes jeunes écarts; tu pouvais tout oser.
De la Muse pour toi nous savions les tendresses,
Et nos regards charmés ont compté ses caresses,
De son premier sourire à son dernier baiser.

Parmi nous maint poëte à la bouche inspirée
Avait déjà rouvert une source sacrée;
Oui, d'autres nous avaient de leurs chants abreuvés.
Mais le cri qui saisit le cœur et le remue,
Mais ces accents profonds qui d'une lèvre émue
Vont à l'âme de tous, toi seul les as trouvés.

Au concert de nos pleurs ta voix s'était mêlée.
Entre nous, fils souffrants d'une époque troublée,
Le doute et la douleur formaient comme un lien.
Ta lyre en nous touchant nous était douce et chère ;
Dans le chantre divin nous sentions tous un frère ;
C'est le sang de nos cœurs qui courait dans le tien.

Rien n'arrêtait ta plainte, et ton âme blessée
La laissait échapper navrante et cadencée.
Tandis que vers le ciel qui se voile et se clôt
De la foule montait une rumeur confuse,
Fier et beau, tu jetais, jeune amant de la Muse,
A travers tous ces bruits ton immortel sanglot.

Lorsque le rossignol, dans la saison brûlante
De l'amour et des fleurs, sur la branche tremblante
Se pose pour chanter son mal cher et secret,
Rien n'arrête l'essor de sa plainte infinie,
Et de son gosier frêle un long jet d'harmonie
S'élance et se répand au sein de la forêt.

La voix mélodieuse enchante au loin l'espace....
Mais soudain tout se tait; le voyageur qui passe
Sous la feuille des bois sent un frisson courir.
De l'oiseau qu'entraînait une ivresse imprudente
L'âme s'est envolée avec la note ardente;
Hélas! chanter ainsi c'était vouloir mourir!

DEUX VERS D'ALCÉE.

> Ἰόπλοχ' ἄγνα μειλιχόμειδε Σάπφοι,
> Θέλω τι Fείπην, ἀλλά με κωλύει αἴδως.
>
> (ALCÉE, éd. Bergk.)

Quel était ton désir et ta crainte secrète?
Quoi! le vœu de ton cœur, ta Muse trop discrète
        Rougit-elle de l'exprimer?
Alcée, on reconnaît l'amour à ce langage.
Sapho feint vainement que ton discours l'outrage,
        Sapho sait que tu vas l'aimer.

Tu l'entendais chanter, tu la voyais sourire,
La fille de Lesbos, Sapho qui sur sa lyre
Répandit sa grâce et ses feux.
Sa voix te trouble, Alcée, et son regard t'enflamme;
Tandis que ses accents pénétraient dans ton âme,
Sa beauté ravissait tes yeux.

Que devint ton amour? L'heure qui le vit naître
L'a-t-elle vu mourir? Vénus ailleurs peut-être
Emporta tes vœux fugitifs.
Mais le parfum du cœur jamais ne s'évapore;
Même après deux mille ans je le respire encore
Dans deux vers émus et craintifs.

LA ROSE.

A MADAME M....

. . . .

. . . .

Quand la rose s'entr'ouvre, heureuse d'être belle,
De son premier regard elle enchante autour d'elle
Et le bosquet natal et les airs et le jour.
Dès l'aube elle sourit. La brise avec amour

LA LAMPE D'HÉRO.

De son bonheur furtif lorsque malgré l'orage
L'amant d'Héro courait s'enivrer loin du jour,
Et dans la nuit tentait de gagner à la nage
        Le bord où l'attendait l'Amour,

Une lampe envoyait, vigilante et fidèle,
En ce péril vers lui son rayon vacillant;

On eût dit dans les cieux quelque étoile immortelle
Qui dévoilait son front tremblant.

La mer a beau mugir et heurter ses rivages,
Les vents au sein des airs déchaîner leur effort,
Les oiseaux effrayés pousser des cris sauvages
En voyant approcher la Mort,

Tant que du haut sommet de la tour solitaire
Brille le signe aimé sur l'abîme en fureur,
Il ne sentira point, le nageur téméraire,
Défaillir son bras ni son cœur.

Comme à l'heure sinistre où la mer en sa rage
Menaçait d'engloutir cet enfant d'Abydos,
Autour de nous dans l'ombre un éternel orage
Fait gronder et bondir les flots.

Remplissant l'air au loin de ses clameurs funèbres,
Chaque vague en passant nous entr'ouvre un tombeau;
Dans les mêmes dangers et les mêmes ténèbres
Nous avons le même flambeau.

Le pâle et doux rayon tremble encor dans la brume.
Le vent l'assaille en vain, vainement les flots sourds
La dérobent parfois sous un voile d'écume,
La clarté reparaît toujours.

Et nous, les yeux levés vers la lueur lointaine,
Nous fendons pleins d'espoir les vagues en courroux;
Au bord du gouffre ouvert la lumière incertaine
Semble d'en haut veiller sur nous.

O phare de l'Amour! qui dans la nuit profonde
Nous guides à travers les écueils d'ici-bas,
Toi que nous voyons luire entre le ciel et l'onde,
Lampe d'Héro, ne t'éteins pas!





L'HYMÉNÉE ET L'AMOUR.

Sur le seuil des enfers Eurydice éplorée
S'évaporait légère, et cette ombre adorée
A son époux en vain dans un suprême effort
Avait tendu les bras. Vers la nuit éternelle,
Par delà les flots noirs le Destin la rappelle;
Déjà la barque triste a gagné l'autre bord.

Tout entier aux regrets de sa perte fatale,
Orphée erra longtemps sur la rive infernale.
Sa voix du nom chéri remplit ces lieux déserts.
Il repoussait du chant la douceur et les charmes;
Mais, sans qu'il la touchât, sa lyre sous ses larmes
Rendait un son plaintif qui mourait dans les airs.

Enfin, las d'y gémir, il quitta ce rivage
Témoin de son malheur. Dans la Thrace sauvage
Il s'arrête, et là, seul, secouant la torpeur
Où le désespoir sombre endormait son génie,
Il laissa s'épancher sa tristesse infinie
En de navrants accords arrachés à son cœur.

Ce fut le premier chant de la douleur humaine
Que ce cri d'un époux et que sa plainte vaine;
La parole et la lyre étaient des dons récents.
Alors la poésie émue et colorée
Voltigeait sans effort sur la lèvre inspirée
Dans la grâce et l'ampleur de ses jeunes accents.

Des sons harmonieux telle fut la puissance
Qu'elle adoucit bientôt cette amère souffrance;
Un sanglot moins profond sort de ce sein brisé.
La Muse d'un sourire a calmé le poëte;
Il sent, tandis qu'il chante, une vertu secrète
Descendre lentement dans son cœur apaisé.

Et tout à coup sa voix qu'attendrissent encore
Les larmes qu'il versa, prend un accent sonore.
Son chant devient plus pur; grave et mélodieux,
Il célèbre à la fois dans son élan lyrique
L'Hyménée et l'Amour, ce beau couple pudique
Qui marche heureux et fier sous le regard des Dieux.

Il les peint dans leur force et dans la confiance
De leurs vœux éternels. Sur le Temps qui s'avance
Ils ont leurs yeux fixés que nul pleur n'a ternis.
Leur présence autour d'eux répand un charme austère;
Mais ces enfants du ciel descendus sur la terre
Ne sont vraiment divins que quand ils sont unis.

Oui, si quelque erreur triste un moment les sépare,
Dans leurs sentiers divers bientôt chacun s'égare.
Leur pied mal affermi trébuche à tout moment.
La Pudeur se détourne et les Grâces décentes,
Qui les suivaient, formant des danses innocentes,
Ont à l'instant senti rougir leur front charmant.

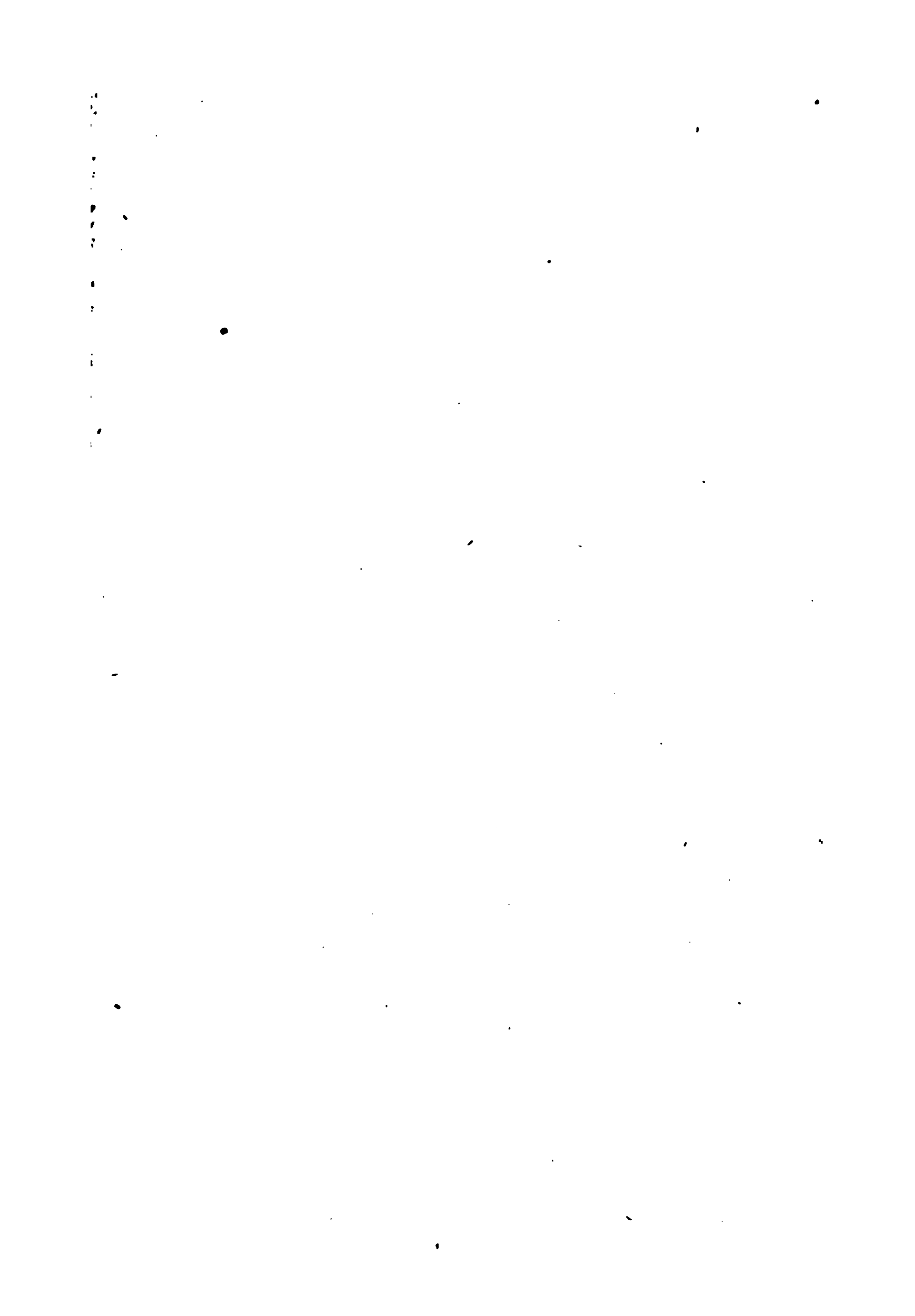
Eux seuls en l'enchantant font à l'homme éphémère
Oublier ses destins. Leur main douce et légère
Le soutient dans la vie et le guide au tombeau.
Si les temps sont mauvais et si l'horizon semble
S'assombrir devant eux, ils l'éclairent ensemble,
Appuyés l'un sur l'autre et n'ayant qu'un flambeau.

Pour mieux entendre Orphée, au sein de la nature
Tout se taisait; les vents arrêtaient leur murmure.
Même les habitants de l'Olympe éthéré
Oubliaient le nectar; devant leur coupe vide
Ils écoutaient charmés, et d'une oreille avide,
Monter vers eux la voix du mortel inspiré.

Ces deux divinités que chantait l'hymne antique
N'ont rien perdu pour nous de leur beauté pudique;
Leur front est toujours jeune et serein. Dans leurs yeux
L'immortelle douceur de leur âme respire.
Calme et pur, le bonheur fleurit sous leur sourire;
Un parfum sur leurs pas trahit encor les Dieux.

Bien des siècles ont fui depuis l'heure lointaine
Où la Thrace entendit ce chant; sur l'âme humaine
Plus d'un souffle a passé; mais l'homme sent toujours
Battre le même cœur au fond de sa poitrine.
Gardons-nous d'y flétrir la fleur chaste et divine
De l'amour dans l'hymen éclose aux anciens jours.

L'âge est triste; il pressent quelque prochaine crise.
Déjà plus d'un lien se relâche ou se brise.
On se trouble, on attend. Vers un but ignoré
Lorsque l'orage est là qui bientôt nous emporte,
Ah! pressons, s'il se peut, d'une étreinte plus forte
Un cœur contre le nôtre, et dans un nœud sacré.



ENDYMION.

Endymion s'endort sur le mont solitaire,
Lui que Phœbé la nuit visite avec mystère,
Qu'elle adore en secret, un enfant, un pasteur.
Il est timide et fier, il est discret comme elle ;
Un charme grave au choix d'une amante immortelle
A désigné son front rêveur.

C'est lui qu'elle cherchait sur la vaste bruyère
Quand, sortant du nuage où tremblait sa lumière,
Elle jetait au loin un regard calme et pur,
Quand elle abandonnait jusqu'à son dernier voile,
Tandis qu'à ses côtés une pensive étoile
Scintillait dans l'éther obscur.

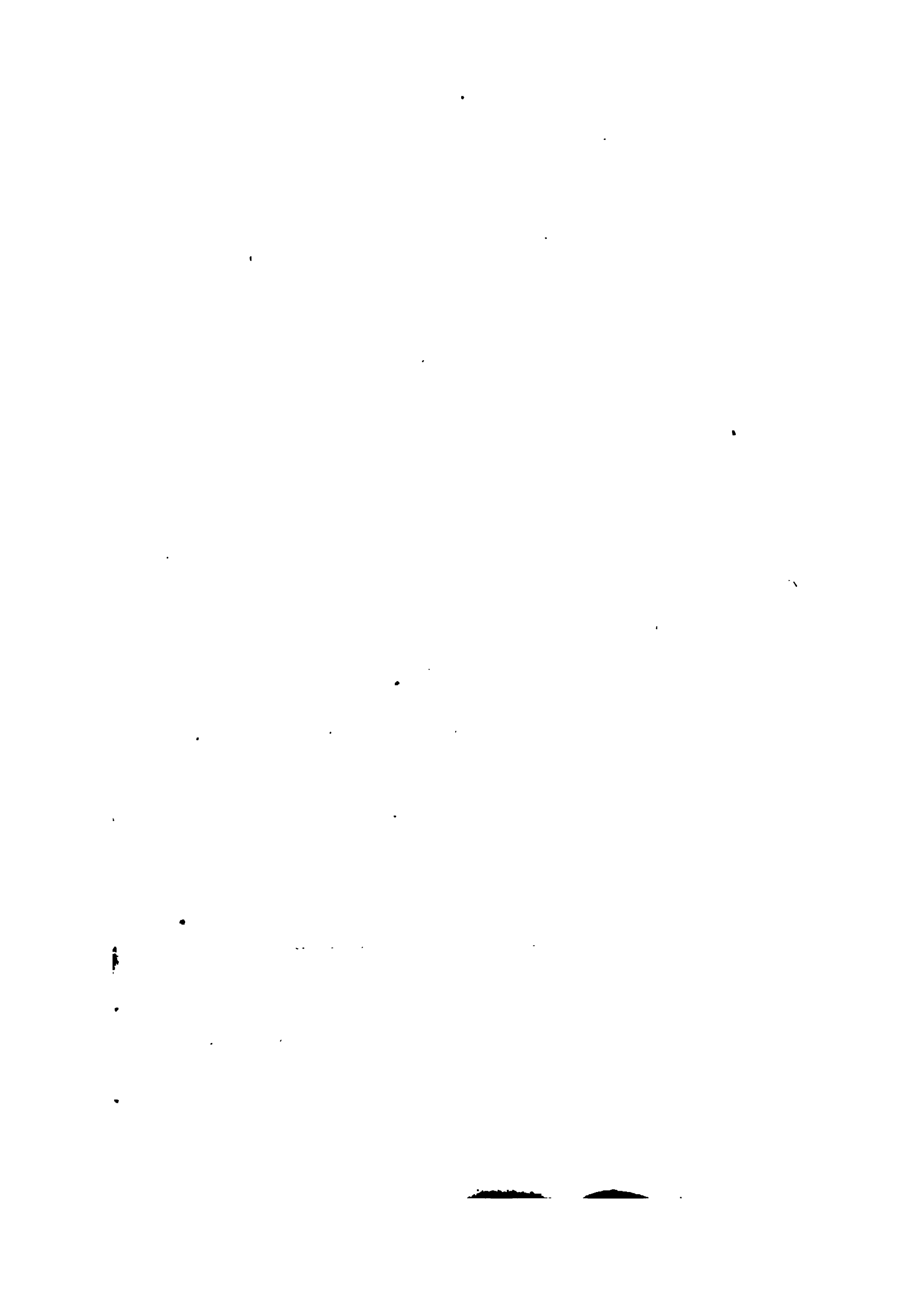
O Phœbé ! le vallon, les bois et la colline
Dorment enveloppés dans ta pâleur divine ;
A peine au pied des monts flotte un léger brouillard.
Si l'air a des soupirs, ils ne sont point sensibles ;
Le lac dans le lointain berce ses eaux paisibles
Qui s'argentent sous ton regard.

Non, ton amour n'a pas cette ardeur qui consume.
Si quelquefois, le soir, quand ton flambeau s'allume,
Ton amant te contemple avant de s'endormir,
Nul éclat qui l'aveugle, aucun feu qui l'embrase ;
Rien ne trouble sa paix ni son heureuse extase ;
Tu l'éclaires sans l'éblouir.

Tu n'as pour le baiser que ton rayon timide,
Qui vers lui mollement glisse dans l'air humide,
Et sur sa lèvre pâle expire sans témoin.
Jamais le beau pasteur, objet de ta tendresse,
Ne te rendra, Phœbé, ta furtive caresse,
Qu'il reçoit, mais qu'il ne sent point.

Il va dormir ainsi sous la voûte étoilée
Jusqu'à l'heure où la nuit, frissonnante et voilée,
Disparaîtra des cieux t'entraînant sur ses pas.
Peut-être en s'éveillant te verra-t-il encore
Qui, t'effaçant devant les rougeurs de l'aurore,
Dans ta fuite lui souriras.

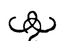




HÉBÉ.

Les yeux baissés, rougissante et candide,
Vers leur banquet quand Hébé s'avançait,
Les Dieux charmés tendaient leur coupe vide,
Et de nectar l'enfant la remplissait.
Nous tous aussi, quand passe la Jeunesse,
Nous lui tendons notre coupe à l'envi.

Quel est le vin qu'y verse la déesse?
Nous l'ignorons; il enivre et ravit.
Ayant souri dans sa grâce immortelle,
Hébé s'éloigne; on la rappelle en vain.
Longtemps encor sur la route éternelle,
Notre œil en pleurs suit l'échanson divin.



LES MALHEUREUX.

La trompette a sonné. Des tombes entr'ouvertes
Les pâles habitants ont tout à coup frémi.
Ils se lèvent, laissant ces demeures désertes
Où dans l'ombre et la paix leur poussière a dormi.
Quelques morts cependant sont restés immobiles;
Ils ont tout entendu, mais le divin clairon

Ni l'ange qui les presse, à ces derniers asiles
Ne les arracheront.

« Quoi ! renaître ! revoir le ciel et la lumière,
Ces témoins d'un malheur qui n'est point oublié,
Eux qui sur nos douleurs et sur notre misère
Ont souri sans pitié !

Non, non, plutôt la Nuit, la Nuit sombre, éternelle !
Fille du vieux Chaos, garde-nous sous ton aile ;
Et toi, sœur du Sommeil, toi qui nous as bercés,
Mort, ne nous livre pas ; contre ton sein fidèle
Tiens-nous bien embrassés.

Ah ! l'heure où tu parus est à jamais bénie ;
Sur notre front meurtri que ton baiser fut doux !
Quand tout nous rejetait, le néant et la vie,
Tes bras compatissants, ô notre unique amie !
Se sont ouverts pour nous.

Nous arrivions à toi, venant d'un long voyage,
Battus par tous les vents, haletants; harassés.
L'Espérance elle-même, au plus fort de l'orage,
Nous avait délaissés.

Nous n'avions rencontré que désespoir et doute,
Perdus parmi les flots d'un monde indifférent.
Où d'autres s'arrêtaient enchantés sur la route,
Nous errions en pleurant.

Près de nous la Jeunesse a passé les mains vides,
Sans nous avoir fêtés, sans nous avoir souri.
Les sources de l'amour sous nos lèvres avides
Comme une eau fugitive au printemps ont tari.
Dans nos sentiers brûlés pas une fleur ouverte.
Si pour aider nos pas quelque soutien chéri
Parfois s'offrait à nous sur la route déserte,
Lorsque nous les touchions, nos appuis se brisaient;
Tout devenait roseau quand nos cœurs s'y posaient.
Au gouffre que pour nous creusait la destinée

Une invisible main nous poussait acharnée.
Comme un bourreau, craignant de nous voir échapper,
A nos côtés marchait le Malheur inflexible.
Nous portions une plaie à chaque endroit sensible,
Et l'aveugle Hasard savait où nous frapper.

Peut-être aurions-nous droit aux célestes délices;
Non, ce n'est point à nous de redouter l'enfer,
Car nos fautes n'ont pas mérité de supplices;
Si nous avons failli, nous avons tant souffert!
Eh bien! nous renonçons même à cette espérance
D'entrer dans ton royaume et de voir tes splendeurs;
Seigneur, nous refusons jusqu'à ta récompense,
Et nous ne voulons pas du prix de nos douleurs.

Nous le savons, tu peux donner encor des ailes
Aux âmes qui ployaient sous un fardeau trop lourd;
Tu peux, lorsqu'il te plaît, loin des sphères mortelles
Les élever à toi dans la Grâce et l'Amour;
Tu peux parmi les chœurs qui chantent tes louanges,

A tes pieds, sous tes yeux, nous mettre au premier rang,
Nous faire couronner par la main de tes anges,
Nous revêtir de gloire en nous transfigurant.
Tu peux nous pénétrer d'une vigueur nouvelle,
Nous rendre le Désir que nous avions perdu....
Oui, mais le Souvenir, cette ronce immortelle
Attachée à nos cœurs, l'en arracheras-tu?

Quand de tes chérubins la phalange sacrée
Nous saluerait élus en ouvrant les saints lieux,
Nous leur crîrions bientôt d'une voix éplorée :
Nous élus? nous heureux? mais regardez nos yeux!
Les pleurs y sont encor, pleurs amers, pleurs sans nombre.
Ah! quoi que vous fassiez, ce voile épais et sombre
Nous obscurcit vos cieux.

Contre leur gré pourquoi ranimer nos poussières?
Que t'en reviendra-t-il? et que t'ont-elles fait?
Tes dons mêmes après tant d'horribles misères
Ne sont plus un bienfait.

Ah ! tu frappas trop fort en ta fureur cruelle.
Tu l'entends, tu le vois, la Souffrance a vaincu.
Dans un sommeil sans fin, ô puissance éternelle !
Laisse-nous oublier que nous avons vécu. »

L'ABEILLE.

Quand l'abeille, au printemps, confiante et charmée,
Sort de la ruche et prend son vol au sein des airs,
Tout l'invite et lui rit sur sa route embaumée.
L'églantier berce au vent ses boutons entr'ouverts ;
La clochette des prés incline avec tendresse
Sous le regard du jour son front pâle et léger.



UN AUTRE CŒUR.

Serait-ce un autre cœur que la Nature donne
A ceux qu'elle préfère et destine à vieillir,
Un cœur calme et glacé que toute ivresse étonne,
Qui ne saurait aimer et ne veut pas souffrir?

Ah! qu'il ressemble peu, dans son repos tranquille,

A ce cœur d'autrefois qui s'agitait si fort!
Cœur enivré d'amour, impatient, mobile,
Au-devant des douleurs courant avec transport.

Il ne reste plus rien de cet ancien nous-mêmes;
Sans pitié ni remords le Temps nous l'a soustrait.
L'astre des jours éteints, cachant ses rayons blêmes,
Dans l'ombre qui l'attend se plonge et disparaît.

A l'horizon changeant montent d'autres étoiles.
Cependant, cher Passé, quelquefois un instant
La main du Souvenir écarte tes longs voiles,
Et nous pleurons encore en te reconnaissant.



LA COUPE DU ROI DE THULÉ.

Die Augen thäten ihm sinken,
Trank keinen Tropfen mehr.

(Goethe.)

Au vieux roi de Thulé sa maîtresse fidèle
Avait fait en mourant don d'une coupe d'or,
Unique souvenir qu'elle lui laissait d'elle,
Cher et dernier trésor.

Dans ce vase, présent d'une main adorée,
Le pauvre amant dès lors but à chaque festin.

La liqueur en passant par la coupe sacrée
Prenait un goût divin.

Et quand il y portait une lèvre attendrie,
Débordant de son cœur et voilant son regard,
Une larme humectait la paupière flétrie
Du noble et doux vieillard.

Il donna tous ses biens, sentant sa fin prochaine,
Hormis toi, gage aimé de ses amours éteints ;
Mais il n'attendit point que la Mort inhumaine
T'arrachât de ses mains.

Comme pour emporter une dernière ivresse,
Il te vida d'un trait, étouffant ses sanglots,
Puis, de son bras tremblant surmontant la faiblesse,
Te lança dans les flots.

D'un regard déjà trouble il te vit sous les ondes
T'enfoncer lentement pour ne plus remonter :
C'était tout le passé que dans les eaux profondes
Il venait de jeter.

Et son cœur, abîmé dans ses regrets suprêmes,
Subit sans la sentir l'atteinte du trépas.
En sa douleur ses yeux qui s'étaient clos d'eux-mêmes
Ne se rouvrirent pas.

Coupe des souvenirs, qu'une liqueur brûlante
Sous notre lèvre avide emplissait jusqu'au bord,
Qu'en nos derniers banquets d'une main défaillante
Nous soulevons encor,

Vase qui conservais la saveur immortelle
De tout ce qui nous fit rêver, souffrir, aimer,
L'œil qui t'a vu plonger sous la vague éternelle
N'a plus qu'à se fermer.

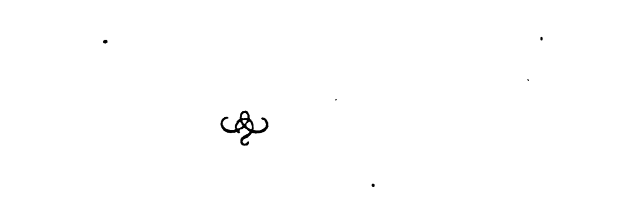
FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

CONTES.

NOUVEAUX CONTES.

POÉSIES.



PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rue de Fleurus, 9

Ferri Pisani : *Lettres sur les États-Unis d'Amérique.* 1 vol.

Ferry (Gabriel) : *Le coureur des bois* ou les chercheurs d'or. 1 vol.

— *Costal l'Indien*, scènes de l'indépendance du Mexique. 1 vol.

Figuier (L.) : *Histoire du merveilleux dans les temps modernes.* 4 vol.

— *L'alchimie et les alchimistes*, ou essai historique et critique sur la philosophie hermétique. 3e édit. 1 vol.

— *Les applications nouvelles de la science à l'industrie et aux arts*, introduction à *l'Année scientifique et industrielle.* 1 vol.

— *L'Année scientifique et industrielle*, six années (1856-1861), 6 vol. dont chacun se vend séparément.

Forgues : *La révolte des Cipayes.* 1 vol.

Gautier (Th.) : *Un trio de romans.* 1 vol.

Gerardy Saintine : *Trois ans en Judée.* 1 vol.

Giguet (P.) : *Le livre de Job*, précédé des livres de *Ruth, Tobie, Judith* et *Esther*, traduit du grec des Septante, par P. Giguet. 1 vol.

Gotthelf (J.) : *Nouvelles bernoises*, traduites par M. Max Buchon. 2e édit. 1 vol.

Heuzé : *L'année agricole*, trois années (1860-1862). 3 vol. dont chacun se vend séparément.

Hommaire de Hell (Mme) : *Voyage dans les steppes de la mer Caspienne et dans la Russie méridionale.* 1 vol.

Houssaye (A.) : *Histoire du quarante et unième fauteuil de l'Académie française.* 4e édition. 1 vol.

— *Le violon de Franjolé.* 6e édition. 1 vol.

— *Philosophes et comédiennes.* 3e édition. 1 vol.

— *Poésies complètes.* 4e édition. 1 vol.

— *Voyages humoristiques.* 1 vol.

Hugo (Victor) : *Notre-Dame de Paris.* 2 vol.

— *Odes et ballades.* 1 vol.

— *Orientales, Feuilles d'automne, Chants du crépuscule.* 1 vol.

— *Théâtre.* 3 volumes :

Tome I : Lucrèce Borgia, Marion Delorme, Marie Tudor, la Esméralda, Ruy-Blas.

Tome II : Hernani, le Roi s'amuse, les Burgraves.

Tome III : Angelo, procès d'Angelo et d'Hernani, Cromwell.

— *Les contemplations.* 2 vol.

— *Légende des siècles.* 1 vol.

— *Les enfants*, livre des mères, extrait des œuvres poétiques de l'auteur. 1 vol.

Jouffroy (Th.) : *Cours de droit naturel.* 3e édition. 2 vol.

— *Cours d'esthétique.* 2e édition. 1 vol.

— *Mélanges philosophiques.* 3e édition. 1 vol.

— *Nouveaux mélanges philosophiques.* 2e édition. 1 vol.

Jourdan (L.) : *Contes industriels.* 1 vol.

Jurien de la Gravière (l'amiral E.) : *Souvenirs d'un amiral.* 1 vol.

La Landelle (G. de) : *Tableau de la mer* (La vie navale). 1 vol.

Lamartine (Alph. de) : *Œuvres.* 10 vol.

Méditations poétiques. 2 vol.
Harmonies poétiques. 1 vol.
Recueillements poétiques. 1 vol.
Jocelyn. 1 vol.
La chute d'un ange. 1 vol.
Voyage en Orient. 2 vol.
Lectures pour tous. 1 vol.

— Les confidences. 1 vol.

— *Histoire des Girondins*, 6 vol.

— *Histoire de la Restauration.* 8 vol.

Lanoye (Ferd. de) : *L'Inde contemporaine.* 2e édition. 1 volume contenant une carte.

— *Le Niger* et les explorations de l'Afrique centrale, depuis Mungo-Parck jusqu'au docteur Barth. 2e édit. 1 vol.

Lasteyrie (Ferd. de) : *Causeries artistiques.* 1 vol.

Laugel : *Etudes scientifiques.* 1 vol.

La Vallée (J.) : *Zurga le chasseur.* 1 vol.

Lenient : *La Satire en France au moyen âge.* 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Acad. franç.

Libert : *Histoire de la chevalerie en France.* 1 vol.

Lutfullah : Mémoires traduits de l'anglais et annotés par l'auteur de l'*Inde contemporaine.* 1 vol.

Macaulay (lord) : *Œuvres diverses*, traduites par MM. Am. Pichot, Adolphe Joanne et E.-D. Forgues. 2 vol.

Marmier (X.) : *En Amérique et en Europe.* 1 vol.

— *Gazida*, fiction et réalité. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Acad. franç.

— *Hélène et Suzanne.* 1 vol.

— *Les fiancés du Spitzberg.* 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Acad. franç.

— *Lettres sur le Nord.* 5e édition. 1 vol.

— *Un été au bord de la Baltique et de la mer du Nord* (Danzig; Oliva; Marienbourg; la côte de Poméranie; l'île de Rugen; Hambourg; l'embouchure de l'Elbe; Helgoland). 1 vol.

Mas (D. Sinibaldo de) : *La Chine et les puissances chrétiennes.* 2 vol.

Michelet : *La femme.* 2e édition. 1 vol.

— *La mer.* 2e édition. 1 vol.

— *L'amour.* 4e édition. 1 vol.

— *L'insecte.* 4e édition. 1 vol.

— *L'oiseau.* 6e édition. 1 vol.

Milne (W. C.) : *La vie réelle en Chine*, traduite de l'anglais par M. Tasset, et annotée par G. Pauthier. 2e édit. 1 vol.

Moges (le Mis de) : *Souvenirs d'une ambassade en Chine et au Japon.* 1 vol.

Monnier (Marc) : *L'Italie est-elle la terre des morts?* 1 vol.

Mornand (F.) : *La vie des eaux*, contenant les bains de mer et les eaux thermales, avec des notes sur la vertu curative des eaux, par le Dr *Roubaud.* 2e édition. 1 vol.

Mortemart-Boiss (baron de) : *La vie élégante à Paris.* 2e édition. 1 vol.

Nodier (Ch.) : *Les sept châteaux du roi de Bohême ; les quatre talismans.* Édition illustrée. 1 vol.

Nourrisson (J. F.) : *Les Pères de l'Église latine*, leur vie, leurs écrits, leur temps. 2 vol.

Orsay (Comtesse d') : *L'ombre du bonheur.* 1 vol.

Patin (Th.) : *Études sur les tragiques grecs.* 2e édition. 4 vol.

Perrens (F. T.) : *Jérôme Savonarole*, d'après les documents originaux et avec des pièces justificatives en grande partie inédites. 3e édition. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Acad. franç.

— *Deux ans de révolution en Italie* (1848-1850). 1 vol.

Pfeiffer (Mme Ida) : *Voyage d'une femme autour du monde*, traduit de l'allemand, avec l'autorisation de l'auteur, par *W. de Suckau.* 1 vol.

— *Mon second voyage autour du monde*, traduit de l'allemand, avec l'autorisation de l'auteur, par *W. de Suckau.* 1 vol.

— *Voyage à Madagascar*, traduit de l'allemand avec l'autorisation de la famille de l'auteur, par *W. de Suckau*, et précédé d'une notice historique sur Madagascar, par Francis Riaux. 1 vol.

Quatrefages (A. de) : *Unité de l'espèce humaine.* 1 vol.

Rougebief (Eug.) : *Un fleuron de la France.* 1 vol.

Saintine (X.-B.) : *Le chemin des écoliers.* 2e édition. 1 vol.

— *Picciola.* 1 vol.

— *Seul!* 3e édition. 1 vol.

Sand (George) : *L'homme de neige.* 2 vol.

— *Elle et lui.* 2e édition. 1 vol.

— *Jean de La Roche.* 1 vol.

Scudo (P.) : *Critique et littérature musicales.* 2 vol.

— *L'Année musicale*, trois années (1859-1861), 4 vol. dont chacun se vend séparément.

— *Le chevalier Sarti.* 1 vol.



Simon (Jules) : *La liberté.* 2e édit. 2 vol.
— *La liberté de conscience.* 3e édit. 1 v.
— *La religion naturelle.* 5e édit. 1 vol.
— *Le devoir.* 6e édition. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Acad. franç.
— *L'Ouvrière.* 4e édition. 1 vol.

Taine (H.) : *Essai sur Tite-Live.* 2e édition. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
— *Essais de critique et d'histoire.* 1 vol.
— *La Fontaine et ses fables.* 3e édition. 1 vol.
— *Les philosophes contemporains.* 2e édition. 1 vol.
— *Voyage aux Pyrénées.* 2e édit. 1 vol.

Texier (Edmond) : *La chronique de la guerre d'Italie.* 1 vol.

Théry : *Conseils aux mères.* 2 vol.
Ouvrage couronné par l'Acad. franç.

Töpffer (R.) : *Nouvelles genevoises.* 1 v.
— *Rosa et Gertrude.* 1 vol.
— *Le presbytère.* 1 vol.
— *Réflexions et menus propos d'un peintre genevois*, ou Essai sur le beau dans les arts. 1 vol.

Troplong : *De l'influence du christianisme sur le droit civil des Romains.* 1 vol.

Ulliac-Trémadeure (Mlle) : *La maîtresse de maison.* 2e édition. 1 vol.

Vapereau : *L'Année littéraire*, quatre années (1858-1861). 4 vol. dont chacun se vend séparément.

Viardot (L.) : *Les musées d'Allemagne.* 3e édition. 1 vol.
— *Les musées d'Angleterre, de Belgique, de Hollande, de Russie.* 3e édit. 1 vol.
— *Les musées d'Espagne.* 3e édit. 1 vol.
— *Les musées de France* (Paris). 2e édition. 1 vol.
— *Les musées d'Italie.* 3e édit. 1 vol.

Viennet : *Épîtres et satires.* 5e édition. 1 vol.

Warren (comte Édouard de) : *L'Inde anglaise avant et après l'insurrection de 1857.* 3e édition, revue et considérablement augmentée. 2 vol.

Wey (Francis) : *Dick Moon en France*, journal d'un Anglais de Paris. 1 vol.

Zeller (J.) : *Épisodes dramatiques de l'histoire d'Italie.* 1 vol.
— *L'Année historique*, trois années (1559-1861). 3 vol. dont chacun se vend séparément.

II. ŒUVRES DES PRINCIPAUX ÉCRIVAINS FRANÇAIS

(A 2 FRANCS LE VOLUME.)

Barthélemy : *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce dans le milieu du IVe siècle avant l'ère chrétienne.* 3 vol.

Atlas pour le Voyage du jeune Anacharsis, dressé par J. D. Barbié du Bocage, revu par A. D. Barbié du Bocage. In-8. 3 fr.

Boileau : *Œuvres complètes.* 1 vol.

Chateaubriand : *Œuvres choisies* (sous presse).

Corneille : *Œuvres complètes.* 5 vol.

Fénelon : *Œuvres choisies.* 4 vol.

La Fontaine : *Œuvres complètes.* 2 vol.

Marivaux : *Œuvres choisies.* 2 vol.

Molière : *Œuvres complètes.* 3 vol.

Montesquieu : *Œuvres complètes.* 2 vol.

Pascal (B.) : *Œuvres complètes.* 2 vol.

Racine (J.) : *Œuvres complètes.* 2 vol.

Rousseau (J. J.) : *Œuvres complètes.* 8 vol.

Saint-Simon (le duc de) : *Mémoires complets et authentiques* sur le siècle de Louis XIV et la Régence, collationnés sur le manuscrit original par M. Chéruel, et précédés d'une notice de M. Sainte-Beuve, de l'Académie française. 13 vol.

Sédaine : *Œuvres choisies.* 1 vol.

Voltaire : *Œuvres complètes.* 35 vol.



(2e SÉRIE A 3 FR. 50 C. LE VOLUME.)

Fléchier : *Mémoires sur les grands jours d'Auvergne en 1665*, annotés par M. Chéruel et précédés d'une notice par M. Sainte-Beuve. 1 vol.

Montaigne (M.) : *Essais*, précédés d'une lettre à M. Villemain sur l'éloge de Montaigne, par P. Christian. 1 très-fort volume.

Sévigné (Mme de) : *Lettres de Mme de Sévigné, de sa famille et de ses amis*, réimprimées pour le texte sur la nouvelle édition publiée par M. Monmerqué dans la Collection des grands écrivains de la France. Tome Ier.

Cette édition ne comprend pas les notes.

III. CHEFS-D'ŒUVRE DES LITTÉRATURES MODERNES ÉTRANGÈRES.

(A 3 FR. 50 C. LE VOLUME.)

Byron (lord) : *Œuvres complètes*, traduites de l'anglais par *Benjamin Laroche*, quatre séries :

1re série : *Child-Harold*. 1 vol.

2e série : *Poëmes*. 1 vol.

3e série : *Drames*. 1 vol.

4e série : *Don Juan*. 1 vol.

Dante : *La Divine Comédie*, traduite de l'italien, par *P. A. Fiorentino*. 1 vol.

Nibelungen (les). Traduction nouvelle par Émile Laveleye. 1 vol.

Ossian : Poëmes gaéliques recueillis par *Mac-Pherson*, traduits de l'anglais par *P. Christian*, et précédés de recherches sur Ossian et les Calédoniens. 1 vol.

Pouchkine : *Œuvres dramatiques*, traduites du russe par L. Viardot et I. Tourguéneff. 1 vol.

IV. BIBLIOTHÈQUE DES MEILLEURS ROMANS ÉTRANGERS.

(A 2 FRANCS LE VOLUME.)

Ainsworth (W. Harrison) : *Abigaïl*, ou la cour de la reine Anne, roman historique traduit de l'anglais par M. Révoil. 1 vol.

— *Crichton*, roman traduit par M. A. Rolet. 1 vol.

— *La Tour de Londres*, roman traduit par Éd. Scheffter. 1 vol.

Anonymes : *César Borgia*, ou l'Italie en 1500, traduit de l'anglais par Éd. Scheffter. 1 vol.

— *Paul Ferroll*, traduit de l'anglais par Mme H. Loreau. 1 vol.

— *Les pilleurs d'épaves*, traduits de l'anglais par Louis Stenio. 1 vol.

— *Violette*; — *Éléanor Raymond*. Imité de l'anglais par Old-Nick. 1 vol.

Whitefriars, traduit de l'anglais par Éd. Scheffter. 1 vol.

— *Whitehall*, traduit de l'anglais, par M. Éd. Scheffter.

Beecher Stowe (Mrs) : *La case de l'oncle Tom*, traduit de l'anglais par Louis Énault. 1 vol.

— *La fiancée du ministre*, traduit de l'anglais par H. de l'Espine. 1 vol.

Bersezio (V.) : *Nouvelles piémontaises*, traduites avec l'autorisation de l'auteur, par Amédée Roux. 1 vol.

Bulwer Lytton (sir Edward) : *Œuvres*, traduites de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, sous la direction de P. Lorain.

On vend séparément :

— *Devereux*, traduit par William L. Hughes. 1 vol

— *Ernest Maltravers*, traduit par Mlle Collinet. 1 vol.

— *Le dernier des barons*, traduit par Mme Bressant. 2 vol.

— *Le désavoué*, traduit par M. Corrcard 1 vol.

— *Les derniers jours de Pompéi*, traduits par M. Hippolyte Lucas. 1 vol.

— *Mémoires de Pisistrate Caxton*, traduits par Éd. Scheffter. 1 vol.

— *Mon roman*, traduit par M. H. de l'Espine. 1 vol.

— *Paul Clifford*, traduit par M. Virgile Boileau. 1 vol.

— *Qu'en fera-t-il?* traduit par M. Amédée Pichot. 2 vol.

— *Rienzi*, traduit sous la direction de M. Lorain. 1 vol.

— *Zanoni*, traduit par M. Sheldon. 1 vol.

Caballero (Fernan) : *Nouvelles andalouses*, traduites de l'espagnol par A. Germond de Lavigne. 1 vol.

Cervantès : *Don Quichotte*, traduit de l'espagnol par L. Viardot. 2 vol.

— *Nouvelles*, traduites par le même. 1 v.

Cummins (Miss) : *L'allumeur de réverbères*, traduit de l'anglais par MM. Belin de Launay et Éd. Scheffter. 1 vol.

— *Mabel Vaughan*, traduite de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur, par Mme H. Loreau. 1 vol.

— *La rose du Liban*, traduite de l'anglais par M. Ch. Bernard-Derosne. 1 vol.

Currer Bell (Miss Brontë) : *Jane Eyre*, ou les mémoires d'une institutrice, roman traduit de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, par Mme Lesbazeilles-Souvestre. 1 vol.

— *Le professeur*, trad. avec l'autorisation de l'auteur, par Mme H. Loreau. 1 vol.

— *Shirley*, traduit par M. A. Rolet. 1 v.

Dickens (Charles) : *Œuvres*, traduites de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, sous la direction de P. Lorain. 22 vol.

On vend séparément :

— *Aventures de M. Pickwick*. 2 vol.
— *Barnabé Rudge*. 2 vol.
— *Bleak-House*. 1 vol.
— *Contes de Noël*. 1 vol.
— *David Copperfield*. 2 vol.
— *Dombey et fils*. 2 vol.
— *La petite Dorrit*. 2 vol.
— *Le magasin d'antiquités*. 2 vol.
— *Les temps difficiles*. 1 vol.
— *Nicolas Nickleby*. 2 vol.
— *Olivier Twist*. 1 vol.
— *Paris et Londres en 1793*. 1 vol.
— *Vie et aventures de Martin Chuzzlewit*. 2 vol.

Disraeli : *Sybil*, traduit de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, par***. 1 vol.

Freytag (G.) : *Doit et avoir*, traduit de l'allemand, avec l'autorisation de l'auteur, par W. de Suckau. 1 vol.

Fullerton (lady) : *L'oiseau du bon Dieu*, traduit de l'anglais par Mlle de Saint-Romain, et publié avec l'autorisation de l'auteur. 1 vol.

Fullon (S. W.) : *La comtesse de Mirandole*, roman anglais traduit par Ch. Roquette. 1 vol.

Gaskell (Mrs) : *Œuvres*, traduites de l'anglais, avec l'autorisation exclusive de l'auteur.

On vend séparément :

— *Autour du sofa*, traduit par Mme H. Loreau. 1 vol.

— *Marie Barton*, traduite par Mlle Morel. 1 vol.

— *Marguerite Hall*, traduite par Mmes H. Loreau et H. de l'Espine. 1 vol.

— *Ruth*, traduit par M.***. 1 vol.

Gerstäcker : *Les pirates du Mississipi*, traduits de l'allemand, par B. H. Révoil. 1 vol.

— *Les deux Convicts*, traduits par B. H. Révoil. 1 vol.

Gogol (Nicolas) : *Les âmes mortes*, traduit du russe par Ernest Charrière. 1 vol.

Grant (James) : *Les mousquetaires écossais*, roman anglais traduit par M. Émile Ouchard. 1 vol.

Hackländer : *Boutique et comptoir*, traduit de l'allemand, avec l'autorisation de l'auteur, par M. Materne. 1 vol.

— *Le moment du bonheur*, roman traduit par M. Materne. 1 vol.

Hauff (Wilhem) : *Nouvelles*, traduites de l'allemand par A. Materne. 1 vol.

— *Lichtenstein*, épisode de l'histoire du Wurtemberg, traduit par MM. E. et H. de Suckau. 1 vol.

Heiberg (L) : *Nouvelles danoises*, traduites par M. X. Marmier, 1 vol.

Hildreth : *L'esclave blanc*, nouvelle peinture de l'esclavage en Amérique, trad. de l'anglais par M. Mornand. 1 vol.

Immermann : *Les paysans de Vestphalie*, traduits par M. Desfeuilles. 1 vol.

James : *Léonora d'Orco*, traduite de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, par Mme do Morvan. 1 vol.

Kavanagh (Julia) : *Tuteur et pupille*, traduit de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, par Mme H. Loreau. 1 vol.

Kingsley : *Il y a deux ans*, roman anglais, traduit avec l'autorisation de l'auteur par H. de l'Espine. 1 vol.

Lennep (J. Van) : *Les aventures de Ferdinand Huyck*, traduites du hollandais, avec l'autorisation de l'auteur, par MM. Wocquier et D. Van Lennep. 1 vol.

— *Brinio*, traduit du hollandais, avec l'autorisation de l'auteur, par F. Douchez. vol.

— *La rose de Dekama*, traduite du hollandais, avec l'autorisation de l'auteur, par MM. Wocquier et D. Van Lennep. 1 vol.

Lever (Ch.) : *Harry Lorrequer*, traduit de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, par M. Baudéan. 2 vol.

— *L'homme du jour*, traduit de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, par M. A. Baudéan. 2 vol.

Ludwig (Otto) : *Entre ciel et terre*, traduit de l'allemand, avec l'autorisation de l'auteur, par M. Materne. 1 vol.

Marvel (Isaac) : *Le rêve de la vie*, roman anglais, traduit, avec l'autorisation de l'auteur, par Mme Mezzara. 1 vol.

Mayne-Reid : *La piste de guerre* traduite de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, par V. Boileau. 1 vol.

— *La Quarteronne*, roman anglais, traduit, avec l'autorisation de l'auteur, par L. Stenio. 1 vol.

Mügge (Th.) : *Afraja*, traduit de l'allemand, avec l'autorisation de l'auteur, par W. et E. de Suckau. 1 vol.

Smith (J.-F.) : *L'Héritage*, traduit de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, par Éd. Scheffter. 2 vol.

— *La femme et son maître*, traduit avec l'autorisation de l'auteur, par H. de l'Espine, 2 vol.

Stephens (Miss A. S.) : *Opulence et misère*, traduit de l'anglais, par Mme Loreau. 1 vol.

Thackeray : *Œuvres*, traduites de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur. 7 vol.

On vend séparément :

— *Henry Esmond*, traduit par Léon de Wailly. 1 vol.

— *Histoire de Pendennis*, traduite par Éd. Scheffter. 2 vol.

— *La foire aux vanités*, traduite par G. Guiffrey. 2 vol.

— *Le livre des Snobs*, traduit par le même. 1 vol.

— *Mémoires de Barry Lyndon*, traduits par Léon de Wailly. 1 vol.

Tourguéneff : *Scènes de la vie russe*, traduites du russe avec l'autorisation de l'auteur, par X. Marmier et L. Viardot. 1 vol.

— *Mémoires d'un seigneur russe*, traduits par E. Charrière. 2e édition. 1 vol.

Trollope (Francis) : *La pupille*, roman anglais traduit par Mme Sara de La Fizelière. 1 vol.

Wilkie Collins : *Le secret*, roman anglais, traduit, avec l'autorisation de l'auteur, par Old-Nick. 1 vol.

Zschokke : *Addrich des Mousses*, roman allemand, traduit par W. de Suckau. 1 vol.

— *Le château d'Aarau*, traduit de l'allemand par W. de Suckau. 1 vol.

V. CHEFS-D'ŒUVRE DES LITTÉRATURES ANCIENNES.

(A 3 FR. 50 C. LE VOLUME.)

Aristophane : *Œuvres complètes*, traduction nouvelle, avec une introduction et des notes par C. Poyard. 1 vol.

Hérodote : *Œuvres complètes*, traduction nouvelle avec une introduction et des notes, par M. P. Giguet. 1 vol.

Homère : *Œuvres complètes*, traduction nouvelle, suivie d'un Essai d'encyclopédie homérique, par M. P. Giguet. 6e édition. 1 vol.

Lucien : *Œuvres complètes*, traduction nouvelle, suivie d'une table analytique, par M. Talbot. 2 vol.

Sénèque le philosophe : *Œuvres com-plètes*, traduction nouvelle avec u notice et des notes, par J. Baillard, l'Académie Stanislas. 2 vol.

Tacite : *Œuvres complètes*, tradu en français avec une introduction des notes par J. L. Burnouf. 1 v

Xénophon : *Œuvres complètes*, traduction nouvelle, suivie d'une table analytique, par M. Talbot. 2 vol.

Des traductions d'Eschyle, d'Euripide, de Sophocle, de Plutarque et de Strabon sont en préparation.

VI. CHEFS-D'ŒUVRE DE LA PHILOSOPHIE ANCIENNE ET MODERNE

(A 3 FR. 50 C. LE VOLUME.)

Bossuet : *Œuvres philosophiques*, comprenant les Traités de la connaissance de Dieu et de soi-même, et du Libre arbitre, la Logique, et le Traité des causes, publiées par M. de Lens. 1 v.

Descartes, Bacon, Leibnitz, recueil contenant : 1° Discours de la Méthode; 2° Traduction nouvelle en français du *Novum organum*; 3° Fragments de la Théodicée, avec des notes, par M. Lorquet, professeur de philosophie au lycée Saint-Louis. 1 vol.

Fénelon : *Traité de l'existence de Dieu*, et *Lettres sur divers sujets de métaphysique*, publiées par M. Danton, inspecteur général de l'instruction publique. 1 vol.

Nicole : *Œuvres philosophiques et morales*, comprenant un choix de ses Essais et publiées avec des notes et une introduction, par M. Charles Jourdain, professeur agrégé de philosophie près la Faculté des lettres. 1 volume.

Paris. — Imprimerie de Ch. Lahure et Cie, rue de Fleurus, 9.

Envoi d'auteur



